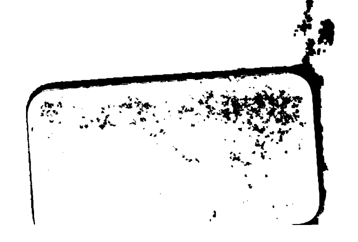
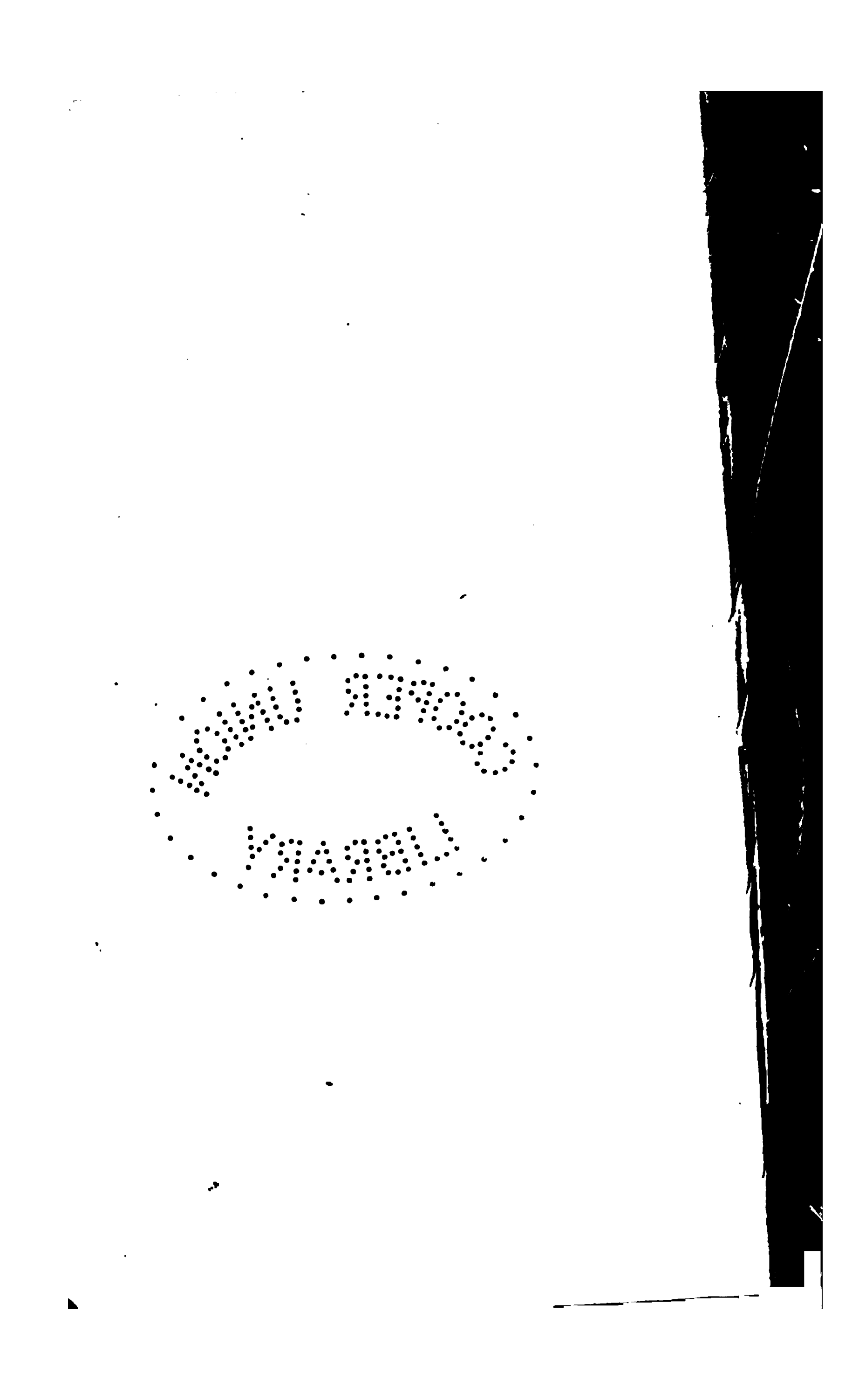

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582712 5

1, No subject





Violette Mérian

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Amours anglais. 1 vol. 3

Contes du centenaire. 1 vol. 3

Histoire de la littérature anglaise. 1 vol. 6

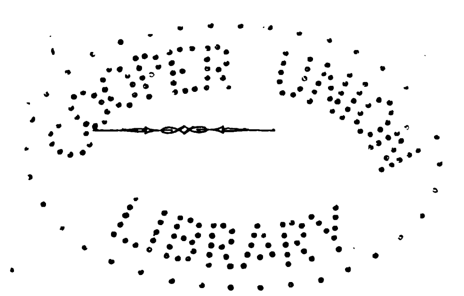
Ouvrage couronné par l'Académie française.

8402-91. — Corbeil. Imprimerie Crété.

Violette Mérian

PAR

AUGUSTIN FILON



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—

1891



VIOLETTE MÉRIAN

I

Une aube froide et grise, une aube de la fin d'octobre dans les pays du Nord. Six heures sonnent au petit couvent de Mount-Zion. Comme la dernière vibration meurt dans le silence, la porte du couvent s'ouvre, un groupe de femmes paraît sur le seuil. Trois ou quatre religieuses entourent et serrent dans leurs bras, en pleurant, une jeune fille vêtue d'une robe noire et coiffée d'un chapeau de feutre gris.

A quelques pas attend un petit *car* irlandais, dont le cocher, fouet en main, est déjà perché sur son siège.

« Est-il temps, Nan ? » interroge la plus âgée des religieuses.

Nan fait signe que oui.

Alors les baisers et les sanglots recommencent.

« Adieu, adieu, chérie ! que Dieu vous bénisse ! »

La jeune fille — presque une enfant! —
répondre; les larmes l'étouffent.

Elle a pris place sur l'un des côtés de l'
voiture, les pieds pendants au-dessus du vide
que sa malle, une toute petite caisse noire,
d'une grosse corde, a été arrimée tant bien
sur l'autre côté.

Nan siffle: le poney part d'un trait. En
adieu qui arrive, affaibli par la distance; de
choirs qui s'agitent,... puis, plus rien. Les
groupées sur le seuil se sont effacées comme
sonnages d'un rêve; les toitures basses du
ont disparu dans la brume glaciale. La figure c
de ses deux mains, la jeune fille pleure à
larmes. Mais les cars irlandais ne sont pas
façon à permettre à leurs occupants de s'a
dans une rêverie douloureuse. Autant vaudrait
à dormir sur un vélocipède. Ceux qui ne so
habitués à ce genre de voiture ont besoin d
leur attention et de tous leurs muscles pour s'y
tenir en équilibre. La jeune fille lève la tête et
autour d'elle.

Le jour douteux, timide, qui, selon un mo
mant de Victor Hugo, « pleure de naître comm
fant », a pris de la force, et le paysage s'éclai
dement. Des montagnes grises, semées de tach
pâle que forment, par places, de vastes éten

bruyères flétries, dessinent leurs rondeurs vagues et encadrent un étroit horizon. Dans le fond de la vallée flotte une vapeur et chuchote doucement un petit torrent invisible. Le léger clapotis de l'eau est couvert par le pétillement sec des cailloux que dispersent les sabots de l'ardent poney, tandis qu'il gravit la rampe pierreuse en secouant, au vent du matin, son épaisse crinière rouge. A chaque tour de roue, la vallée s'élargit, les montagnes changent de forme, les choses perdent cet aspect immuable sous lequel l'enfant les a regardées pendant douze ans. C'est déjà le commencement de l'inconnu.... Alors, la face tournée en arrière, elle cherche encore des yeux la maison disparue, elle revoit le cloître, le petit préau avec son grand christ de bois peint, le long dortoir où elle a dormi de si bons sommeils, rêvé de si doux rêves, et surtout la chapelle, oh! la chapelle, pleine du souvenir de mille bonheurs intimes, de mille pieux épanchements que Dieu seul a connus. En ce moment, on y dit la messe, et elle courbe la tête, involontairement, comme si, à cette distance, elle entendait la sonnerie grêle de l'élévation. Et elle songe à ses chères maîtresses restées en arrière, dont les pensées la suivent, dont les prières la protègent à travers ce monde, ce vaste monde maintenant ouvert devant elle.

Il n'est pas encore sept heures lorsque le petit car s'arrête devant la gare de Rathdrum, déjà pleine de

monde et de bruit. Toutes les gares irlandaises s
ainsi. A toute heure, on les voit assiégées pa
foule. Le peuple irlandais est un peuple errant, t
jours hors de chez lui, toujours en route; on di
qu'il s'essaye, par d'innombrables petits voyages,
grandes émotions de l'émigration. Il change de
lage, en attendant le moment où il changera d'hé
sphère.

Nan a remisé son cheval et sa voiture chez un a
Il monte dans un compartiment solitaire avec la je
fille, qui prend place dans un train pour la premi
fois de sa vie. Au bout d'une demi-heure, Nan ét
le bras vers l'est et dit simplement : « La mer ! »
jeune fille n'aperçoit qu'un peu d'eau incolore
trouble qui se soulève d'un mouvement incomp
hensible et bat lourdement la grève. A moins de c
quante mètres, la vue est barrée par un mystéri
brouillard blanc.

Les deux voyageurs descendent du train à Kingsto
et se dirigent vers le bateau qui chauffe à quelq
pas. Nan dépose sur le pont, à côté de la jeune fi
avec autant de soin que si c'était le berceau d'un p
enfant, la caisse noire entourée d'une corde. On y
sur une étiquette, le nom de la jeune fille à la r
noire et au chapeau de feutre : VIOLETTE MÉRIAN.

Donc, Violette tira sa bourse de sa poche, et, ti
dement, comme une personne peu habituée à donn

elle glissa une demi-couronne dans la grosse main de Nan.

« Non, non, miss Violette, reprenez ça ! Ce que j'ai fait, c'était pour le plaisir.

— Je le veux, Nan.... Vous savez qu'il ne faut pas contrarier les jeunes filles. Ne soyez pas inquiet pour moi : j'ai tout ce qu'il me faut. »

Nan, attendri et vexé, roulant dans sa main la pièce d'argent avec laquelle il n'était pas encore réconcilié, se retira sur le quai ; Violette, debout sur le bateau, put encore lui faire un signe d'adieu. Nan, le jardinier du couvent, était le dernier fil qui l'attachât au passé ; encore une seconde, et ce fil serait rompu.... La cloche tinta, le bateau glissa sans secousse le long des jetées de Kingstown et s'avança comme un fantôme dans le brouillard. Violette traversa la mer sans la voir.

A Holyhead, elle passa du paquebot dans le train qui partit aussitôt pour Londres. Elle ouvrit alors un petit panier où la sœur cellérière avait entassé quelques provisions, et fit un frugal repas qu'elle arrosa d'un verre d'eau fraîche à Chester. Une jeune fille, qui se trouvait dans le même compartiment, lui offrit des pommes. Rien ne rompt la glace, entre jeunes filles, comme de croquer ensemble des pommes. L'étrangère dit, en souriant, à Violette :

« Avez-vous un amoureux ? »

Violette rougit.

« Oh! non. Je sors du couvent.

— Du couvent!... Vous êtes catholique romaine? Pauvre petite !... Moi, j'ai un amoureux. Quand il aura vingt et un ans, nous nous marierons et nous irons aux Indes.... Regardez ma bague : n'est-elle pas jolie? »

Elle tira de son corsage des lettres qu'elle lut à Violette.

Cette jeune fille riait très fort, parlait sans cesse, et racontait toutes sortes d'histoires étonnantes. Elle allait passer trois semaines chez une de ses tantes : « Oh! comme on s'amusait dans cette maison-là! il y avait toujours une quantité de jeunes gens si aimables! »

« Mais que vous importe, demanda Violette, puisque vous êtes engagée?

— Oh! ma chère, qu'est-ce que cela fait? » répondit légèrement la petite demoiselle.

Elle descendit à Crewe, et Violette fut bien aise d'être seule. Mais, vers la fin de l'après-midi, ses pensées s'assombrirent. La nuit tombante, le brouillard qui s'épaississait encore, les longs sifflements lugubres du train, les petites lumières des gares qui filaient devant elle comme l'éclair, toutes ces choses la remplissaient de tristesse. Elle se sentait le cœur serré et éprouvait un grand mal à la tête.

Enfin, on arriva à la gare de Paddington.

Avant même d'avoir mis le pied hors du wagon, elle avait remarqué un vieux monsieur, à cheveux gris, très maigre, vêtu d'une longue redingote cléricale qui rendait sa maigreur encore plus saillante. Il souriait et paraissait chercher quelqu'un.

Elle sauta du wagon et alla vers lui :

« Le Père O'Kelly ? interrogea-t-elle.

— Oui, mon enfant. Je suppose que vous êtes miss Mérian.... Je voulais vous emmener dîner chez moi, mais le temps manque, si vous voulez repartir ce soir, comme me l'écrit la sœur Sainte-Agnès.... Nous irons prendre notre repas chez un catholique irlandais qui tient un petit restaurant à deux pas d'ici. Car vous devez mourir de faim. »

Violette le suivit.

La salle était chaude et claire, le souper très propre, la femme qui le servait, engageante et polie ; le Père O'Kelly était gai comme le sont presque toujours les vieux prêtres. En sorte que Violette se sentit le cœur plus léger et commença à babiller. On parla de Mount-Zion, des belles montagnes de Wicklow, de tout ce que la jeune fille connaissait et de ce qu'elle aimait. Mais le Père O'Kelly tira sa montre.

« Nous avons juste le temps. »

Ils montèrent dans un *hansom cab*, et Violette ouvrit les yeux tout grands pour saisir, au passage, quelques aspects de la ville prodigieuse dont on parlait

tant, même au couvent. Le brouillard était si dense que le cab semblait porté sur une mer de vapeurs. Sans rien voir, on entendait des rumeurs confuses de pas, des cliquetis de harnais, des bruits de chevaux qui s'ébrouaient en glissant sur le verglas. Les becs de gaz apparaissaient comme des points jaunes. Çà et là, une torche, entourée d'un halo rougeâtre : le bras du policeman qui la tenait était seul nettement visible; le reste du corps se perdait en une silhouette informe et caricaturale. A chaque coin de rue le cabman s'arrêtait, tâtant son chemin, et le Père O'Kelly, qui, en sa qualité d'Irlandais, n'était point, comme le Saxon, cuirassé d'impassibilité, dialoguait vivement avec lui par le petit judas d'en haut.

On atteignit sans accident la gare de Charing-Cross. L'excitation des dix dernières minutes était à son apogée. Des brouettes chargées de colis roulaient en tous sens. On criait, on s'appelait; les voyageurs se hâtaient, traînant des enfants.

Le Père O'Kelly allait dire adieu à sa protégée d'une heure. Il la regardait avec une pitié tendre, songeant à mille choses.

« Que d'épreuves devant vous! soupira-t-il.

— Oh! deux jours de voyage sont vite passés!

— Ce n'est pas seulement à ce voyage-ci que je pense, mais à l'autre voyage,... au voyage de la vie!...

Vous êtes si jeune ! si jeune !... Enfin... que Dieu soit avec vous ! »

Elle s'inclina légèrement devant lui. Il leva, presque imperceptiblement, deux doigts de la main droite et murmura :

« *In nomine Patris... et Filii... et Spiritus Sancti.* »

Nul ne vit le geste, nul n'entendit les saintes paroles, dans ce grand brouhaha du départ. C'est ainsi que Violette reçut la bénédiction du vieux prêtre.

Deux heures plus tard, elle arrivait à Douvres et s'embarquait sur le bateau de nuit qui passait le détroit. Elle se blottit dans un angle obscur, sous la passerelle, devant le grand trou béant où grondait la machine, et d'où montaient des lueurs rougeâtres. Dans ce coin d'ombre, où elle était cachée, serrant sa mante contre elle, nul ne la vit, pas même les hommes qui se promenaient, à travers les jambes étendues et les couvertures à demi déroulées, lançant des bouffées de cigare, jetant aux femmes des regards hardis et curieux, qui cherchaient aventure. Enfin, au delà d'une montagne de bagages qui se dressait sous sa bâche ruisselante d'eau, elle vit scintiller le phare de Calais.

La nuit s'acheva dans un wagon plein de dormeurs et la matinée était déjà avancée lorsque Violette arriva à Paris. Le prêtre qui devait venir la chercher et la guider, comme avait fait à Londres le Père

O'Kelly, ne parut pas. Assise sur une banquette, la jeune fille attendit longtemps, avec cette patience infinie que Dieu a donnée aux humbles. Pourtant, les heures s'écoulaient, il fallait prendre un parti. Elle consulta le papier qu'on avait envoyé à Mount-Zion pour lui servir d'itinéraire, et, portant elle-même sa malle, elle sortit de la gare. Elle demanda son chemin à la première personne qui lui parut avoir une bonne figure. C'était une marchande de poisson qui poussait devant elle une petite charrette.

« Madame, la gare de Lyon, s'il vous plaît? »

Elle ne comprit rien aux copieuses explications de la marchande, mais partit dans la direction que le bras lui indiquait. Bientôt, elle se trouva sur une sorte de boulevard qui longeait un canal. La terre était grasse et glissante. Il n'y avait plus de brouillard, mais une petite pluie tombait, lente, obstinée, implacable, pareille à ces personnes méchantes qui parlent doucement. Violette avait beau changer de bras : la caisse était lourde, la corde lui coupait les doigts. Elle s'assit sur un banc; à l'autre bout, un vieil ouvrier fumait sa pipe.

« Est-ce bien loin, monsieur, la gare de Lyon?

— La gare de Lyon! dit l'ouvrier en retirant sa pipe de sa bouche. La gare de Lyon! répéta-t-il d'un air amusé. Vous n'avez pas l'intention d'aller jusque-là sur vos petits petons en portant cette machine-

là?... Justement, je vas dans le même quartier. Je vous donnerai un coup de main.... On fera connaissance en route.... Pardi, c'est pas cinq minutes de plus ou de moins, n'est-ce pas? »

Ces paroles n'avaient rien d'étrange, elles étaient même obligeantes.... Mais le regard qui les accompagnait éveilla chez Violette une soudaine méfiance, et cette méfiance se changea en peur quand l'ouvrier fit un brusque mouvement pour se rapprocher.

Un fiacre vide passait; le cocher la regarda. Elle lui fit signe, courut vers la voiture, sa caisse à la main. Un quart d'heure après, elle descendait à la gare. Là, elle tendit son porte-monnaie au cocher.

« Que voulez-vous que je fasse de ça? » dit-il en voyant la monnaie anglaise.

Et, tout en haussant les épaules, il prit le double de ce qui lui revenait, comme pour s'assurer un honnête courtage sur les dangers de l'opération.

Après mille difficultés et mille anxiétés, après bien des questions sans réponse et bien des pas inutiles, après avoir essuyé toutes sortes de familiarités et de rudesses, elle se vit enfin installée dans le train de Marseille. A côté d'elle, une paysanne, tenant sur ses genoux un grand panier d'où débordaient toutes sortes de choses, entama aussitôt la conversation et la soutint presque seule.

« Vous allez loin, comme ça?

— Oh ! oui, madame.

— Et d'où que vous devenez ?

— Je viens de l'Irlande.

— D'Irlande ! Est-il possible !... Comme ça, vous êtes Irlandaise ?

— Non, madame, je suis Française.

— Française ! Est-il possible ? Et vous ne pouvez censément pas parler le français !

— Mon père était Français ; il était professeur de musique dans un couvent d'Irlande. Il est mort, et alors, les sœurs m'ont élevée.

— Je comprends,... comme ça, vous êtes Française sans l'être. Moi, je vais chez nous, à une demi-lieue de Moret. Connaissez-vous Moret ? Ah ! non, c'est juste, vous ne pouvez pas, que je suis bête ! puisque vous êtes Irlandaise, c'est-à-dire... censément. Je viens encore de Paris pour ce procès... qui nous fait tourner les sangs. »

Elle raconta son procès à Violette : et comment c'était arrivé, et comment ils avaient perdu devant le tribunal, et comment les avocats y avaient dit qu'il fallait en rappeler, et toutes les pièces de cent sous que ça leur z-y avait coûté.... Sans compter leur fille qu'avait mal tourné, toujours rapport à ce procès, parce que.... « Mais vous êtes une jeunesse, faut pas vous causer de ces choses-là ! » Et leur fils qu'était en Algérie, qui faisait des dettes « plus gros que sa tête ».

« Ah! Dieu de Dieu! y en avait de la misère, dans la vie de ce monde.... Vrai, y en avait! »

Elle geignit ainsi pendant deux heures, s'essuyant quelquefois le coin de l'œil avec un foulard à carreaux bleus qui servait de couvercle à son panier et sous lequel pointaient des formes étranges que Violette croyait voir remuer.

Quand arriva sa station, elle s'interrompit, se leva:

« Allons, au plaisir! » dit-elle tranquillement.

Et elle descendit en prenant grand soin de son panier.

Le wagon se remplit, puis se vida, puis se remplit de nouveau, donnant à Violette le spectacle de l'infinie variété des types humains. Les uns criaient, riaient, buvaient, jouaient aux cartes, menaient grand bruit. Les autres lisaient, ou restaient le nez collé aux vitres, ou demeuraient enfouis dans de mélancoliques et profondes songeries. Il y avait des voyageurs qui connaissaient tout le monde. A chaque station, ils s'accoudaient à la portière qu'ils bouchaient de leur large dos, et disaient familièrement bonjour aux gens de la gare. Ceux-là, une escorte de parents ou d'amis venait les reconduire au départ ou les attendre à l'arrivée; c'étaient alors des serrements de main, des embrassades sans fin. D'autres, au contraire, se glissaient dans le train, silencieux, inaperçus, et s'échappaient de même. En route, il se passait de

petites scènes tragi-comiques, les maris grondés par leurs femmes, les distraits qui laissaient passer leur station, les ahuris qui oubliaient la moitié de leur bagage sur les banquettes, les menus drames du voyage, sur lesquels nous sommes blasés, mais auxquels Violette assistait pour la première fois.

Lorsqu'elle s'endormit le soir, un curé de campagne lisait son bréviaire, debout, près de la lampe. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, à un arrêt du train, elle vit, au lieu du curé, trois jeunes soldats qui fumaient des cigares et contaient des histoires en faisant de grands rires. Ils n'avaient pas l'air méchant. Si l'un des trois, beau parleur, regarda la voyageuse, c'était plutôt, lui sembla-t-il, pour mesurer l'effet que produisait son esprit que pour tout autre motif. Dans les idées un peu naïves de Violette, ces soldats étaient pour elle une protection, et elle se rendormit avec confiance, après une courte prière mentale. Sans doute le ciel la protégea, et, après le ciel, son vilain chapeau de feutre, qui l'enlaidissait si heureusement. Quand elle se réveilla de nouveau, les soldats avaient disparu à leur tour, mais on sentait encore l'âcre odeur de leur tabac. Elle ouvrit le carreau, ôta le fameux chapeau gris, et plongea son front dans ce grand vent furieux qui court le long des trains en marche. Elle aspira l'air doux et frais, regarda un moment les vagues ondulations de la terre, les masses confuses

des bois, les nuages effarouchés à travers lesquels filtrait une blancheur lunaire, qui tombait sur la campagne. Quelques gouttes de pluie mouillèrent sa figure et rafraîchirent délicieusement ses paupières fatiguées. Sa pensée se posa rapidement sur mille choses. Elle songea à cette grande paix de la nuit, à ces petites lumières qui piquaient çà et là l'obscurité, aux êtres humains qui veillaient si tard auprès de ces lumières.... Puis, pour la centième fois depuis deux jours, elle retourna à Mount-Zion. Elle vit la lampe du sanctuaire brûlant toute seule dans l'église déserte : elle vit les couchettes des novices, voltigea au-dessus des yeux clos et des fronts purs. Puis, revenant sur elle-même, Violette pensa à sa destinée, semblable à ce train qui courait dans les ténèbres vers de grandes villes invisibles. A quel avenir était-elle emportée avec cette vitesse effrayante? Que seraient ces inconnus dont sa vie allait dépendre?...

Elle traversa Lyon pendant la nuit. Le matin, à son réveil, le wagon était illuminé par un gai soleil. Elle jeta les yeux au dehors : le pays lui parut changé. Des contours plus fins et plus arrêtés, une lumière plus vive, de tièdes effluves qui traversaient l'air, un je ne sais quoi de souriant et d'heureux dans l'aspect de la terre et du ciel annonçaient le Midi. Au premier arrêt, les voyageurs descendirent presque tous, comme ranimés par la même impression. Ils se secouaient,

déroulaient leurs cache-nez, entr'ouvraient leurs pardessus, commençaient à siffler et à chantonner, avalaient vivement une tasse de café noir qui fumait dans l'air frais du matin. Des femmes à la voix chantante, leur chignon noir emprisonné dans un foulard de soie rouge, allaient prestement le long du train réveillé, offrant des gourmandises méridionales. Il y en avait pour tous les appétits, pour la faim robuste du Saxon en voyage comme pour la petite Parisienne croqueuse de bonnes choses sucrées : nougat de Montélimar, saucissons d'Arles, berlingots de Marseille et surtout les belles grappes de raisin muscat, aux grains allongés, à la peau mate et dorée. Elle demanda le prix d'une de ces grappes : « C'est trop cher! » dit-elle avec un soupir. Quelqu'un qui passait entendit le mot et le soupir. Un instant après, la marchande revenait vers Violette, la grappe à la main : « Prenez, mademoiselle, c'est payé! » La jeune fille, soudain devenue toute rouge, le cœur battant, le porte-monnaie dans le creux de sa petite main, n'étant pas sûre de comprendre, hésitait entre un refus et un remerciement. La marchande souriait. « En voiture! » cria brutalement l'employé; et Violette se trouva en un instant seule avec la grappe de raisin dans son compartiment.

Elle était grandement émue : car c'était une aventure et un cas de conscience. Qui donc avait payé

pour elle ? L'élève des sœurs de Mount-Zion pouvait-elle accepter et manger la grappe?

L'Écriture sainte est muette sur ce point délicat. Elle met les filles d'Ève en garde contre la pomme, mais ne fournit aucun précédent contre le raisin. Elle mentionne même avec complaisance certaine grappe monstrueuse du pays de Chanaan dont la contemplation ne fut pas sans influence sur la conduite des serviteurs de Dieu. Il est vrai que l'impie Achab est flétri pour s'être approprié la vigne de Naboth. Mais prendre une vigne à main armée, quand on est un puissant roi, ou bien accepter une simple grappe de raisin de la main d'une marchande qui sourit, lorsqu'on est une pauvre jeune fille mourant de soif et qu'on voyage depuis soixante heures, il faut avouer que les deux cas sont bien différents....

Et Violette regardait la grappe, si belle, si appétissante, si finement veloutée.

Pourtant, devant cette conscience enfantine mais droite, revenait toujours la question : qui donc avait payé pour elle?... En réalité, avait-on payé? N'était-ce pas une pensée charitable de la bonne marchande qui avait donné sa dernière grappe... n'ayant pu la vendre? « C'est cela, dit Violette. Je suis absurde avec mes scrupules. »

Et elle mangea, grain par grain, avec un plaisir extrême, un peu étonnée elle-même de se découvrir

une telle sensualité. Elle n'avait pas fini ce petit repas qu'elle se trouvait déjà coupable. Elle avait décidé, définitivement décidé que la grappe était un cadeau de la marchande, et voici qu'après l'avoir mangée elle s'apercevait qu'elle était secrètement persuadée du contraire. Lorsqu'elle descendit du wagon, à Marseille, elle n'osait regarder les autres voyageurs et s'écarta d'eux le plus qu'elle put. Un pressentiment lui disait que celui qui avait donné cette grappe de raisin — elle *savait* que ce n'était pas une femme — allait jouer un grand rôle dans sa vie. Il en fut de ce pressentiment comme de beaucoup d'autres : il ne se réalisa pas. L'auteur du présent, s'il existait, ne se montra point pour réclamer le prix de sa bonne action. A mesure qu'elle s'éloignait, dans le train de Nice où elle était montée, le souvenir de l'aventure s'effaçait. Enfin, elle cessa d'y penser.

Les teintes violettes du soir assombrissaient déjà la Méditerranée lorsqu'elle traversa Saint-Raphaël, alors une misérable petite bourgade, assoupie auprès de son port ensablé. Elle entrevit encore l'archipel de Lérins, sous un dernier rayon de soleil. Puis le paysage se décolora, s'attrista, revêtit cet aspect menaçant que prennent, la nuit, les lieux inconnus. Des gorges sauvages, des pentes abruptes, des éboulis de rochers renversés les uns sur les autres : il semblait à Violette qu'elle allait arriver au bout du monde.

Il faisait nuit close lorsqu'elle descendit à la gare de Cannes. Deux ou trois cochers qui sommeillaient paresseusement sur leurs sièges, se réveillèrent en la voyant sortir, et se disputèrent son mince bagage. Elle montra à l'un d'eux un morceau de papier sur lequel était écrite l'adresse suivante : « Villa Marina, au Pin-de-la-Danse ». A peine était-elle assise, le cheval partit au grand trot, heureux de secouer l'essaim de mouches qui lui dévoraient les naseaux. On fut vite hors des maisons. Dans ce temps-là, la rue d'Antibes n'était qu'une route bordée d'oliviers et traversant des prairies. Après avoir passé le chemin de fer à niveau, le cheval prit une allure plus modérée pour gravir la côte où se dressaient déjà quelques villas. Puis la voiture s'engagea à droite dans un chemin plus étroit, sous l'obscurité des pins, d'où l'on entendait le bruissement plus prochain de la mer.

Le cocher s'arrêta devant une grille basse. Au delà, autant que les ténèbres permettaient de distinguer les objets, on apercevait un jardin touffu, encombré, d'où débordaient des plantes étranges ; à quelques pas, le toit en terrasse d'une maison à demi enfouie dans la végétation. Étourdiment, Violette avait payé le cocher, qui avait aussitôt fouetté son cheval. La jeune fille chercha à tâtons, et découvrit dans le lierre un anneau suspendu à une chaîne de fer. Elle l'agita et mit en branle une cloche enrouée. Après quelques

instants d'attente et un nouveau coup de cloche, des pas retentirent sur le gravier. Une fille d'une vingtaine d'années, à l'air sauvage, portant une chandelle d'une main et de l'autre soutenant son jupon, parut de l'autre côté de la grille ; sur ses talons, un chien aboyait furieusement.

« La villa Marina? interrogea Violette, haletante de fatigue et d'inquiétude.

— La villa Marina, *si*.

— Le duc de Navarreins demeure-t-il ici? »

La jeune femme, l'air embarrassé, enfonça ses doigts dans ses cheveux noirs en broussailles, qui descendaient sur ses yeux.

« *Non capisco* », murmura-t-elle.

Puis elle ajouta après un moment de réflexion :

« *Aspetta momento.* »

Et elle courut vers la maison. Le chien resta seul devant la grille, jappant avec fureur. Presque aussitôt une fenêtre s'ouvrit au premier étage, et une voix de femme, aigre et rude, cria dans la nuit :

« Qui est là? qu'est-ce qu'on veut?

— D'abord, dit Violette, suis-je réellement chez le duc de Navarreins?

— Oui, et puis?

— Je suis la gouvernante qu'on attend d'Irlande.

— Ah! oui, j'ai entendu parler de ça.... Eh bien, en voilà une heure pour arriver chez le monde!... Et sans

prévenir encore ! Enfin, puisque vous voilà, entrez. »

Quelques mots furent échangés en patois entre les deux femmes à l'intérieur, et la grille s'ouvrit enfin. Personne ne s'offrant pour prendre la malle de Violette, elle la porta jusqu'à la maison. Dans le vestibule se tenait une grande et grosse femme, celle qui venait de lui parler : sa figure ne déplut pas moins à Violette que sa voix.

« Comme ça, vous venez pour la petite?... Vous savez coudre, repasser ? Vous avez l'habitude des enfants ? Vous n'avez pas l'air d'être forte.... Est-ce que vous avez déjà été en service?

— En service ! » répéta Violette.

La surprise, l'indignation la suffoquaient, lui faisaient oublier sa fatigue. Elle se contint et répondit froidement :

« Je n'ai pas été engagée pour coudre ni pour repasser, mais pour faire l'éducation d'une jeune fille.

— Une jeune fille de quatre ans ! dit la femme avec un éclat de rire.... Au surplus, vous vous arrangerez avec les maîtres, ce n'est pas mon affaire.

— Ne puis-je leur parler dès ce soir ?

— Ils sont à Nice. Vous les verrez demain.... Moi, je me couche de bonne heure. Ainsi, bonsoir. Voilà votre chambre. »

Elle l'avait conduite au premier étage et ouvrit une porte. Quatre murs blanchis à la chaux, une paillasse

sur un lit de fer, une chaise et une cuvette ébréchée sur une commode en bois blanc. Il y avait de quoi faire regretter le mobilier de Mount-Zion, si humble qu'il fût !

La mégère disparut et Violette resta seule. Le panier aux provisions était vide. La jeune fille mourait de faim, mais elle n'eût pas voulu demander un verre d'eau dans cette maison inhospitalière. Sa première pensée fut de s'enfermer; mais il n'y avait ni verrou ni serrure. Elle traîna la commode devant la porte et plaça sa malle sur la commode. Après quoi, soufflant la chandelle, elle s'étendit tout habillée sur la couchette. Au moindre bruit, elle se soulevait sur le coude et écoutait, anxieuse. Mais tout dormait dans la maison. Elle n'entendit que le clapotement régulier des vagues et le grondement du vent qui traversait la pinède. Aucune rumeur rassurante, aucun son humain, pas même la vibration d'une horloge lointaine !

Avait-elle peur? Non : la peur d'un danger imaginaire eût été un soulagement à côté du sentiment de son infortune réelle. Ceux qui, dans cet âge d'extrême délicatesse morale, ont passé une première nuit sous un toit inconnu, qui se sont mis au lit pour la première fois sans un bonsoir, après avoir vécu de longues années dans la tiède atmosphère des affections intimes, ceux-là sauront de quel poids écrasant était gonflé le

cœur de Violette. Longtemps, bien longtemps, ses larmes coulèrent, amères et brûlantes, dans le silence de la nuit. Mais la jeunesse n'est pas faite pour les longues insomnies : avant minuit, Violette dormait profondément.

II

Elle fut réveillée par une voix argentine et bégayante, la voix de l'enfant qui jouait dans le jardin. La claire et joyeuse lumière du matin pénétrait, à grands flots, par sa fenêtre sans rideaux. Elle s'habilla en hâte, fit disparaître avec une sorte de confusion les vestiges de la barricade qu'elle avait élevée, et descendit. Tout s'agitait : dans la maison, hors de la maison, plus de dix hommes étaient à l'œuvre. Les jardiniers fauchaient l'herbe, ébranchaient les taillis, sarclaient les plates-bandes, nettoyaient les allées, disposaient des sièges élégants aux endroits d'où l'on découvrait une large vue et dans certains nids d'ombre, propices à la rêverie solitaire ou à la conversation intime. A l'intérieur, les tapissiers plaçaient des meubles, accrochaient des girandoles, clouaient des tapis épais et doux, habillaient les fenêtres et les cheminées d'étoffes brillantes et légères. D'autres remplissaient les vases de fleurs rares; d'autres encore lavaient le pavé de mosaïque

de la terrasse, qui avait disparu sous une croûte de boue séchée et de feuilles mortes. Singulière maison, amusante à force de bizarrerie et de prétention naïve, revêtue d'un plâtre rose qui verdissait et s'écaillait çà et là, zébrée de faïences multicolores, et ornée de toutes sortes d'appendices qu'aucune architecture n'eût avoués. Au dedans, d'affreux bariolages, qui représentaient des guirlandes de fleurs et de fruits, festonnaient les corniches ou s'enroulaient autour des plinthes. Beaucoup de mauvais goût, mais beaucoup de gaieté.

La grosse femme se trouvait sur la terrasse avec la petite fille et un personnage que Violette eût pu prendre pour un gentleman, tant sa mise était correcte. Les gens du monde ne s'y seraient pas trompés ; un domestique pouvait seul être si bien mis à huit heures du matin et porter cette grosse épingle sur une cravate de satin.

La femme se tourna vers Violette.

« Ah! vous voilà! Vous n'êtes pas matineuse, mais enfin, le premier jour!... Vous n'avez pas déjeuné, Violette.... C'est votre nom, pas vrai? Je l'ai vu sur votre malle. Quel drôle de nom, n'est-ce pas, monsieur Charles?... Moi, je m'appelle Françoise Vitalis.... Vous pouvez m'appeler madame Vitalis. »

La jeune fille ne répliquait pas. Mme Vitalis s'ap-

procha d'elle et, à demi-voix, lui dit avec une certaine solennité :

« C'est le valet de chambre de M. le duc. »

Le valet fit un profond salut, comme il avait vu faire aux messieurs que l'on présentait. Violette répondit par un léger signe de tête, et Mme Vitalis, un peu intimidée, quoi qu'elle en eût, par la froideur de la jeune fille, se frottait les mains l'une contre l'autre.

« Vous savez, les maîtres sont rentrés. Madame est furieuse : il paraît qu'elle a perdu deux cents louis à Monaco. Ils sont là qui prennent leur chocolat.... A propos, ma petite, je vais voir si votre déjeuner est prêt. »

Pendant ce temps, Violette s'était tournée vers la petite fille et lui souriait. L'enfant était jolie, mais la grâce de ses mouvements était un peu appesantie par les chiffons trop riches dont elle était habillée, et qui lui donnaient l'air d'un petit paquet de dentelles. Elle resta d'abord muette, interdite devant l'étrangère, l'observant en dessous et avec défiance. Elle lui dit enfin :

« Comment t'appelles-tu?

— Je m'appelle Violette.

— Comme les petites fleurs qui sont dans l'herbe?

— Juste.

— Oh! elles sont jolies! Elles sentent si bon! Maman en a toujours là. »

L'enfant montrait sa poitrine. Puis elle reprit :

« Tu n'étais pas là hier. Comment es-tu venue?

— Pendant que vous dormiez. Je suis venue de bien loin pour vous aimer et vous apprendre à lire.

— De bien loin! » fit la petite, rêveuse. Et tout à coup, frappée d'une idée subite : « Est-ce que tu es un ange? »

Par un gracieux mouvement qui avait fait bouffer sa jupe noire autour d'elle, Violette s'était assise sur ses talons, de façon à mettre son doux visage à la hauteur de celui de l'enfant. Le vilain chapeau de feutre et la grosse mante ne cachaient plus sa figure, ni sa taille. Un front blanc, encadré d'un nimbe d'or clair, des yeux d'un bleu presque violet, qui regardaient bien droit, quoique sans hardiesse, une bouche enfantine, surmontant un menton dont le contour décidé et ferme accusait une certaine puissance de volonté, un cou très rond et très blanc, dont les yeux ne se détachaient pas aisément, telle était Violette, et d'autres qu'une petite fille de quatre ans eussent pu la prendre pour un ange.

L'enfant n'attendit pas la réponse, et, changeant d'idée :

« Sais-tu? dit-elle avec gravité; je ne veux pas apprendre à lire.

— Ne pas apprendre à lire?

— Non, je ne veux pas lire les livres; ça m'ennuie.

— Comment le savez-vous, puisque vous ne les lisez pas?

— Je te dis que ça m'ennuie! cria l'enfant avec impatience, en frappant du pied.

— Que voulez-vous donc faire?

— Regarder des images.

— Toujours?

— Toujours.

— Mais quelles images?

— Des images de belles dames, très bien mises, avec des messieurs à genoux devant elles.

— Eh bien, nous regarderons des images, dit Violette en souriant.

— Alors, je t'aime! »

Et l'enfant lui jeta les bras autour du cou.

Un léger craquement de bottines sur le pavé de mosaïque fit savoir à Violette qu'elle n'était pas seule avec la petite fille sur la terrasse. Était-ce le valet de chambre si magnifiquement vêtu, si brillamment cravaté? Non, ce personnage s'était éclipsé. Un jeune homme, en veston du matin, était debout devant elle, jouissant de cette petite scène et la regardant avec curiosité et sympathie.

Violette se releva en rougissant.

« Mademoiselle Mérian? demanda le jeune homme en saluant.

— Oui, monsieur.

— Je vous remercie d'être venue, mademoiselle, et j'espère que vous ne vous déplairez pas ici.... Je vois que Madeleine vous adore déjà. »

A ce moment, Mme Vitalis reparut.

« Votre déjeuner vous attend dans la cuisine, Violette.... Oh! pardon, monsieur le duc!

— Merci, madame, j'y vais.

— Un moment! fit le duc dont la voix était devenue dure et hautaine. Personne ici n'a le droit de parler familièrement à Mlle Mérian, et quiconque lui manquera sera immédiatement congédié.... Quant à vous, mademoiselle, ajouta-t-il avec un redoublement de respect, vous voudrez bien appeler cette brave femme « Françon » ou « Nounou », comme nous l'appelons nous-mêmes. »

Violette s'éloigna, un peu émue de la mercuriale qu'elle avait attirée sur Mme Vitalis. Comme elle descendait les premières marches de l'escalier qui conduisait à la cuisine, le valet de chambre arriva en toute hâte.

« M. le duc prie mademoiselle de vouloir bien monter chez elle. Le déjeuner de mademoiselle sera servi dans sa chambre; c'est M. le duc qui l'a ordonné.

— J'y avais pensé, dit Mme Vitalis; c'est cette cuisinière qui est stupide! »

Tout en remontant l'escalier, Violette entendit de

grosses voix irritées et populacières : c'était Mme Vitalis qui déchargeait sa mauvaise humeur sur la cuisinière.

Arrivée au premier étage, elle allait entrer dans le petit réduit où elle avait couché. Le valet de chambre, qui l'avait suivie, glissant sans bruit derrière elle, s'empressa d'intervenir.

« Mademoiselle se trompe. Voici la chambre de mademoiselle. »

Il ouvrit une porte. Violette se vit dans une charmante petite pièce, entièrement tapissée de perse à fleurs, et s'aperçut qu'on y avait soigneusement transporté tout ce qui lui appartenait. Un instant après, sur une table ronde, couverte d'une nappe fine à longues franges soyeuses, un thé à l'anglaise, copieusement et élégamment servi, attendait son bon plaisir. Elle s'assit et déjeuna, tout en regardant par la fenêtre largement ouverte la mer délicieusement frissonnante, que rayaient de leur sillage rapide les petites barques à voiles blanches, coquettement penchées sous le vent. Au loin, la pointe d'Antibes s'allongeait vers la haute mer. A droite, Sainte-Marguerite surgissait des eaux transparentes, avec sa forêt et son vieux château. A gauche se dessinait la ligne sinueuse de sable qui ourlait la molle courbure du golfe Jouan. Derrière s'étageaient les plants d'orangers, puis les pins, puis les montagnes bleuâtres, et,

au-dessus, les pics de neige qui fermaient l'horizon.

Comme tout avait changé en quelques minutes! N'était-ce pas ainsi que les choses arrivent dans les contes? Un enchanteur était venu, avait dit un mot, et la maison maussade, ennemie, menaçante, était à ses pieds. Cette sombre prison, pleine d'angoisses nocturnes, était maintenant un nid, bizarre, mais charmant, embaumé de fleurs rares, étincelant de soleil, débordant de gaieté, habité par des génies bienfaisants ou des monstres domptés.... Décidément, il ne fallait pas se presser de maudire la vie!

Comme elle achevait de déjeuner, on frappa un petit coup à la porte.

« Entrez! » cria joyeusement Violette.

Mme Vitalis pénétra dans la chambre sur la pointe des pieds, et referma la porte avec soin. Puis elle s'avança souriante, mystérieuse, confidentielle, avec de petites mines qui faisaient un singulier effet sur sa grosse face dure de paysanne vicieuse.

« Je viens voir si vous n'avez besoin de rien, mon petit chat.... Excusez-moi, mademoiselle, de vous appeler ainsi, mais c'est plus fort que moi.... J'aime la jeunesse, et quand les gens me plaisent....

— Asseyez-vous donc », dit Violette, touchée. Et elle pensa :

« Cette femme n'est pas aussi mauvaise que j'avais cru. »

Mme Vitalis ne prit pas le siège qu'on lui montrait, mais elle s'appuya au dossier d'une chaise et se courba vers Violette, pour la voir bien en face.

« Vous avez vu notre petit duc? Qu'en pensez-vous?

— Mais... il est très bon, très poli.

— Ah! Un mauvais sujet fini, enragé après les cotillons, mais bien gentil, n'est-ce pas? Ah! si j'avais vingt ans de moins, il ne sifflerait pas longtemps sous ma fenêtre, celui-là!... Enfin, suffit que vous lui revenez, tout le monde a vu ça, on connaît son coup d'œil.... Je l'avais deviné, du reste! Dès hier, quand vous êtes arrivée, je m'étais dit: « En voilà une qui va plaire à « M. le duc!... » Et ça me fait plaisir parce que, au fond, je suis bonne, voyez-vous? et que j'aime la jeunesse.... Et puis, je vais vous dire une chose, tout le monde est las de Nella. »

Ces derniers mots eussent été prononcés dans une langue inconnue qu'ils n'auraient pu constituer une énigme plus obscure pour l'esprit de Violette. Sans s'y arrêter un instant, elle répondit :

« Je suis très contente d'avoir plu à M. le duc, mais l'important pour moi est de savoir si je conviendrai à la duchesse. »

Une stupeur profonde se peignit sur le visage de Mme Vitalis.

« La duchesse!... Quelle duchesse?

— Mais... apparemment... la maîtresse de la maison,... la mère de Madeleine.

— Elle ! Nella.... Mais, ma pauvre petite, elle n'est pas plus duchesse que moi. C'est une danseuse italienne,... du moins elle se dit Italienne. Elle se fait appeler la Marinella. Son vrai nom est Marinel, Virginie Marinel. Son papa est mort à la maison centrale de Clairvaux, où il faisait ses trois ans pour escroquerie. Quant à elle, elle a été élevée dans la rue. Elle s'est perdue à quatorze ans. Elle a vendu des fleurs et tout ce qui s'ensuit sur le boulevard Montmartre ; elle a été modèle ; elle est restée quatre ans avec un peintre en bâtiments qui la rossait. Maintenant, elle fait la dégoûtée, rien n'est trop beau pour elle ; c'est ça qui fait mal ! Elle se donne vingt-six ans, mais elle n'ouvre la bouche que pour mentir, et, vous pouvez me croire, elle est plus près de quarante que de trente. Elle a mon âge, autant dire ! »

Mme Vitalis continua longtemps avec cette haine énergique et jalouse qu'on ne trouve à ce degré d'âpreté que chez les domestiques modernes, lorsqu'ils parlent de leurs maîtres. Mais Violette ne l'écoutait plus. Elle songeait à ce nouveau coup qui dérangeait ses espérances à peine formées. En quelques phrases brutales, Mme Vitalis lui avait dévoilé tout un côté de la vie qu'elle ne soupçonnait pas. Si ignorante qu'elle fût, comment ne pas comprendre que Made-

leine était le fruit d'une liaison que l'Église n'avait pas bénie, que la loi ne connaissait pas? Lorsqu'elle eut réussi à se débarrasser de Mme Vitalis, elle commença immédiatement une lettre pour sœur Sainte-Agnès. Mais, dès les premiers mots, elle fut arrêtée par d'insurmontables difficultés d'expression. Comment parler librement de ces choses à l'institutrice de sa jeunesse, à celle qui, pour mieux les lui cacher, avait toujours semblé les ignorer elle-même? Au bout d'une heure, elle avait brûlé deux brouillons, lorsque des petits pas pressés se firent entendre sur le palier.

« Es-tu là? » criait la voix de Madeleine.

Violette alla ouvrir.

« Maman est méchante aujourd'hui, lui dit-elle. Elle m'a chassée du salon en me disant qu'elle était malade et que je faisais trop de bruit. Viens avec moi: je te montrerai mes poupées pour t'amuser. »

A midi, le gong placé dans le vestibule retentit pour annoncer le déjeuner. Violette descendit, tenant Madeleine par la main, et rencontra, au pied de l'escalier, le duc de Navarreins qui rentrait d'une promenade à cheval. Tous trois pénétrèrent ensemble dans le salon, le duc faisant passer Violette la première et entrant derrière elle avec la petite fille sur son dos.

Dans le coin le plus obscur de cette vaste pièce, dont les doubles stores roses étaient soigneusement

baissés, une femme était assise sur une sorte de divan, le haut du corps enfoncé dans trois ou quatre coussins. Elle était vêtue d'un long peignoir couleur d'ambre d'où sortait un pied chaussé d'une mule de satin rose. L'autre mule traînait à deux pas sur le tapis. Un teint mat, une chevelure brune savamment ébouriffée, un front bas, des yeux longs plutôt que grands, dont une myopie, affectée ou réelle, rendait le regard trouble, sorte de charme auquel les hommes ne sont pas insensibles, voilà ce que Violette aperçut de la Marinella, du seuil où elle était restée.

Comme le duc de Navarreins s'approchait du divan, elle tourna la tête vers le mur d'un air boudeur.

« Oh ! ce gong ! dit-elle. Si vous aviez la moindre pitié pour moi, vous n'exposeriez pas une femme qui souffre au supplice d'entendre ce tapage infernal.

— Je donnerai des ordres : vous ne l'entendrez plus.... Vous savez que Mlle Mérian est là ?

— Non, je ne l'avais pas vue.... Bonjour, mademoiselle. Est-ce vraiment l'heure du déjeuner, Philippe ? Je n'ai pas faim !

— Déjeunez toujours, dit le duc, légèrement railleur. Pour me faire plaisir !...

— Je n'ai pas envie de vous faire plaisir. »

Il l'aida à se lever.

« Je suis lasse, gémit-elle, lasse à mourir !

— Bah ! vous êtes fraîche comme une rose.

— Vous voyez bien que vous cherchez à m'être désagréable !... Vous savez parfaitement que je n'ai pas de prétention à la fraîcheur.... J'abandonne la fraîcheur aux paysannes... et aux Anglaises », ajouta-t-elle avec un coup d'œil oblique sur Violette.

« L'horrible lumière ! cria-t-elle en entrant dans la salle à manger. L'affreux soleil ! »

M. Charles se précipita vers la fenêtre, et fit choir presque à la fois la jalousie et le store.

Nella s'assit en tournant le dos au jour, et indiqua à Violette, avec un court et froid sourire, la place voisine de l'enfant.

Au premier plat qu'on lui offrit, elle croisa les bras et se rejeta en arrière, puis, voyant que personne n'insistait pour la faire manger, elle fit un signe imperceptible à M. Charles, qui lui rapporta le plat, et elle se servit largement. Elle continua à parler ou plutôt à murmurer, par petites phrases sèches, d'une voix boudeuse et indistincte. Les portes ne fermaient pas, les fenêtres non plus ; les meubles étaient vieux et laids ; pas de goût, pas de chic, un dénuement dont on n'avait pas l'idée ! A quoi avait pensé l'agent qui leur avait procuré cette bicoque en ruines, où l'on ne pouvait recevoir personne ! Pour qui la prenait-on, décidément ?

« Y a-t-il des boutiques, ici ? demanda-t-elle enfin.

— Il y a toujours des boutiques, répondit le duc distraitement.

— J'irai un peu voir, cette après-midi, si j'en ai la force. J'emmènerai la petite.... Pourriez-vous m'accompagner, mademoiselle ?

— Oui, madame, dit Violette, hésitante.

— Mais est-ce que vous avez une robe?... Je veux dire une autre robe que celle-ci ?

— Hélas, madame !

— Oh ! cela ne fait rien. J'ai ici des robes que je ne mets plus, que j'ai à peine portées. Alphonsine, ma femme de chambre, est couturière, elle vous fera aller cela dans la perfection. »

User les défroques de la Marinella !... Violette se taisait. Philippe intervint avec une certaine vivacité.

« Vous n'allez pas faire porter vos vieilles robes à Mlle Mérian ? Ce serait inconvenant. »

Une colère soudaine fit trembler les lèvres de Nella. Elle regarda d'un air de défi Navarreins et l'institutrice. La fille du peuple apparaissait, prête aux gros mots, et plus vulgaire, si c'était possible, que la Vitalis.

« Inconvenant ! cria-t-elle. Pourquoi ?

— Mais, madame, reprit froidement Violette dont le cœur battait violemment, parce que cette toilette serait, sans doute, trop riche pour ma situation. »

Cette réponse ferma la bouche à Nella sans l'apai-

ser ; Philippe regardait d'un autre côté. D'ailleurs, le déjeuner était fini et l'on se sépara.

Ce même jour, vers quatre heures, Violette alla s'asseoir avec Madeleine sur une petite esplanade sablée qui s'étendait à cinquante pas en avant de la maison et dominait la mer de quelques pieds. La lumière s'attendrissait à l'approche du soir; une brume bleue noyait les lointains, le vent était tombé, et, la voile refusant, les longues barques de plaisance restaient immobiles, comme de grands oiseaux blancs soudainement pris dans la glace. La vague mourait, avec un soupir sourd et caressant, dans le fouillis d'algues sèches et de cactus qui croissaient en désordre au pied du mur.

Au bout d'un quart d'heure, M. de Navarreins s'approcha, un peu grave; mais cette demi-tristesse lui allait bien. Rien ne trahissait, en lui, l'enfant gâté de la fortune et de la mode. Un visage légèrement allongé, d'une pâleur brune, aux reliefs vigoureusement accusés. Des yeux bleu foncé, dont le regard couvert, sérieux, pénétrant, pouvait s'arrêter longtemps sur une femme sans la gêner. Un large front, les tempes bien encadrées par des cheveux noirs, dont les ondulations abondantes se déroulaient en arrière; une moustache assez martiale, mais fine, et qui ne s'effilait pas en crocs vainqueurs, suivant la triste habitude du temps. Il était grand, marchait

bien, avec une sorte de dignité naturelle. Ses mouvements étaient aisés et calmes, sa voix profonde, ses gestes rares. Dans sa physionomie et dans ses manières, rien de la brillante mobilité du mondain, mais plutôt la passion contenue et réfléchie, l'ardente mélancolie de l'homme dont l'unique destin est d'aimer.

« Mon cigare ne vous fait pas peur? demanda-t-il doucement à Violette.

— Non, monsieur le duc. »

Il étendit le bras vers le château de Sainte-Marguerite, qui se détachait sur la sombre verdure de l'île, juste en face d'eux.

« Vous regardiez cela?

— Oui. Qu'est-ce donc?

— Autrefois une prison d'État, et maintenant une masure qui ne sert plus à rien... sinon à faire bon effet dans le paysage. Connaissez-vous l'histoire du Masque de fer? »

Oui, elle la connaissait. Était-ce donc là qu'il avait été enfermé, qu'il avait souffert?

« Pauvre homme! Je ne regarderai jamais ces vieux murs sans penser à lui, sans prier pour lui. »

L'idée de « prier » pour le Masque de fer devait faire sourire un Parisien de 1866, mais ce sourire s'éteignit rapidement sur les lèvres du duc.

« Est-ce qu'un couvent n'est pas aussi une prison? demanda-t-il.

— Oh! non. Quand on est enfermée avec Dieu!... D'ailleurs j'étais si petite lorsque je suis venue au couvent!

— Votre mère?...

— Maman est morte quelques jours après ma naissance.... Tenez, la voici. »

D'un geste instinctif, elle dégrafa le haut de son corsage, en tira un médaillon, puis s'arrêta, confuse, songeant à tout ce qu'il y avait d'intimité et d'abandon dans un tel mouvement, et surtout en pensant qu'à cause de la brièveté de la chaîne, il serait obligé de s'approcher tout près pour voir, presque à lui effleurer la joue. Ce qu'il fit, mais discrètement. Il regarda la miniature, puis la jeune fille empourprée jusqu'au front, et, de nouveau, la miniature, comme pour comparer la mère et la fille.

« Charmant visage, » dit-il en laissant retomber lentement le médaillon, « très mélancolique et très doux. »

Il reprit sa première position, et, avec la main, chassa vers la mer, dans l'air immobile, les bouffées de son cigare.

« On m'a dit que votre père était artiste?

— Oui, professeur de violon et compositeur. Pauvre père! il n'a pas eu de chance! Personne, je crois, ne l'a aidé, ne l'a encouragé. Il a eu du mal, bien du mal dans la vie.

— Vous vous le rappelez encore?

— Je me rappelle que nous habitions un petit logement dans une très grande ville, Londres ou Dublin, je ne sais plus. Le soir, papa jouait devant la fenêtre ouverte et je l'écoutais. Quelquefois il penchait vers moi sa bonne vieille figure fatiguée, et me disait :

« — Tu aimes ça, dis, petite!

« — Oui, père, c'est beau. »

« Alors il était content, il me tapotait la tête de ses doigts tremblants, en disant : « C'est moi qui « ai fait ça.... »

Elle s'arrêta, baissa la tête.

« Je ne l'ai pas vu mourir, je ne me rappelle rien de sa dernière maladie. Une voisine m'avait emmenée.... Je jouais avec ses enfants. Oh! j'ai dû bien m'amuser le jour que papa est mort! »

Tout à coup un sanglot lui monta à la gorge, et sa voix se brisa.

« Tu pleures, dit Madeleine. Ne pleure pas, va, ce n'est pas la peine.

— Pardon, monsieur le duc, fit Violette.

— C'est moi qui dois vous demander pardon. Je vous ai questionnée sur des choses douloureuses. Parlez-moi du couvent. »

Elle raconta ses joies, ses chagrins d'enfant, ses amitiés, sa vie d'écolière, le petit monde étroit et heureux où elle avait vécu. Souvent, elle cherchait

ses mots, traduisant sa pensée par des exotismes qui n'étaient pas sans grâce. Quelquefois aussi elle avait recours à l'anglais, le duc lui ayant dit qu'il connaissait cette langue.

Quand ce fut fini, ils restèrent silencieux, regardant le soleil descendre derrière l'Esterel.

A ce moment, « madame » rentra, suivie d'Alphonsine qui portait une foule de paquets. La petite courut au-devant d'elle.

« Maman, j'ai appris trois lettres de l'alphabet que Violette m'a dessinées sur le sable. »

Nella regarda son amant, puis la jeune fille. Elle vit les chaises encore tournées l'une vers l'autre. Ses longs yeux d'odalisque étaient devenus ronds comme ceux d'un chat sauvage, et un sourire cruel montra ses dents aiguës.

« Trois lettres en une journée! dit-elle. Mlle Mérian est bien habile. Ton papa a dû l'aider! »

Brusquement elle s'éloigna; le duc la suivit. A l'instant où ils allaient passer le seuil du salon, elle se tourna vers le jeune homme et lui jeta à la figure trois ou quatre paroles que Violette n'entendit pas et auxquelles il répondit par un haussement d'épaules.

Puis la portière retomba derrière eux.

Le dîner fut encore plus lugubre que le déjeuner. De part et d'autre, silence glacé. Après le repas, Nella

entra dans son boudoir, et, comme Madeleine voulait l'y suivre : « Va-t'en ! » lui dit-elle d'une voix dure et rauque qui terrifia l'enfant.

Dans le vestibule, les domestiques se souriaient avec des grimaces significatives.

« Il y a de l'orage? dit Mme Vitalis à Alphonsine, qui sortait de la chambre de sa maîtresse.

— Ah ! je vous crois, répondit Alphonsine de sa voix traînante. Je viens d'écopper, moi ; mais faudrait pas qu'elle recommence souvent : j'aurais bien vite fait de lui flanquer mon compte. J'en ai assez de servir ces femmes-là !

— Il ne faut pas dire ça ; vous gagnez gros avec elle. »

Le valet de chambre s'éloigna sans mot dire.

« Dites donc, remarqua Alphonsine, il ne se compromet pas, M. Charles !

— Non, il sait que madame le gobe. »

Chacun était aux aguets, qui derrière une porte, qui au haut de l'escalier, pour voir ce qui allait se passer.

Vers huit heures, Violette se trouvait dans la chambre de Madeleine qu'on venait de mettre au lit. La soirée était très chaude, et la pensée lui vint d'entr'ouvrir la croisée. Comme elle jetait machinalement les yeux au dehors, elle aperçut quelqu'un près de la balustrade, là même où elle était restée longtemps

assise dans la journée. Elle crut d'abord que c'était Nella toute seule, mais un regard plus attentif la détrompa. Ils étaient deux, mais si étroitement enlacés! Ils marchaient ainsi, lui courbé vers elle, elle portée par lui, et quand ils se rapprochèrent, quand la lumière d'une des fenêtres éclairées tomba sur eux, Violette s'aperçut que leurs bouches étaient collées l'une à l'autre dans un baiser qui ne finissait pas. Puis elle entendit ou devina des petits mots tendres, chuchotés avec des zézayements enfantins. Et, avec un indéfinissable sentiment de honte et de colère, elle se retira brusquement, heurtant Mme Vitalis, qui regardait par-dessus son épaule.

« La paix est faite, dit celle-ci. Monsieur aura payé les deux cents louis.... Ah! ces hommes! Tous la même chose! »

Oubliant d'embrasser Madeleine, Violette rentra chez elle toute frémissante.

Elle avait pleuré devant cet homme! Elle lui avait montré le médaillon de sa mère! Pourquoi, dans cette maison où tous lui déplaisaient et l'effrayaient, lui avait-il inspiré confiance et sympathie? Pourquoi, mais pourquoi donc? Pauvre ignorante, sa première journée dans le monde était déjà marquée d'une sottise. Irait-elle ainsi, de faute en faute, de mécompte en mécompte, dans cette demeure peuplée de vices et pleine de pièges?

Elle s'assit devant sa table, pour recommencer sa lettre à la supérieure de Mount-Zion. Et, pourtant, elle hésitait à tremper la plume dans l'encrier. Elle savait ce qu'on lui répondrait, et surtout ce qu'on lui dirait au retour : « Chère fille, un coup d'œil jeté sur le siècle vous a suffi pour deviner sa malice ; un instant de contact, et vos petites ailes d'ange en ont frissonné.... Oui, le monde est impur, le monde est mauvais, irrémédiablement mauvais. La paix n'existe que dans l'ombre délicieuse et fraîche du sanctuaire, entre les bras de Jésus-Christ.... Nous ne voulions pas vous le dire, maintenant vous l'avez découvert vous-même. » Et pendant des semaines, des mois, des années, ce langage reviendrait sous toutes les formes et dans toutes les conversations, avec cette patience invincible, cette douce obstination du cloître, qui, sur la terre, commence déjà l'éternelle monotonie du ciel. Et ainsi jusqu'au jour où Violette, vaincue, dirait oui. Elle sentait le froid des ciseaux qui coupaient ses cheveux blonds, le voile aux plis raides l'enveloppant comme un suaire, et elle avait peur; car, bien que pieuse, et même dévote, elle ne s'était jamais sentie appelée à la vie religieuse. Mille choses confuses s'agitaient en elle, surtout un besoin de liberté, même de lutte.... Pourquoi se reposer quand on n'est point lasse? Pourquoi contempler quand on a soif d'agir? Les sœurs de Mount-

Zion étaient trop sincères pour lui avoir caché qu'il y a d'honnêtes gens dans le monde et qui font leur salut.

N'importe! Quoi qu'il arrivât ensuite, il fallait quitter cette maison, et la quitter promptement, sans attendre la réponse, trop lente à venir, de son ancienne directrice. Elle était décidée à le faire, et dès le jour suivant.

III

Le lendemain matin, Nella remplissait de cris et d'éclats de rire la maison et le jardin. Un peignoir à raies blanches et roses avait remplacé le peignoir couleur d'ambre, et on eût dit qu'elle avait changé de caractère en changeant de vêtement. Plus enfant que sa fille, elle bondissait dans les escaliers, sautait les marches par trois à la fois, excitait la petite au risque de lui donner des convulsions, souriait à tous, familière avec la nounou, presque coquette avec M. Charles, particulièrement gracieuse avec Violette dont elle semblait décidée à faire la conquête. La voyant assise et penchée sur un ouvrage d'aiguille, elle s'approcha par derrière, lui tapota les épaules comme à une camarade :

« Vous en avez, un joli cou !... Un vrai cou de jeune fille ! Vous rougissez parce que je vous dis ça? Tiens ! Pourquoi donc ? Attendez, pour rougir, que les hommes vous fassent des compliments. »

Puis elle s'assit, bâilla, soupira, regarda le paysage sans le voir, déclara qu'elle était « morte » de lassitude, laissa tomber deux ou trois de ces vulgarités dont est faite la conversation des êtres sans imagination et sans culture.

« Pauvre petite ! Il paraît que vous en avez mangé, de la vache enragée. Votre papa était bien pauvre, pas vrai ?

— Mon père, répondit sèchement Violette, était professeur de violon. »

Elle comprenait que quelque chose de sa conversation avec M. de Navarreins était revenu à cette femme.

« Oui, je sais,... professeur de violon, ça ne rapporte que de l'eau à boire.... Moi aussi, allez, j'ai connu la misère ! »

Elle se faisait câline, sentimentale ; elle avait l'air de réciter une leçon.

« Mon père était pêcheur, ma mère reprisait ses filets.... Nous habitions une petite chaumière, près de Naples.... Une nuit d'orage, mon père ne revint pas.... »

Du bout des doigts, elle essuya une larme imaginaire. En même temps, elle surveillait Violette. Elle ne lut dans ses yeux qu'un étonnement méprisant, l'implacable dédain que la jeune fille éprouvait pour les comédiennes, non pour celles du théâtre, mais pour celles de la vie. Alors, elle se leva vivement, et tourna le dos pour cacher sa mauvaise humeur.

Le duc était allé au cercle Nautique. Il ramena pour le déjeuner trois convives : le fameux journaliste Olivier Rennequin, le ténor russe Golomine, qui venait de faire les délices des salons de Paris et qui allait chanter à Nice; enfin, M. de Pons, un *cocodès*, comme on disait en ce temps-là.

Le déjeuner fut très gai et, par moments, très bruyant. Rennequin, un gros homme d'une cinquantaine d'années, à l'air commun, presque ignoble, en fit les frais. Il ne riait jamais, disait des énormités d'un ton maussade et bourru, sans regarder personne et sans perdre un coup de dent. Lorsque ses histoires ou ses coups de boutoir atteignaient une des personnes présentes, il paraissait n'en prendre aucun souci. Tant pis, pourquoi étaient-ils là? A eux de se garer.

Nella riait avec affectation, renversée en arrière, déployant son buste et montrant ses dents. Le ténor russe, avec la mélancolie de sa race et la fatuité de sa profession, s'enveloppait de silence. M. de Pons s'amusait franchement, en homme pour qui la vie est un spectacle. Tout en écoutant le journaliste, il regardait le duc, Nella, puis Violette, comme s'il eût voulu deviner quelque chose. Rennequin, de son côté, chose étrange! tout en tenant des propos qui ne pouvaient s'adresser à la jeune fille et qu'elle eût été fort en peine de comprendre, ne la quittait presque pas des

yeux, et cette attention, à la longue, devint gênante pour Violette.

« Savez-vous? dit M. de Pons à Rennequin lorsque l'on passa sur la terrasse pour prendre le café. Vous m'avez étonné ce matin. Toujours drôle, comme à l'ordinaire, mais pas un mot salé! Vous qu'on accuse de tout dire!

— Est-ce que vous croyez que je ne sais pas me tenir quand il y a, pour m'écouter, de jeunes oreilles? »

Nella ayant prié Mlle Mérian de l'aider pour offrir le café, celle-ci se trouva un peu intimidée, le sucrier dans une main, la tasse dans l'autre, devant le terrible journaliste, qui s'était isolé et assis sur une balustrade.

« Pas de sucre! cria-t-il. Jamais de sucre! »

Et il ajouta à demi-voix :

« Alors, ma fille, vous voulez entrer au théâtre?

— Moi, monsieur!

— J'avais cru.... Vous me faisiez de la peine. Je me disais : « Tant de jeunesse, tant de gentillesse, un air « si décent, et on va flanquer tout ça au milieu des « cabotins! » Mais alors, qu'est-ce que vous faites ici?

— J'étais venue pour l'éducation de la petite Madeleine.

— Ah! c'est autre chose.

— Mais je ne sais si je resterai.

— Allez-vous-en.... Allez-vous-en bien vite! »

Il va sans dire que cet aparté avait échappé aux autres personnes, groupées à l'autre bout de la véranda et occupées en ce moment à suivre, avec des lorgnettes, un navire de guerre qui doublait le cap d'Antibes.

« Et moi aussi, je m'en vais », reprit le gros journaliste d'un ton différent.

Il posa sa tasse à demi pleine sur un guéridon.

« Leur café ne vaut pas le diable. Si Mme Rennequin m'en faisait boire de pareil, je plaiderais en séparation. Mais il n'y a personne comme les millionnaires pour être mis dedans.... Messieurs, dit-il tout haut, je vous quitte; on m'attend à Monte-Carlo.

— Qui donc vous attend?

— Les croupiers, parbleu!... J'ai une cinquantaine de louis à perdre. Ce soir, à dix heures, je serai nettoyé. Si, en sortant, je trouve un bel arbre, je suis capable de me pendre.... Vous prierez pour moi, n'est-ce pas? »

Il sortit au milieu des rires.

Un moment après, de Pons allait rejoindre Nella et Golomine dans la salle de billard, vers laquelle le guidait un bruit de carambolages.

« Monsieur le duc, fit Violette en hésitant, je voudrais vous parler.

— A moi, mademoiselle? Dites, je vous écoute.

— Pardon! Mais j'aurais voulu que personne....

— ... Ne puisse nous interrompre? acheva-t-il, un peu surpris.... Venez par ici. »

Il ouvrit la porte d'un petit fumoir où il la fit pénétrer en s'inclinant, lui avança un fauteuil, se jeta sur un pouf, et dit gaiement :

« Alors, c'est sérieux?...

— Monsieur le duc, fit Violette très pâle et les larmes dans la gorge, mais se raidissant contre l'émotion, ma situation est cruelle. Ce que j'ai à dire m'embarrasse, car vous avez été bon pour moi et je ne voudrais pour rien au monde vous fâcher. Pourtant, il faut que je parle. Si les mots que j'emploierai ne sont pas ceux qui conviennent, ou s'ils vous déplaisent, je vous en supplie, monsieur, pardonnez-moi.

— Vous êtes pardonnée d'avance, fit le duc devenu grave.

— Monsieur le duc, en venant ici, je croyais aller chez la duchesse de Navarreins.

— La duchesse!... Ah! je vous comprends, mais... cette erreur m'étonne. La situation où je suis, les conditions où est née Madeleine, tout cela, je vous l'affirme, était parfaitement connu de l'intermédiaire que j'ai chargé de chercher en Angleterre une institutrice catholique pour l'enfant. S'il a gardé pour lui ces circonstances, il a eu tort, et j'ai dû croire que vous étiez au courant.... Enfin, mademoiselle, si vous avez été

trompée, ce n'est pas moi, du moins, qui vous ai trompée.

— Je ne vous accuse pas, monsieur; mais, quelle que soit la cause du malentendu, je ne saurais rester.... »

Cette parole décisive fut suivie d'un silence pénible.

« Je n'ose discuter la détermination que vous avez prise, reprit enfin le duc. Elle m'afflige et m'étonne profondément... surtout quand je me rappelle notre longue et intime causerie.... A ce moment-là, sans doute vous ignoriez....

— Pardon, monsieur le duc, je le savais déjà. »

Elle le savait! Alors, pourquoi cette confiance, cet abandon? Le jeune homme semblait chercher le mot d'une énigme. Il regarda longuement la jeune fille qui baissait les yeux.

« La nuit porte conseil, reprit-il lentement, mais tous les conseils de la nuit ne sont pas bons.... N'importe, mademoiselle, vous êtes libre, et dès qu'il vous plaira.... Ce soir, demain, dans une semaine, si vous désirez vous reposer pendant quelques jours. »

Il avait ouvert un secrétaire. Précipitamment il glissa un papier sous une enveloppe et la lui tendit.

« Voici qui vous permettra de retourner en Irlande. Acceptez, en même temps, mes regrets pour la fatigue de ce long et inutile voyage. »

Son accent était devenu bref, amer, un peu hautain.

Il fit un pas vers la porte. Violette balbutia une phrase inintelligible et sortit.

Dans sa chambre, elle déchira l'enveloppe et y trouva un billet de mille francs. Elle réfléchit douloureusement à tout ce qui lui était arrivé depuis la veille, et l'ombre s'épaississait dans sa chambre sans qu'elle s'en aperçût.

Mme Vitalis ouvrit la porte qui communiquait avec la chambre de Madeleine.

« Venez donc voir. Je ne sais ce qu'a la petite : elle est toute drôle ! »

Violette se leva et passa vivement dans la chambre voisine — une grande pièce, éclairée par deux fenêtres qui regardaient la mer. La petite fille était couchée sur un sofa, entourée de joujoux que Mme Vitalis lui avait offerts et qu'elle avait rejetés avec colère. Toute pâle, immobile, elle regardait dans le vide, de ses grands yeux fixes. Une petite face froide, immuable comme celle d'une morte. En deux ou trois heures s'était opérée une de ces transformations effrayantes dont les enfants de cet âge peuvent seuls présenter le spectacle. Comment reconnaître la petite Madeleine qui, le matin même, ivre de gaieté, galopait avec sa mère dans les allées?

« En effet ! que peut-elle avoir? murmurait Violette, agenouillée devant le sofa.

— Prends-moi », dit Madeleine.

Violette l'assit ou plutôt la coucha dans ses bras.

« Elle frissonne.... Elle a la fièvre....

— Je vais prévenir madame », dit la nounou.

Au bout de vingt minutes seulement, Nella parut dans une délicieuse toilette de dîner, très hardiment décolletée en carré et qui la dessinait merveilleusement. Elle entra comme une bourrasque dans la chambre de la petite malade.

« Eh bien, qu'est-ce qu'il y a?... Qu'as-tu, mon trésor? Ris donc à petite mère! »

Elle secouait les mains de l'enfant avec une impatience nerveuse.

« Tu me fais mal, fit Madeleine d'une voix dolente.

— Cette enfant n'a rien.... Vous voyez bien qu'elle n'a rien. Vous êtes là à l'effrayer avec vos figures renversées. Allons, ris donc, trésor : je t'achèterai une montre si tu ris. Tu sais, les belles montres qui marchent toujours et qui font tic tac? »

Madeleine ne semblait pas l'entendre.

« Elle a la fièvre, dit Violette.

— Un peu de fatigue, voilà tout. »

A ce moment, M. de Navarreins parut dans l'encadrement de la porte.

« Êtes-vous prête, Nella? Si vous ne voulez pas faire poser nos amis, il est temps de partir.

— Oh! je ne pars pas, fit Nella avec une sorte de rage; on a juré de m'empêcher d'aller là-bas. Je n'ai

plus qu'à me déshabiller.... Vous pouvez y aller tout seul : vous m'excuserez. »

Et, s'apercevant dans la glace, elle eut un soupir de regret et de colère.

« Quoi ! la petite est malade ?

— C'est-à-dire qu'on lui a persuadé qu'elle l'était ! »

A son tour, M. de Navarreins examinait l'enfant. Il y eut un silence.

« Faites une chose, dit le duc, allez à ce dîner ; je resterai.

— Que j'aille à Nice, toute seule !

— Avec de Pons, si vous voulez.

— De Pons ?... Oh ! il n'est guère convenable, votre ami de Pons.

— Avec Golomine, alors.

— Oui,... peut-être... avec M. Golomine.... Si vous l'exigez, si vous croyez qu'il n'y a aucun danger.

— Un danger ?... De la part de Golomine ?

— Je ne parle pas de cela.... Je parle de l'enfant.

— Ah ! je ne sais.... En allant à la gare, vous passerez chez un médecin, le meilleur.... Vous direz qu'il vienne sur-le-champ.

— Oui, c'est cela.... Au fait, vous avez raison. Après avoir promis, il serait impoli de les faire attendre. J'irai, puisque vous y tenez absolument. Et je revien-

drai ce soir.... à moins que je ne manque le dernier train. »

Elle embrassa l'enfant à la hâte, s'enveloppa dans sa pelisse, que la femme de chambre avait tenue sur les bras pendant tout ce dialogue.

« Demain, dit-elle d'un ton alerte, je suis sûr qu'il n'y paraîtra plus. Bonne nuit, mon ange. A ce soir, Philippe, à demain au plus tard. »

Il s'agissait de coucher l'enfant, qui refusait de quitter les genoux de Violette.

« Écoute, dit la jeune fille qui rendait pour la première fois à la petite son tutoiement. Sois sage, Madeleine, laisse-toi déshabiller, et quand tu seras dans ton lit, tu passeras encore tes bras autour de mon cou. Je ne m'en irai pas avant que tu sois endormie. »

Elle l'embrassa, et l'enfant se laissa faire.

Le duc dîna seul en bas. On servit un potage à Violette sur un guéridon voisin du lit. Elle l'avala tout en laissant sa main gauche entre les mains moites et brûlantes de Madeleine.

Vers huit heures et demie, on entendit le sable du jardin craquer sous un pas lourd. C'était le docteur Ventura : un petit vieux, au crâne chauve, au visage rose. Lui aussi, il dînait avec des amis, mais en entendant parler d'un duc, il s'était dérangé entre le premier et le second service. Il avait encore sur les lèvres la saveur du dernier verre de madère qu'il avait

avalé, et dans les yeux la flamme égrillarde du madrigal qu'il décocherait en rentrant à sa voisine, la « dame » du notaire. N'eût été l'anxiété de ceux qui l'attendaient, c'eût été comique de voir cette ronde et joyeuse figure de vieux compère s'efforçant de se raidir dans une gravité factice.

Il s'assit près du lit, posa ses deux grosses mains de paysan sur ses genoux en boule, qu'il caressait doucement, fit les questions d'usage, tâta le pouls de l'enfant, respira longuement d'un air méditatif, ponctua toutes les réponses qui lui étaient faites de : « Très bien! Parfaitement! Oui, c'est cela même »... et griffonna quelques lignes illisibles. « Une cuillerée, toutes les heures.... Ne pas permettre à l'enfant de se découvrir.... Nous verrons demain. »

Sur l'escalier, il exprima l'espoir que M. le duc se fixerait dans le pays. Il y avait justement une villa à vendre sur la route de Fréjus, vente forcée, après faillite, une affaire d'or. Les propriétaires y avaient englouti deux cent mille francs et seraient heureux de la revendre pour un morceau de pain, etc.

Le vitrage du vestibule trembla en se refermant, le sable craqua une seconde fois... et les habitants de la villa restèrent dans la même inquiétude qu'auparavant. Oh! ces visites nocturnes du médecin inconnu, au début d'un mal encore plus inconnu! Comme on l'attend! Comme son pas émeut! Comme on boit ses

premières paroles! « Enfin, le voilà! il saura, il nous dira.... » Et il s'en va sans avoir rien dit, parce qu'il ne sait rien, uniquement préoccupé de garder son décorum et de préserver le vernis de ses bottes en regagnant son coupé.

Maintenant la figure de l'enfant était rouge, bouffie, tuméfiée; elle chassait pesamment son souffle avec un gémissement sourd et commençait à délirer, mais se cramponnait toujours à l'une des mains de Violette qui, doucement, patiemment, ramenait sans cesse le drap sur son épaule. Ainsi se traînèrent lentement les heures jusqu'à minuit.

Le duc avait quitté la chambre, mais ne s'était pas couché. Il sommeillait sur le divan du fumoir et, par intervalles, fumait une cigarette.

« Puisque la petite ne veut pas vous lâcher, je vais me reposer un peu, dit Mme Vitalis à Violette. Vous m'appellerez quand elle dormira. Chacun son tour. »

En sorte que Violette demeura seule auprès de la malade. Tous, nous avons connu des veilles semblables, et de plus douloureuses. Madeleine était une étrangère, dont elle avait vu le visage pour la première fois il n'y avait pas encore quarante-huit heures. Mais qui n'aurait pitié d'une petite créature souffrante? D'ailleurs Madeleine ne lui avait-elle pas donné, tout d'abord, son amitié d'enfant? Ne lui avait-

elle pas jeté les bras autour du cou? On peut refuser un autre amour, mais pas celui-là!

Comme trois heures venaient de sonner, le duc entra sans bruit dans la chambre. Il vit la jeune fille et l'enfant endormies sur le même oreiller, leurs chevelures mêlées, le bras de l'une passé sous le cou de l'autre. Il regarda alternativement ces deux visages, l'un flambant de fièvre, l'autre blêmi par l'insomnie. Violette dormait dans une pose qui trahissait l'extrême fatigue; les bras abandonnés, les mains ouvertes, ses épaules frêles faisant saillie sous la mince étoffe de sa robe noire. Avec précaution, il jeta sur elle un châle, mais, si adroitement qu'il s'y fût pris, elle frissonna et se réveilla. Comme il arrive, elle avait oublié ce qui s'était passé, et eut un brusque mouvement d'effroi lorsqu'elle se vit presque dans les bras de Philippe.

« Pardon!... J'avais peur que vous n'eussiez froid. »

Et comme elle se levait, honteuse, il ajouta :

« A votre âge, on a besoin de sommeil. Je vais prendre votre place. Je puis veiller quand je veux; j'ai passé bien des nuits à l'affût. »

Il ne parlait pas de celles qu'il avait passées au cercle ou au cabaret.

Le duc commandait presque : Violette dut obéir.

Elle était de nouveau à son poste quand le docteur revint. Les marques d'éruption qui couvraient la figure de la petite malade ne permettaient guère l'er-

reur, même aux plus ignorants. C'était la petite vérole.

« Ah! mon Dieu, s'écria la Vitalis, j'aurais dû m'en douter. Elle a joué avant-hier avec la petite du jardinier. Nous ne savions pas que l'enfant relevait de maladie. »

Une heure plus tard, Nella revenait de Nice avec sa femme de chambre.

« La bouillabaisse était-elle bonne? demanda froidement Philippe.

— Oh! Philippe, ne m'accablez pas!... Pourquoi m'avez-vous laissée aller? Je ne me suis pas amusée un instant, j'ai pleuré toute la nuit. »

Était-ce une comédie? Peut-être. Était-ce vrai? Peut-être. Il y a peu de monstres, mais beaucoup d'âmes médiocres. Elles ne savent ni renoncer à un plaisir ni chasser le remords qui l'empoisonne.

« Mais enfin, l'enfant? dit-elle.

— Elle a la petite vérole. »

Violette vit les traits de la Marinella décomposés par l'épouvante. Tremblait-elle pour elle-même ou pour la petite? Encore un problème, mais celui-là ne resta pas longtemps douteux. Si elle était émue du danger qui menaçait la vie de sa fille, elle ne l'était pas moins du péril de la contagion qui la menaçait elle-même. Elle regarda l'enfant, déjà défigurée, en restant à trois pas du lit, lui envoya deux ou trois signes de tendresse que Madeleine ne vit même pas, et sortit précipitamment, sans dire une parole.

« Madame crève de peur! » fit la Vitalis quand elle fut sortie.

Et elle ajouta avec indulgence :

« Du reste, ça se comprend. Quand on n'a que sa figure!... Dans ce métier-là, c'est défendu de devenir laide... ou de vieillir. »

La Vitalis eut un soupir gros de révélations sur son passé.

« Oh ! je le lui ai bien dit!... Mais ça dépense, ça dépense toujours ; ça ne sait rien prévoir ; ça n'a pas un sou de côté. Un jour, la débâcle arrive, et bernique, plus personne ! »

L'entrée du duc coupa court à cette philosophie de bas étage qui écœurait Violette.

« Nounou, laissez-nous un instant. J'ai un mot à dire à Mlle Mérian. »

Dès qu'ils furent seuls :

« Mademoiselle, dit-il avec beaucoup de politesse et de douceur, avez-vous fixé le moment de votre départ ? Maintenant qu'il y a du danger ici, je ne dois pas vous retenir une heure de plus dans cette maison. L'erreur qui vous y a conduite était hier encore très facile à réparer : maintenant, elle pourrait vous coûter cher, et je ne me le pardonnerais pas. »

Violette fouilla dans sa poche, en tira l'enveloppe qui contenait le billet de banque, et dit simplement :

« Reprenez ceci, monsieur le duc. Je ne pars plus. »

IV

La maladie de Madeleine suivait son cours comme toutes les maladies de ce genre. Pendant neuf jours et neuf nuits, Violette demeura auprès de l'enfant, lui donnant à boire quand elle avait soif, jouant avec elle, ou lui montrant des images, ou lui contant des histoires dans les meilleurs moments, la berçant, l'endormant avec de douces paroles, l'enveloppant de tendresse lorsqu'elle se plaignait et s'agitait, et surtout exécutant les prescriptions du docteur avec une régularité, une précision, une naïveté dont il était lui-même surpris. Nella ne faisait que de courtes apparitions dans la chambre, le matin et le soir. Quant à Mme Vitalis, elle avait dit cyniquement dès le premier jour :

« Je suis bien attachée à la petite. Mais pourquoi donc que je m'abîmerais la santé quand la mère elle-même ne fait rien pour soigner sa fille ? Qu'on fasse venir une sœur ! Les sœurs, c'est fait pour ça. Elles ne tiennent pas à leur figure, et elles n'ont pas peur de

mourir puisqu'elles sont sûres d'aller au ciel. Nous autres, nous aimons mieux rester sur la terre le plus longtemps possible. »

On fit venir une sœur, en effet. Mais, en apercevant la coiffe blanche aux grandes ailes, la petite, à laquelle personne n'avait appris ce qu'il y a d'angélique bonté sous cette coiffe, poussa des cris aigus.

« Laissez-moi continuer, dit alors Violette. J'ai soigné ainsi la fille de Nan, le jardinier du couvent. Elle a vécu, comme Madeleine vivra, Dieu aidant ! »

Autour d'elle, bons et mauvais, tous s'inclinaient devant l'énergie et la simplicité de son dévouement. Cette jeune fille de dix-sept ans semblait avoir pris le commandement de la maison. Philippe l'aida de son mieux ; elle trouva aussi une auxiliaire très utile dans Réparate, la fille de cuisine, qui lui avait voué une admiration profonde et qui devinait ses désirs dans ses yeux, avec ce genre d'intelligence accordé aux créatures d'instinct et refusé, souvent, à l'être plus élevé en organisation et plus avancé en culture. La nuit, Réparate retirait ses souliers pour faire moins de bruit dans les escaliers, et, marchant sur ses bas avec des précautions infinies, se glissait dans la chambre comme une ombre active et silencieuse, une sorte de servante-fantôme. Disgracieuse comme son nom, d'aspect si rébarbatif que, malgré ses dix-huit ans, personne ne s'approchait d'elle, la pauvre Réparate, sans

avoir jamais dit une parole à Violette, lui inspirait autant de confiance qu'elle éprouvait de répulsion pour Nella et pour Mme Vitalis.

Au bout de neuf jours, la fièvre entra en décroissance, et le docteur Ventura put répondre de la vie de Madeleine. Bientôt commença la convalescence. A ce moment, il fallut redoubler de soins pour éviter une rechute, et l'enfant devenait plus difficile à gouverner à mesure qu'elle retrouvait des forces. Lorsque tout danger eut enfin disparu, la fatigue se fit sentir à Violette si rudement qu'elle dut prendre le lit pendant quelques jours.

Un matin, la Vitalis entra dans sa chambre.

« Vous savez la nouvelle ? Madame s'en va.... Oui, elle part pour Madrid. Elle prétend que son directeur l'appelle par dépêche pour remplir son engagement. Mais tout le monde sait qu'elle n'y tient plus : il faut qu'elle aille rejoindre ce Golomine. »

Violette, suivant son usage, ne releva point ces paroles, ne fit aucune question.

« Elle veut m'emmener, reprit la Vitalis. Je ne sais pas encore ce que je ferai.... J'aime mieux ma place d'ici ; mais, avec ces femmes-là, il y a tant de profits !

— Et Madeleine?

— Oh ! Madeleine reste avec vous : le duc l'a exigé. D'ailleurs, madame n'a rien dit là-dessus. La petite l'amusait quand elle était belle comme un amour et

qu'il y avait plaisir à lui mettre de jolies affaires, à la parer comme une châsse. Tout le monde se retournait pour dire : « Oh! regardez donc la délicieuse petite « fille! » et, tout de suite, les hommes reluquaient la maman.... Maintenant, plus de ça.... Madame se désole, et répète toute la journée : « La voilà laide à « présent! Il vaudrait presque mieux pour elle qu'elle « n'en ait pas réchappé. »

— Une mère! s'écria Violette. Quel blasphème!

— Bien sûr! » répondit, sans conviction, la Vitalis.

Quelques jours après, Nella avait quitté Cannes, avec Alphonsine et la nounou. Une femme de charge, en cheveux gris, indiquée par le docteur Ventura qui, entre une typhoïde et une scarlatine, négociait des locations, plaçait des vins, brocantait des mobiliers et fournissait des domestiques, vint prendre la place de Mme Vitalis.

Quel charme et quelle paix se répandent subitement sur toutes choses dans une maison, aussitôt que certains visages désagréables en ont disparu! La pauvre demeure qu'on commençait à détester s'embellit et s'éclaire. On comprend que ce sont toujours les êtres humains, non les lieux, qui nous font souffrir; que la nature, après tout, jusqu'au jour où elle nous recueille dans son sein silencieux, n'est jamais notre ennemie.

C'est là ce que sentit Violette lorsqu'elle descendit

pour la première fois, avec la petite Madeleine, dans le jardin délicieusement calme et recueilli sous un tiède soleil de novembre.

Plus de sourires équivoques, plus de cajoleries menteuses ou de sourdes agressions. Ne se sentant plus observée, la jeune fille respirait plus librement, redevenait elle-même, la petite Violette sauvage qu'elle était un mois auparavant. Elle trouvait la brise meilleure, la lumière plus caressante et plus pure ; il lui semblait qu'il tombait d'en haut une sérénité, une indulgence mêlée à de vagues promesses de bonheur.

Le duc avait conduit Nella jusqu'à Marseille. Que ferait-il ensuite ? Tout naturellement, Violette n'avait point fait de questions, mais Philippe revint dès le soir du second jour. Lui aussi paraissait débarrassé d'une certaine contrainte, comme rajeuni de toutes les années que sa maîtresse avait de plus que lui et qu'il semblait partager avec elle lorsqu'elle était là.

Il arriva comme l'institutrice et son élève achevaient de dîner, et voulut que Madeleine restât près de lui pendant qu'il dînerait à son tour. L'enfant s'accrocha à son père, le décoiffant, lui tiraillant la moustache, et lui, patient, se prêtait à ce jeu, laissait les petites mains errer sur sa figure et sur son cou.

« Madeleine, fit à demi-voix Violette, sois sage, ne tourmente pas ton papa.

— Oh! laissez-la!... Quand je pense que nous avons été si près de la perdre! »

Le regard qui accompagnait ces paroles semblait appliquer le pluriel « nous » à Violette et à lui-même. Et ce rapprochement était le plus délicat des remerciements. Il ajouta :

« J'espère que tu aimes bien Mlle Mérian?

— Qui est Mlle Mérian? fit l'enfant, étonnée.

— C'est moi, petite sotte!

— Violette alors!... Père, pourquoi ne disais-tu pas Violette?

— Je n'ai pas, fit doucement Philippe en caressant les cheveux de Madeleine, je n'ai pas le droit de l'appeler Violette. »

L'enfant réfléchit un moment :

« Alors, dit-elle, tu ne l'aimes pas, toi? »

Les joues de Violette s'étaient empourprées. Philippe le savait, mais il ne la regarda point et reprit, très sérieusement cette fois :

« Si, je l'aime beaucoup, parce qu'elle est très bonne et parce qu'elle a fait du bien à ma petite Madeleine. »

Cette parole descendit dans le cœur de Violette, où elle devait retentir longtemps. Mais elle ne sut rien dire. A dix-huit ans, plus on est touché, moins on parle. D'ailleurs, elle n'était pas au bout de ses épreuves. Car Madeleine reprit d'un ton délibéré :

« Moi, je l'aime parce qu'elle est jolie.

— N'est-ce pas? dit le duc en riant, mais toujours sans regarder Violette. Elle est plus jolie que nounou?

— Oui, plus jolie que nounou! »

Et, après un moment, elle ajouta :

« Plus jolie que nounou,... mais pas aussi jolie que maman.

— Tu trouves? » dit Philippe avec un profond et rapide regard sur Violette.

Comme s'il eût été gêné à son tour, le duc se leva et jeta sa serviette sur sa chaise, presque sans avoir touché au dessert. M. Charles ouvrit à deux battants la porte du vestibule. Violette se dirigea vers l'escalier, avec Madeleine qui se faisait traîner.

« Alors, vous remontez? demanda Philippe.

— Mais... comme tous les soirs.

— Si j'osais vous prier... de ne pas m'abandonner encore ! »

Ces paroles étaient dites avec une humilité étrange.

« Venez dans le fumoir. Moi, je lirai un journal et je fumerai un cigare. Vous apporterez votre ouvrage... ou votre livre,... comme il vous plaira. Et nous resterons là jusqu'à ce que Madeleine ait sommeil. Voulez-vous?

— Je suis à vos ordres, monsieur le duc. »

Ils passèrent dans le fumoir. Une grosse lampe,

munie d'un abat-jour opaque, était posée sur la table. Violette s'assit auprès de cette table, dans un grand fauteuil de cuir brun. La clarté blanche inondait ses mains, le tablier qu'elle ourlait pour la poupée de Madeleine, et, par reflet, son visage attentif et penché ; puis le cercle de lumière se perdait en s'élargissant sur le tapis sombre. Presque toute la pièce était dans l'obscurité, surtout le coin où s'était assis Philippe, et où brillait seulement la lueur rouge de son cigare, lorsqu'il en secouait la cendre.

Il n'avait point pris son journal, comme il l'avait dit. A quoi songeait-il, immobile dans l'ombre?

Le balancier de la pendule comptait lentement les secondes. Au dehors, tout était muet. Dans la maison, quelques pas discrets, des portes ouvertes ou fermées sans bruit, de légers craquements à travers les vieilles boiseries. Dans la chambre, une atmosphère molle et douce, parfumée par le tabac d'Orient, attiédie par le feu mourant de quelques tisons de sapin qui achevaient de se consumer.

Assise auprès de Violette, un bras passé autour d'elle, Madeleine inclinait sa tête alourdie vers le livre d'images qu'elle regardait, et préludait au sommeil par une sorte de chantonnement monotone et vague. L'aiguille de Violette courait agile et rapide, poussée d'une main un peu nerveuse, seule chose mouvante et vivante en apparence dans cet engour-

dissement des êtres et des choses. Oh! les étranges, les émouvants, les dangereux silences, chargés de pensées qu'on n'exprime pas, même tout bas, et dont quelque chose retourne pourtant, par une mystérieuse suggestion, à ceux ou à celles qui les ont fait naître! Sans cela, pourquoi la respiration de Violette serait-elle oppressée? Pourquoi son cœur tremblerait-il encore plus fort dans sa poitrine que son aiguille dans sa main? Nul ne lui a appris ce qui se passe dans l'âme d'un jeune homme qui, seul le soir avec une jeune fille, la regarde ourler un tablier de poupée. Alors, quoi donc?... Et l'aiguille court plus rapide encore....

Tout à coup elle poussa un léger cri, vite réprimé.

« Vous vous êtes piquée? » fit le duc.

En une seconde, il fut près d'elle.

« Oh! ce n'est rien, dit-elle, moins que rien! Cela arrive à chaque instant, quand on est maladroite.

— J'ai entendu dire qu'il fallait faire sortir le sang; donnez-moi votre doigt, mais donnez donc!... Là! »

Il pressa doucement, une goutte vermeille jaillit de la piqûre.

« Mon Dieu, voilà votre manchette tachée!

— Un grand malheur! » dit gaiement Philippe.

Elle fit un léger effort pour retirer le doigt et se sentit retenue.

« Vous êtes encore souffrante, dit-il, et vous avez tort de travailler ainsi.... Qui sait si vous n'avez pas la fièvre?

— Non,... je ne crois pas, murmura-t-elle.

— Pourtant cette petite main brûle. »

Sa voix, avait pris une intonation bizarre, toute nouvelle, à la fois vibrante et contenue, et ses doigts se raidissaient autour du poignet de la jeune fille. Quant à elle, il lui semblait que ses jambes allaient fléchir. Elle mourait de honte. Devait-elle montrer un pareil trouble parce que monsieur le duc voulait bien s'occuper de sa santé! Et plus elle cherchait à se dominer, plus son embarras devenait visible. Oh! cette timidité stupide!

Soudain, Philippe lâcha la petite main brûlante.

« Il faut être sage », dit-il; et, pour donner un sens à cette parole ambiguë, il reprit : « Il faut être sage, mademoiselle, et aller vous coucher. La petite dort déjà. Et moi aussi, j'irai bientôt dormir... si je peux. Bonsoir. »

Ét il sortit un peu brusquement.

D'en haut, Violette, pendant que l'enfant disait sa prière, le vit se promener sur la petite esplanade qui bordait la mer. Lorsqu'elle fut au lit, la bougie soufflée, elle entendit encore le bruit de ses pas qui mourait dans l'éloignement, puis se rapprochait en grossissant, pour s'éloigner et s'éteindre encore. Elle se

disait : « Comme il a été bon, et comme j'ai été ridicule ! »

Mais, si elle gardait une inquiétude à ce sujet, l'accueil de Philippe, le lendemain matin, la dissipa. Il vint à elle, de son air libre et franc, la main ouverte, l'œil riant.

« Savez-vous ce que nous allons faire aujourd'hui, mademoiselle ? Le docteur permet que Madeleine sorte ; nous irons tous les trois nous promener en voiture. Tenez-vous prête après le déjeuner. »

Sortir en voiture ! avec le duc ! Violette ne mangea guère, et, dès qu'on se fut levé de table, monta dans sa chambre pour s'habiller. Elle mettait pour la première fois une robe neuve, bien modeste, et pourtant toute différente de celle qui avait été coupée par les gros ciseaux inhabiles des sœurs de Mount-Zion, sur un patron aussi immuable que le patron du couvent lui-même, dont la statue en plâtre colorié ornait la chapelle. Sur ses cheveux, crêpelés et embrouillés en nuage d'or clair, elle posa une toque en paille foncée, bordée de velours noir, payée quatre francs chez une petite modiste de la rue d'Antibes, et dont la femme de chambre de Nella n'aurait pas voulu. Ainsi habillée, ainsi coiffée, son ombrelle à la main, elle se trouva si bien dans la glace, que son cœur en battit de plaisir. Mais ce ravissement fut suivi d'un tel embarras qu'elle n'osait plus descendre. Il lui semblait que tous les

regards allaient lui reprocher sa coquetterie et sa vanité.

Heureusement, lorsqu'elle parut dans le salon, tenant Madeleine par la main, le duc était ou paraissait occupé de tout autre chose que de l'institutrice de sa fille.

« Une lettre de ta maman ! cria-t-il à Madeleine. Viens chercher les baisers qu'elle t'envoie.

— Elle n'envoie pas autre chose ? fit l'enfant d'un air boudeur. Pas de joujoux ?

— Non ; mais nous passerons, en revenant, chez le marchand, et tu achèteras toute la boutique si tu veux. »

La petite, depuis sa convalescence, avait l'humeur exigeante et difficile. Une expression sournoise et grognon, inconnue auparavant, ne quittait guère ses traits gonflés, et cette moue habituelle était d'autant plus laide que les traces de la maladie n'avaient point disparu. Quand, par hasard, elle était gaie, elle faisait mille gentillesses, minaudière comme tous les enfants très admirés et ne sachant pas, la pauvre petite ! que ses sourires étaient devenus des grimaces.

Philippe avait laissé l'enveloppe sur la table. Machinalement, Violette y jeta les yeux ; la lettre était allée d'abord à Paris, d'où elle avait été renvoyée à Cannes.

Évidemment, Nella croyait son amant à Paris.

Pourquoi donc lui avait-il caché son retour dans le Midi? Mais elle n'eut pas le temps de réfléchir : le duc pressait le départ, et, au bout de quelques instants, ils étaient assis dans un grand landau, bien attelé, qui attendait devant le perron. Madeleine restait toujours indifférente, mais Violette n'était point blasée sur le plaisir de rouler rapidement, au milieu d'un pays délicieux, dans une voiture douce et confortable. Ses yeux brillaient, ses joues étaient toutes roses. Si elle avait pu se voir à ce moment dans une glace, elle se serait trouvée encore plus jolie. Peut-être aurait-elle pu le lire dans les yeux du duc, les yeux des hommes étant, dit-on, le meilleur des miroirs. Mais le duc tenait ses regards errants au loin sur la mer. Justement, il venait de découvrir un cuirassé au large.

On traversa la ville au grand trot, et l'on en sortit par la route de Fréjus. Après avoir franchi la plaine de la Siagne, laissé à droite la sauvage bourgade de Mandelieu et, à gauche, le pittoresque village de la Napoule avec le profond enfoncement rocheux où se cachent les rares maisons de Théoule, le landau commença à gravir lentement les premières pentes de l'Esterel. On descendit dans une clairière au milieu des chênes-lièges.

Là, l'enfant cueillit des fleurs d'arrière-saison, que Violette arrangea en bouquets. Puis, elle eut faim. Le

cocher indiqua une ferme où l'on trouverait, disait-il, des figues et du lait. On y trouva aussi du raisin, suspendu à des cordeaux, en larges et appétissantes grappes. Philippe en prit une, la plus belle, et la présenta à Violette.

« Est-ce que ceci vous rappelle quelque chose ? » dit-il en souriant.

Elle rougit jusqu'au front.

« Comment, balbutia-t-elle, pouvez-vous savoir ?

— C'était moi.

— Vous?

— En personne.... Je suis monté dans le train à Lyon, venant de Genève et allant à Nice.... A Montélimar, j'ai entendu votre exclamation, j'ai voulu que votre désir fût satisfait.... Vous étiez pour moi une inconnue.... Je n'avais même pas vu que vous étiez....

— Que j'étais? » demanda Violette avec curiosité.

Mais Philippe changea sa phrase.

« Je n'avais pas vu votre visage ; il était caché par un grand chapeau, pas aussi gentil que celui-ci.... J'espère que vous n'êtes pas fâchée?

— Oh! non, au contraire. Je suis heureuse que ce soit vous.... Vous êtes très bon !

— Du tout. J'aime à faire plaisir.

— Eh bien ! c'est de la bonté, cela !

— Non, répondit Philippe avec tristesse, presque

avec humilité. J'aime les yeux brillants, les joues animées, le rayon du bonheur sur un jeune visage; j'aime tout cela comme Madeleine aime ses joujoux. Pour avoir quelque mérite, il faudrait sacrifier quelque chose, et je n'ai jamais rien sacrifié de ma vie. Je vais où je veux, j'achète ce qui me plaît, je contente toutes mes envies, bonnes ou mauvaises.... Je ne veux pas du tout que vous me preniez pour un saint.

— Un saint, non. Mais vous êtes bon....

— Qu'en savez-vous?

— Je n'en sais rien, je le crois.

— Eh bien, vous avez peut-être raison. Croyez-le, cela m'obligera sans doute à l'être. »

Au retour, on s'arrêta chez le marchand de jouets. Dans la boutique se trouvait M. de Pons qui achetait des éventails en bois de citronnier. Pendant que Madeleine, hésitante entre un polichinelle et une arche de Noé, consultait Violette sur cette grave affaire, de Pons, la bouche sérieuse et l'œil riant, serrait la main de son ami en lui glissant, d'une voix basse et discrète, ce seul mot que l'ouïe très fine de la jeune fille ne perdit pas :

« Compliments!

— Compliments de quoi? répondit le duc sèchement. Que voulez-vous dire?

— Rien du tout. »

Et de Pons retourna paisiblement à ses éventails.

Madeleine, mise en demeure d'opter entre le polichinelle et l'arche, les avait choisis tous les deux. Elle voulait encore autre chose, elle voulait M. de Pons.

« Pourquoi ne l'as-tu pas emmené avec toi comme l'autre jour? C'est mon ami.

— Ton ami est un imbécile.

— Je le lui dirai.

— Tu peux le lui dire.

— Il sera fâché.

— Ça m'est égal! »

La même existence recommença les jours suivants. Successivement, ils visitèrent le Cannet et sa rouge villa où mourut Rachel; le golfe Jouan, plage alors presque déserte, telle à peu près que l'avait foulée, avec ses grenadiers, le prodigieux revenant de l'île d'Elbe; Antibes, avec ses rues étroites et ses vieilles maisons, sa pointe solitaire, pleine de délicieux abris; Vallauris, un doux village endormi et que les progrès de l'industrie n'avaient pas encore bouleversé; Grasse la coquette, étageant ses quartiers en terrasses, parfumée comme le boudoir d'une fille, berceau à souhait pour les voluptueuses élégances de Fragonard; au-dessus et au delà, Saint-Vallier, encadré dans un paysage austère qui sent déjà la grande montagne; le vallon du Bar, vert et riant comme une plaine de l'Oberland bernois; Vence, la vieille

cité épiscopale et militaire, qui évoque deux souvenirs contradictoires, Godeau, le nain de Julie, et Masséna, le géant de Rivoli. Ils parcoururent tous ces lieux, et beaucoup d'autres encore qui n'ont pas de nom et qui n'en sont pas moins charmants à voir.

Madeleine reprenait vie, et, peu à peu, les ravages de la petite vérole s'atténuaient sur son visage enfantin. Violette, heureuse, s'épanouissait. Elle voyait, elle entendait chaque jour des choses nouvelles qui la tenaient dans un perpétuel enchantement, et tant de pensées remuaient son imagination qu'elle n'avait guère le loisir de songer à elle-même. Ce qui l'étonnait un peu, c'était de voir ce jeune homme de vingt-quatre ans, qui devait avoir tant d'amis, que tant de plaisirs réclamaient ailleurs, rester seul dans cette petite maison avec une enfant de quatre ans et une institutrice, dont la société était une pauvre ressource. Pourtant, rien ne paraissait lui manquer. Jamais une minute de distraction, de froideur ou d'ennui, comme au temps où Nella était dans la maison. Il ne recevait personne, n'écrivait point, ne lisait rien, et semblait parfaitement heureux. « Il adore sa fille, pensait Violette, voilà tout le secret! »

Un matin, on alla déjeuner en plein air sur la route de Grasse, dans une prairie admirablement

située. Quelques jours auparavant, comme on longeait cette prairie en voiture, Violette avait dit à Madeleine :

« N'est-ce pas, chérie, on serait bien là pour faire la dînette? »

Le duc n'avait pas paru entendre. Mais un jour que le temps était encore plus radieux, le ciel plus pur, le soleil d'automne plus caressant et plus tiède que de coutume, il dit à Violette, en lui donnant la main pour monter en voiture :

« Nous allons faire la dînette à l'endroit que vous avez choisi. »

Ce matin-là, on s'amusa beaucoup. Après le déjeuner, pendant que Charles préparait le café, Violette et Madeleine commencèrent à jouer ensemble. La jeune fille courait à petits pas et feignait de se laisser prendre, à la grande joie de l'enfant.

« Si c'était moi au lieu de Madeleine, fit le duc, cela ne se passerait pas si facilement. Vous seriez obligée de courir pour de bon, et encore je vous attraperais.

— Jamais! cria Violette. Personne ne courait comme moi au couvent. »

Il se leva; elle partit comme la flèche, et il s'élança à sa poursuite. Elle courait si légère qu'elle ne semblait pas toucher le sol. Philippe lui parlait, et elle répondait à mots entrecoupés.

« Vous savez, je gagne du terrain.

— Du tout!

— Vos cheveux se détachent.

— Tant pis! »

Une ou deux fois, il l'effleura du bout des doigts.

« Touchée!

— Ce n'est pas vrai! »

Cette course vertigineuse, ces cheveux blonds qui flottaient, les petits cris nerveux que la peur d'être prise arrachait à Violette, tout cela grisait rapidement Philippe.

« Oh! je vous tiens, je vous tiens! » cria-t-il d'une voix étouffée.

Tout à coup, presque sous les pieds de Violette, une petite rivière, jusque-là dérobée par un pli du terrain, se démasqua. Elle était large de près de deux mètres, menaçante avec ses eaux noires et profondes. Violette jeta un cri et se lança. Elle franchit le ruisseau, mais vint tomber étendue dans l'herbe sur l'autre bord. Au même instant, Philippe était près d'elle, à genoux, penché vers son visage.

« Violette! Violette! » murmurait-il.

Elle se redressa vivement et s'assit.

« Vous n'avez point de mal? »

Elle fit signe que non, et pressa sa poitrine soulevée avec ses deux mains.

« Essoufflée, voilà tout!... Oh! que j'ai été folle!...

Pourtant, vous ne m'avez pas attrapée », ajouta-t-elle avec un sourire de triomphe.

Ils traversèrent le ruisseau sur une planche, et rejoignirent Madeleine, qui se donna la satisfaction de « gronder papa ». Puis on prit place dans la voiture et l'on monta jusqu'au village de Mougins.

Un curieux village provençal, bâti sur une éminence et qui avait dû être entouré d'une enceinte crénelée au temps où les pirates barbaresques battaient la campagne, enlevant les bestiaux et les vierges. Les maisons, hautes et noires, vieilles, refrognées, hérissées de barreaux et de croisillons de fer, semblaient encore se serrer les unes contre les autres, comme peureuses à l'approche du terrible ennemi. Au centre se dressait la tour de l'église, au sommet de laquelle une vigie s'était tenue pendant de longs siècles, guettant la plaine verte et la mer étincelante.

« Le cocher dit que la vue est superbe de là-haut, et que les Anglais réussissent à y grimper sans se casser le cou.... Si vous voulez, Charles ira chercher la clef chez le sonneur, et nous monterons pendant que Madeleine dort sur les coussins. »

Violette hésitait.

« Je ne voudrais pas quitter la petite.

— Puisqu'elle dort!... Mais je vois ce que c'est, ajouta-t-il malicieusement; vous êtes fatiguée, vous

n'auriez pas dû courir si fort. N'en parlons plus, je ferai l'ascension tout seul.

— Je ne suis pas fatiguée », dit Violette.

Et elle bondit lestement à terre.

Ce n'était pas chose facile que de monter à la tour de Mougins, et Violette ne tarda pas à se repentir de l'avoir tenté. A chaque instant des marches manquaient, et des pierres détachées s'écroulaient derrière eux. L'obscurité était profonde, effrayante. De la main droite, la jeune fille s'était accrochée à la corde qui servait de rampe, mais, le toucher de cette corde humide et gluante lui inspirant un dégoût invincible, elle montait lentement, les mains étendues en avant, déjà étourdie par la rapidité de cette spirale, dans un espace si étroit que sa robe touchait le mur des deux côtés. Il montait derrière elle, tous deux silencieux, et l'on n'entendait que le bruit de leurs pas trébuchants et de leurs respirations haletantes. Quatre heures sonnèrent. Ils restèrent un moment comme écrasés sous cette lourde vibration qui semblait les envelopper et dont la tour frémit de la base au sommet.

Une clarté gênante avait succédé à la nuit; à travers les marches tremblantes, Violette voyait le jour sous ses pieds. Tout à coup, à sa gauche, s'ouvrit une large crevasse béante, par où lui vint une bouffée de vent âpre, tandis qu'elle apercevait, en un

seul coup d'œil, avec un grand pan du ciel bleu, une vaste étendue de campagne ondulée, semée de villages, et, tout près, au-dessous d'elle, les toits aigus qui fuyaient en pente verticale.

« Oh ! cria-t-elle, j'ai peur ! »

A peine eut-elle dit ce mot, elle fut enlevée dans les bras de Philippe, qui monta en courant malgré son fardeau. Tout redevint noir. A demi évanouie, presque inconsciente du moment où ses pieds ne touchèrent plus les marches, elle s'abandonnait. Elle sentit seulement ou crut sentir un souffle ardent qui traversait ses cheveux, des bras dont l'étreinte se raidissait d'une crispation passionnée, et même des mots étranges, murmurés près de son oreille, et qu'elle n'entendit ou ne comprit pas.

Au haut de l'escalier, il y avait un banc de pierre. Philippe y déposa Violette avec une sorte de hâte, et courut sur le balcon extérieur qui tournait autour du campanile. Elle resta un moment presque sans pensée, mais brisée, voluptueusement inerte. Par une meurtrière, elle aperçut Philippe. Il ne regardait rien. Accoudé à la balustrade, il tenait sa figure cachée dans ses mains.

Alors, elle se ranima par un effort de volonté, ramassa ses jupes d'une main, et, de l'autre, s'appuyant au mur, elle commença à descendre lentement. Arrivée à la crevasse, elle ferma les yeux et passa. Il y

avait déjà quelques minutes qu'elle était dans la voiture lorsque le duc reparut, souriant, mais un peu pâle. Il lui jeta un de ces regards pénétrants qui allaient d'un trait jusqu'au fond des âmes. Puis il dit légèrement :

« Vraiment, cela vaut la peine d'être vu. Quel dommage que vous n'ayez rien regardé !

— J'avais le vertige.

— Oui... je crois que, tous les deux, nous avons eu un peu de vertige. »

On couvrit la voiture, à cause de l'enfant, le docteur Ventura ayant recommandé qu'on se méfiât des fraîcheurs soudaines du soir. Elle dormait sur le devant. Au fond, Violette et Philippe étaient assis, à demi enfouis sous d'épaisses et soyeuses fourrures qui les enveloppaient ensemble. La nuit s'épaississait autour d'eux ; mais, quand la voiture passait devant une maison aux fenêtres éclairées, dans cette lueur d'un instant, Violette entrevoyait Philippe tourné vers elle. Immobiles, tous deux se taisaient. Ce silence oppressait la jeune fille ; cependant, elle n'osait ni ne pouvait le rompre. Une sorte de charme la tenait enchaînée dans une paresse invincible où sa volonté, engourdie, se fondait. Elle était la proie de sensations indistinctes et puissantes qu'elle n'avait jamais connues. D'où venait ce bonheur, presque douloureux à force d'intensité, et qui l'inondait?

Une heure s'écoula ainsi, rapide et pleine, sans qu'une seule parole eût été échangée....

Après le dîner, Violette s'échappa, donnant pour prétexte la fatigue de l'enfant, qu'elle mit au lit. Elle voulait être seule, repasser sa journée, essayer de se comprendre, mettre en ordre toutes les idées confuses qui se pressaient dans son cerveau et dans son cœur. Elle avait joui de ces quinze dernières journées à la façon d'une écolière en vacances, s'abreuvant de grand air et de liberté, de spectacles nouveaux, comme la terre altérée boit la pluie. Mais la plénitude intérieure arrivait maintenant à une sorte de malaise. Une figure tenait trop de place dans sa pensée....

Et comme toutes sortes d'images continuaient à rouler en désordre dans sa tête, obsédée, inquiète, elle s'agenouilla au pied de son lit devant une petite vierge de cuivre, dont une des vieilles sœurs de Mount-Zion lui avait fait présent, et, rafraîchissant son front brûlant à la froideur du drap, elle demeura ainsi longtemps, remuant les lèvres, murmurant des prières, froissant et crispant ses mains jointes lorsque, au milieu des Litanies ou du *Souvenez-vous*, elle se retrouvait bondissant à la surface des prés, pendant que le bruit des herbes foulées et d'une respiration haletante lui annonçait que quelqu'un allait la « prendre » ; ou emportée, sans toucher les marches, dans la noire et vertigineuse spirale de l'escalier de

Mougins. Pour chasser ce souvenir, elle disait plus haut les paroles sacrées. Et une voix émue murmurait à son oreille : « Violette ! Violette ! »

Tout à coup, elle entendit un bruit réel, un bruit vivant. On avait marché dans la chambre de la petite, les parquets venaient de craquer. Elle écouta : plus rien. Pensant s'être trompée, elle se remit en prière. « Marie, refuge des pécheurs, priez pour nous ! O Tour d'ivoire, priez pour nous !... » La portière qui, maintenant, séparait seule la chambre de Madeleine et la sienne, avait bougé. Décidément, il y avait quelqu'un.... Elle se dressa toute pâle, et, après une ou deux secondes de stupeur, courut à la pièce voisine. Elle était vide. Madeleine dormait, paisible, un reflet de la veilleuse tombant sur ses paupières closes.... Rien !... Et, pourtant, Violette était convaincue qu'un danger avait passé près d'elle : elle en avait senti le souffle, et sa chair se hérissait d'une terreur rétrospective.

Elle s'enferma avec la petite et passa une nuit agitée. Vers le matin, il y eut un grand bruit de pas et de voix dans la maison ; puis tout se calma de nouveau.

Charles attendait respectueusement Violette au bas de l'escalier. « Monsieur le duc l'avait chargé de dire à Mademoiselle qu'il regrettait beaucoup d'être obligé de partir pour Paris subitement. Monsieur le duc avait

des affaires.... Monsieur le duc serait de retour dans trois ou quatre jours. » En attendant, Charles faisait les malles ; le soir même, il partit à son tour.

Au bout de quatre jours, au bout d'une semaine, le duc n'avait pas reparu. Le mois de décembre s'écoula, puis le mois de janvier, puis l'hiver entier. Et Philippe ne revint pas.

V

Trois années ont passé, — parmi lesquelles compte l'année terrible. Où retrouvons-nous Violette Mérian dans l'automne de 1871? Bien loin de ce lumineux promontoire de la Croisette où se sont écoulées des heures si douces, dans une humble chambre garnie de la rue de la Tour-d'Odre, à Boulogne. On peut séjourner des semaines et même des mois à Boulogne sans connaître cette rue populeuse et pauvre, bordée de boutiques où s'entassent les petits commerces nécessaires à la marine. Du côté de la mer, on y accède par un lacis de ruelles à pente raide, et, si on la suit dans toute sa longueur, on descend vers les rues mal famées qui dominent l'humide quartier des Tintelleries, toujours tristes et refrognées, excepté quand les boutiques de la kermesse annuelle viennent égayer pour quelques jours leurs noires allées.

Violette occupe une petite pièce pauvrement meublée, au-dessus de la boutique d'un droguiste. Dans

cette chambre il y a deux lits : le grand, placé à côté du petit, semble le protéger. Sur la table, les restes du repas du soir. Une petite fille de sept à huit ans est auprès de Violette. Il est facile de reconnaître Madeleine, bien qu'elle n'ait pas embelli. La soie claire et légère de sa première chevelure est tombée après la grande maladie ; à la place sont venus des cheveux châtains, un peu gros et revêches. Les traits n'ont pas retrouvé leur finesse, ni le teint son premier éclat. La physionomie manque de cette mobilité qui est le charme des figures enfantines.

En ce moment, c'est le crépuscule prolongé d'un soir de septembre. Par la fenêtre entr'ouverte montent des bruits de sabots qui courent, des voix d'enfants mêlées aux tintements des cloches du soir. Madeleine vient de faire sa prière ; elle se relève, étend le petit tapis qu'elle avait plié en quatre pour s'y agenouiller, afin de ne pas sentir le froid du carreau ; elle commence à se déshabiller d'un air pensif.... Elle est couchée, Violette l'a soigneusement bordée, baisée au front, et l'expression de songerie morose ne quitte pas les yeux gris de l'enfant.

« A quoi penses-tu, ma chérie? demande Violette.

— A rien. »

Il se fait un silence ; puis la petite parle, sans être interrogée, de sa voix incolore, un peu grognon,

l'envie de dormir commençant à lutter avec l'idée fixe.

« Tu me fais prier tous les soirs pour papa et maman. Où donc est-ce qu'ils sont, mon papa et ma maman? Pourquoi nous n'allons pas les voir, dis?... L'autre jour, le petit garçon et la petite fille avec lesquels je jouais dans les sables ont voulu m'emmener chercher des crevettes du côté de Wimereux. Ils m'ont dit : « Va demander la permission à ta maman. » Tu étais là, sur ton pliant; tu raccommodais. Alors j'ai dit : « Ce n'est pas maman. » — Alors le petit garçon a dit : « Qui est-ce donc? » — J'ai dit : « C'est Vio- « lette. » — Et il a dit : « Qu'est-ce que c'est que « Violette? » — Alors, j'ai dit : « Je ne sais pas. » — Alors, ils se sont mis à rire et je n'ai plus voulu jouer avec eux.... Au fait, pourquoi donc que tu n'es pas ma maman? »

Violette cherchait une réplique. Heureusement, l'enfant, foudroyée par le sommeil, était déjà partie pour le pays des rêves. Violette, alors, avec une précaution extrême, dénoua les petits bras maigres qui étaient encore accrochés à son cou, les plaça sous la couverture, mit son chapeau, sortit sur la pointe du pied et descendit dans la rue.

Elle s'éloigna rapidement. Le soir, ce quartier est plein de rôdeurs qui oscillent entre un commencement d'ivresse et l'espoir d'une vulgaire aventure. Mais la jeune fille allait de ce petit pas net et décidé

qui, dans tous les pays, veut dire : Je sais où je vais, je ne regarde rien et je n'écoute pas.

Elle ralentit sa marche dans la rue Siblequin, et s'arrêta devant le grand magasin de lingeries et modes « A l'enseigne de saint Christophe ». Le « Saint-Christophe », comme on dit à Boulogne, est tenu depuis plus de trente ans par les demoiselles Masquelier. La plus jeune, Ernestine, était justement occupée à surveiller, comme tous les soirs, la pose des volets, car on allait fermer le magasin.

Violette s'approcha d'elle et lui dit timidement :

« Je viens pour chercher la réponse. La place n'est pas donnée, j'espère ? »

Du bout de son gant, elle indiquait un écriteau collé sur le verre, en dedans de la boutique, et portant ces mots : *On demande une personne pour la correspondance anglaise.*

Ernestine parut très troublée.

« Non, dit-elle, mais... ma sœur va vous parler. »

Mlle Masquelier, l'aînée, se tenait derrière le comptoir, raide et digne, son visage sévère encadré de deux longues boucles grises que semblaient prolonger encore les barbes empesées d'une antique fanchon.

« Je viens pour la correspondance anglaise, balbutia Violette.

— Mademoiselle, nous regrettons beaucoup, mais ce n'est pas possible.

— Ah! fit Violette atterrée. Puis-je savoir la raison ?

— Ce n'est vraiment pas une position digne de vous, bredouilla Ernestine. Nous donnerons très peu. Les affaires vont si mal!

— Les affaires de la maison sont ce qu'elles doivent être, interrompit sévèrement l'aînée. La vérité est que notre clientèle appartient surtout à la haute ville. Ces dames sont très sévères sur la moralité....

— Sur la moralité ? Je ne comprends pas....

— Il me semble pourtant que vous devez me comprendre. Cette petite qui est avec vous....

— Je suis son institutrice. Ses parents me l'ont confiée.

— Alors, pourquoi ne subviennent-ils pas à ses besoins et aux vôtres ?

— C'est une longue histoire....

— Je ne vous la demande pas. »

Violette, qui avait d'abord rougi, était maintenant très pâle.

« Alors, vous croyez.... Mais c'est ridicule, c'est absurde !... J'ai tout juste quatorze ans de plus que Madeleine.

— Vous êtes très jolie, reprit Mlle Masquelier l'aînée avec une intonation qui indiquait combien le crime était grave à ses yeux. Vous êtes très jolie, et vous paraissez fort jeune, mais on n'a pas toujours

l'âge que l'on paraît. Je ne puis offrir votre extrait de naissance à toutes les personnes qui entreront dans ma boutique.

— C'est bien ! » dit Violette.

Elle se dirigea brusquement vers la porte. Ernestine lui glissa quelques mots à l'oreille.

« Je vous donnerai de petits travaux sans que ma sœur le sache ! »

Mais la jeune fille était déjà dans la rue. Elle marchait vite, fouettée par les paroles qu'elle venait d'entendre, poursuivie par le tintement aigrelet de la petite sonnette obstinée et criarde qui semblait l'insulter en ricanant derrière elle.

Embrun ou bruine, quelques gouttes froides traversaient l'air. Vers les Tintelleries, à des angles éclairés, elle vit errer des ombres indécises qui se promenaient lentement sous la pluie. Elle songea à ce gouffre noir de la misère impure près duquel elle passait. Un frisson lui glaça les os et elle serra contre ses épaules son maigre mantelet d'été.

Un instant plus tard, la jeune fille était rentrée dans sa chambre. Madeleine dormait paisiblement. Violette ajouta un châle à ses couvertures ; puis, se penchant vers elle, l'embrassa doucement. De ses yeux, une larme tomba sur le front de l'enfant.

« Pauvre trésor ! murmura Violette. Sauras-tu jamais ce que tu me coûtes ? »

Elle éteignit la bougie. L'appartement n'était plus éclairé que par la lueur d'une lanterne qui se balançait à la porte de l'herboriste. Dans ces demi-ténèbres, Violette passa de longues heures, immobile et rêvant.

Voici, en quelques mots, l'histoire que Mlle Masquelier l'aînée n'avait pas voulu entendre.

Après le départ inopiné de Philippe de Navarreins, l'hiver s'était passé sans incidents à la villa Marina. Violette avait commencé l'éducation de l'enfant, essayant de jeter quelques germes chrétiens dans cette petite âme païenne.

Avec la femme de charge, le jardinier et sa famille, Réparate, élevée à la dignité de cuisinière, complétait la garnison de la villa.

Malgré son extrême jeunesse, Violette était obéie, grâce à l'ascendant de ses manières calmes et douces, de sa culture supérieure, et personne ne songeait à lui disputer le gouvernement. Chaque mois, l'homme d'affaires du duc envoyait la somme jugée nécessaire, mais la plus grande partie de cet argent n'était point dépensée et s'accumulait chez le banquier comme une réserve pour l'avenir.

Mme Vitalis écrivait de Madrid; sa plume était aussi lourde et aussi malhabile que sa langue était alerte et prompte. « La présente est pour vous faire connaître que nous sommes en bonne santé, moi et

madame.... » Les lettres étaient remplies par des plaintes sur la cuisine et le blanchissage, sur la difficulté d'installer « les effets de madame ». Elle n'oubliait pas de dire, en concluant, que « le temps lui durait de revoir Mlle Madeleine ». Au premier de l'an, Nella envoya des bijoux à la petite. M. Golomine, « qui se trouvait à Madrid, et qui aimait beaucoup les enfants », demandait la permission d'y joindre quelques bonbons.

Au printemps, vint l'ordre de se rendre à Montreux, sur les bords du lac de Genève, où un appartement avait été retenu à l'avance. Le duc et sa maîtresse devaient s'y rejoindre, mais l'été s'écoula sans qu'ils eussent paru. A l'automne, Violette reçut une singulière communication de Mme Vitalis. Dorénavant, les envois de l'homme d'affaires des Navarreins allaient cesser. *Sous aucun prétexte* (ces mots étaient soulignés deux fois), Mlle Mérian ne devait s'adresser au duc. Les choses avaient été arrangées ainsi irrévocablement entre monsieur et madame. C'était madame qui enverrait la pension chaque mois ; seulement, le chiffre de cette pension serait réduit de beaucoup. Il fallait congédier la femme de charge, garder une bonne, Réparate, si l'on y tenait, et faire en sorte de vivre pour trois cents francs par mois.

Violette fut surprise de ce changement, de cette mystérieuse défense, de l'indifférence que semblait

montrer le duc pour une enfant si tendrement aimée. Elle souffrait à l'idée que maintenant sa situation auprès de Madeleine allait dépendre de Nella. Mais il était trop tard pour s'en irriter ou s'en attrister. L'affection qu'elle avait prise insensiblement pour la petite ne lui permettait plus de dégager sa vie sans un déchirement.

Au commencement de 1870, Violette, avec sa pupille, demeurait à la campagne, chez un vigneron de Lutry, près de Lausanne. Nella, qui avait fait écrire successivement d'Odessa et du Caire, annonça que, avant de partir pour Rio-de-Janeiro, elle passerait à Paris où elle désirait embrasser sa fille. Violette se mit en route avec Madeleine. A Paris, elles attendirent deux jours à l'hôtel indiqué. Au lieu de la danseuse, arriva un télégramme daté de Bordeaux : « Le bateau allait partir; elle envoyait ses baisers à Madeleine. »

Le lendemain, une lettre de même provenance prescrivait à Violette de s'établir au bord de la mer, « dans un endroit où l'on pourrait vivre à bon marché, vu que la pension devait être réduite à deux cents francs ». Le soir même, Violette partait pour Boulogne.

Les envois d'argent, jusque-là à peu près réguliers, devinrent inexacts et intermittents. Les lettres de Mme Vitalis étaient aussi espacées que lugubres. La première vomissait des imprécations contre le mal de

mer et contre « cette chienne de traversée ». Puis ce fut une autre gamme. Là-bas, tout était vilain, tout allait mal. Le directeur était un meurt-de-faim qui ne payait pas. Mme Vitalis avait des rhumatismes; madame, non plus, n'allait pas bien, n'était plus ce qu'elle avait été.... N'importe, il fallait marcher. Il y eut bientôt quatre mois arriérés. La Vitalis envoya un petit acompte. « Faites comme vous pourrez, payez le plus pressé. Il y a des moments durs à passer dans la vie de ce monde. Nous en avons vu bien d'autres, madame et moi! »

Violette puisait au petit trésor accumulé pendant la première année, et le voyait décroître avec une peine indicible. Sur ces entrefaites, la guerre éclata. Il y avait trois mois qu'elle n'avait rien reçu du Brésil, ni argent, ni nouvelles. Comme dans un siège, il fallait supprimer les bouches inutiles. Violette ne savait comment s'y prendre pour congédier et rapatrier Réparate, lorsque celle-ci vint lui annoncer, en pleurant, qu'elle la quittait pour se marier. L'enfant sauvage était devenue une belle fille. Ses grands yeux et ses cheveux noirs avaient séduit un blond fermier des environs du Portel qui passait tous les jours, avec sa carriole, devant la maison et les approvisionnait de beurre et de lait.

L'institutrice et la petite fille vécurent absolument inaperçues, pendant les longs et terribles mois de cet

hiver-là. Violette écrivit plusieurs fois au Brésil, et ne reçut point de réponse. Quelqu'un lui avait dit que la guerre avait mis du désordre, de l'irrégularité dans toutes les communications, bien au delà de la zone occupée par les opérations militaires. Sur cette vague espérance, elle attendit encore ; mais, à partir du printemps de 1871, le doute n'était plus possible.

La mère de Madeleine ne donnant plus signe de vie, n'était-il pas de son devoir de faire appel au père, malgré l'absurde défense qui lui avait été signifiée à ce sujet ?

Vers le temps de la Commune, en jetant les yeux sur un journal qu'on lui avait prêté, elle aperçut le nom de Navarreins. C'était bien de Philippe qu'il s'agissait. On rappelait sa belle conduite à Coulmiers et dans la retraite sur le Mans, et, sans qu'il eût songé à poser sa candidature, sans même qu'il fût présent, un département de l'Ouest, où étaient situées les propriétés de sa famille, l'avait envoyé à l'Assemblée nationale. Il s'y était fait remarquer déjà deux ou trois fois par l'ardeur et la facilité de sa parole. Dans ces temps-là, il y eut comme un renouveau, un regain éphémère d'influence et d'éclat pour notre vieille noblesse française, qui parut prête à reprendre une suprématie perdue depuis quatre-vingts ans. Le duc de Navarreins semblait appelé à tenir l'un des premiers rangs parmi ces jeunes hommes, à la fois grands sei-

gneurs, politiciens et soldats, dont la France alors attendait beaucoup.

Violette hésitait encore à faire une démarche auprès de lui. A la prohibition de Nella se joignait une sorte de pudeur mystérieuse dont elle ne s'avouait pas la cause à elle-même et qui tenait aux souvenirs de la villa Marina. Elle pensa qu'il serait toujours temps, et, en attendant, pour restreindre encore ses dépenses, émigra de la rue de Boston où elle occupait deux chambres, à la rue de la Tour d'Odre où elle se contenta d'une seule, pour elle et Madeleine.

La réserve diminuait de mois en mois, et Violette pouvait calculer maintenant le moment précis où les ressources manqueraient. Elle se reprochait déjà d'avoir puisé si longtemps au « trésor » de Madeleine, et d'en avoir vécu. Elle était résolue à gagner sa propre vie et celle de la petite; et cette résolution n'avait pas été le résultat d'un effort héroïque. L'idée ne lui vint pas un instant qu'elle fît un peu plus que son devoir en se chargeant d'une étrangère que l'incurie, la lâcheté de ses parents avait jetée dans ses bras. Elle savait très bien, au contraire, que la véritable douleur serait pour elle de voir apparaître la mère qui lui réclamerait sa fille. C'était cet événement, pourtant si naturel, si prévu, qui eût été la catastrophe.

Elle se mit en campagne pour trouver du travail.

Ne pouvait-elle pas donner également des leçons d'anglais aux Françaises et des leçons de français aux Anglaises? Sur l'avis d'un libraire, elle inséra quelques annonces dans les journaux et apprit bientôt qu'il y avait alors dans la ville plus de professeurs que d'élèves. Elle songea à quelque emploi commercial, et sa première démarche en ce genre la conduisit chez les demoiselles Masquelier. L'échec se compliquait d'une sorte d'insulte. Elle avait cru ne donner à Madeleine que sa vie, et voici que déjà elle était amenée à lui faire le sacrifice de sa réputation.

Elle ne dormit pas beaucoup cette nuit-là, mais elle prit un grand parti. Quand la petite s'éveilla, elle lui dit en l'embrassant :

« Dépêche-toi de t'habiller, Madeleine. Nous ferons ce que tu désires, nous irons chercher ton papa. »

Quelques heures plus tard, elles étaient en route pour Paris.

Le duc de Navarreins habitait avec sa mère un des plus vastes et un des plus vieux hôtels du faubourg Saint-Germain, dans la rue de l'Université. C'est une des rares maisons qui portent le nom de leur propriétaire inscrit au-dessus de la grande porte, et, bien qu'elle soit soumise comme toutes les autres habitations à l'usage égalitaire du numéro blanc sur fond bleu, personne ne s'est jamais inquiété de ce numéro; pour tout le monde, c'est l'hôtel de Navar-

reins. Les fêtes qu'on y donnait sous la Restauration sont restées célèbres. Depuis, l'hôtel, toujours en deuil de la monarchie légitime, n'a fait que s'entr'-ouvrir pour quelques intimes. Avec son jardin qui est un parc, ses cheminées larges comme des chambres, ses alcôves vastes comme des salons, son escalier où tiendrait une maison de six étages du boulevard Haussmann, ses fraîcheurs de cave, ses sonorités de cloître, l'hôtel est trop triste et trop grand pour la vie moderne, qui se ramasse et se pelotonne dans un étroit espace, par instinct de confort, et aussi faute de place, et encore parce qu'elle cherche des logis à sa taille. La vieille duchesse de Navarreins, la mère de Philippe, est la dernière qui ait su s'asseoir dans ces grands fauteuils Louis XIV à dossier droit, descendre cet escalier à rampe de fer ouvragé, chef-d'œuvre d'artistes qui n'ont pas laissé de successeurs, remplir cette maison du bruissement lent et majestueux de sa traîne. Elle n'avait rien de commun avec son temps, ni les façons de parler, ni les façons de sentir. Entre elle et les Parisiens qui passaient devant sa porte, il y avait l'épaisseur de plusieurs siècles : quelque chose comme la distance qui sépare Mme de Maintenon de Mlle Lavigne, Bossuet du clown en habit noir.

Philippe, bien que tout différent d'elle, et depuis longtemps émancipé, subissait, à son insu peut-être,

l'influence de la duchesse. Elle était pour lui une contrainte plutôt qu'une inspiration. A certaines heures, elle le couvrait de son ombre un peu froide, comme ces résidences ordinaires, construites trop près d'une cathédrale.

Il était onze heures du matin lorsque Violette pénétra dans la grande cour de l'hôtel et, guidée par l'indication du suisse, se dirigea vers le petit perron de l'aile gauche. Au retentissement du timbre, un valet de pied apparut, prit sa carte et la fit entrer dans un salon où plusieurs personnes attendaient déjà. Elle se sentait gênée. Ces bâtiments noirs et sévères, ces hautes salles, ces domestiques silencieux lui inspiraient un vague malaise. Dans un tel milieu, pouvait-elle retrouver ce jeune homme aux manières simples et cordiales qui, là-bas, la traitait en camarade et courait avec elle dans les prairies de la route de Grasse? Ses idées enfantines sur les grands seigneurs lui revenaient à l'esprit comme si elle n'avait jamais connu Philippe, et se mêlaient étrangement, pour la troubler, aux souvenirs tout différents de la tour de Mougins.

Mais ces réflexions ne durèrent pas longtemps. Presque immédiatement on l'introduisit.

Elle s'arrêta un moment sur le seuil. Du fond de la pièce, le duc venait à elle, rapidement, joyeusement, la main tendue, souriant de la bouche et des yeux,

comme s'il l'avait quittée depuis quelques heures.

Pas une parole ne fut échangée. Un coup d'œil leur montra les changements apportés par ces quatre années. Il y avait en lui quelque chose de plus viril, de plus hardi; on sentait qu'il avait porté l'épée, commandé à des hommes, vu en face l'ennemi. On devinait aussi qu'il avait passé de l'âge des désirs dans l'âge des passions. De son côté, il vit que l'enfant était devenue une femme, plus ferme en son vouloir, mieux instruite des choses de la vie, capable de se défendre contre le danger qui viendrait des autres et d'elle-même. Tout le reste était mystère. L'amour avait-il passé dans cette âme? L'amour bienfaisant, ou l'amour cruel? Avait-elle traversé la grande et douloureuse initiation, la crise décisive de la vie? Était-ce encore une véritable jeune fille qu'il avait devant les yeux? Il doutait là-dessus. Mais comme sa beauté s'était richement épanouie! Le clair soleil du matin entrait à flots par la fenêtre sans rideaux, près de laquelle il l'avait fait asseoir; mais ses vingt-deux ans n'avaient rien à redouter de cette lumière éclatante. Il s'était assis en face d'elle, légèrement penché en avant, l'enveloppant d'un regard ardemment curieux.

Comme elle se taisait toujours, il rompit le silence par un de ces mots banals qui commencent toutes les conversations.

« Si vous saviez, mademoiselle, comme je suis heureux de vous voir !

— Vous vous souveniez de mon nom ?

— Je me souviens de tout. »

Un nouveau silence suivit ces mots qui pouvaient ne rien signifier ou signifier beaucoup. Les yeux baissés, Violette semblait rêver. Toutes les choses qu'elle voulait lui dire, les phrases qu'elle avait préparées dans le fiacre et dans le salon d'attente s'étaient envolées de sa mémoire. A travers son émotion se glissait un étrange bien-être. Elle était heureuse d'être là et oubliait pourquoi elle y était venue.

« Voyons, reprit Philippe gaiement, êtes-vous Parisienne, à présent ?

— Je suis arrivée hier au soir.

— Et vous venez me voir, ce matin ?... A la bonne heure !... Si je puis vous être bon à quelque chose, disposez de moi.... Et d'abord, que faites-vous, maintenant ? Quelles sont vos occupations ? »

Ce mot rendit à Violette le sentiment de la situation.

« Mais, monsieur le duc, je suis toujours avec Madeleine. C'est d'elle,... c'est de votre fille que je viens vous parler. »

Le visage du duc, jusque-là si ouvert et si gai, s'assombrit.

« De ma fille !... » répéta-t-il froidement et comme

si cette parole n'avait pas eu de sens pour lui.

Puis il ajouta :

« On ne vous a donc pas prévenue de... du changement survenu?...

— On m'a dit que je ne recevrais plus rien de votre part, que la mère de l'enfant payerait la pension réduite des deux tiers et que les choses étaient ainsi arrangées entre vous.

— On ne vous a rien dit de plus?

— Absolument rien.... Cette pension a été irrégulièrement payée, puis elle a cessé tout à fait depuis dix-huit mois. J'ai écrit et n'ai reçu aucune réponse.

— Ce n'est pas étonnant. Elle est morte, morte en juin 1870, noyée dans une partie de plaisir, en mer. »

Il prononça ces mots d'une voix sourde, le visage contracté, avec une expression d'horreur plutôt que de chagrin.

« Quelle chose affreuse ! » murmura Violette.

Il y eut une assez longue pause.

« Ainsi, reprit la jeune fille, Madeleine n'a plus de mère.... Pauvre enfant!... Mais, vous lui restez.

— Et, depuis l'été de 1870, demanda le duc sans relever cette parole, qu'êtes-vous devenue? Comment avez-vous vécu toutes deux? »

Violette raconta en abrégé ce qui s'était passé depuis deux ans. Elle en vint à ses tentatives pour

se créer un gagne-pain et glissa sur les mécomptes qu'elle avait essuyés.

« Un jour ou l'autre, je réussirai. Je crois que l'on trouve toujours, quand on cherche bien, quand on a de la patience et de la volonté. Mais, avant tout et malgré la défense qu'on m'avait signifiée, j'ai cru devoir m'adresser à vous.... Ai-je bien fait?

— Tout ce que fait Mlle Mérian est bien fait », dit simplement Philippe.

Mais son visage soucieux n'était pas complètement d'accord avec ses paroles. C'était à son tour de baisser les yeux vers le tapis, tandis que Violette l'observait avec inquiétude.

Il parut se disposer à parler, la regarda et dit tout haut, comme s'il s'adressait à lui-même :

« Non, c'est impossible! »

Impossible! Quoi donc? Quel était ce mystère qu'on ne devait pas expliquer à Violette?

Philippe reprit la parole, avec une extrême lenteur, cherchant et pesant tous ses mots :

« Je voudrais vous faire juge de toute ma conduite.... Mais je suis obligé de me taire... par respect pour vous.... C'est moi qui vous ai placée auprès de cette petite, j'ai donc une responsabilité envers vous... et aussi envers moi-même. Vous avez fait beaucoup pour l'enfant,... plus que votre devoir, assurément; je vous en remercie. Il est clair que je ne puis pas la

laisser un instant de plus à votre charge. Que vais-je faire d'elle? Voyons, cherchons ensemble!... Et, d'abord, il faut que son éducation soit modeste,... très modeste. Pas d'illusions, pas d'idées fausses, rien qui la prépare à une destinée brillante, car cette destinée ne sera pas la sienne. Enfin, rien de ce luxe absurde au milieu duquel vous l'avez trouvée.

— Elle s'en est déshabituée avec moi, dit Violette en souriant.

— Tant mieux!... Je la mettrai dans un pensionnat sérieux, où personne ne saura son origine. Elle y sera élevée parmi des jeunes filles du petit commerce, de cette bourgeoisie laborieuse où l'on ne craint pas de se gâter les mains en travaillant, où les femmes savent se coiffer, s'habiller, se servir, au besoin cuisiner elles-mêmes. Vous me comprenez, mademoiselle ?

— Oui, monsieur.

— Après tout, c'est peut-être dans cette classe qu'il y a encore le plus d'honnêteté... et le plus de bonheur. Enfin, bon ou mauvais, ce sera son lot dans la vie ; il faut qu'elle s'y prépare. Une institution comme celle dont je parle n'est pas difficile à trouver.... »

Quoique la dernière phrase ne contînt pas une interrogation directe, chaque mot semblait solliciter une approbation. Mais cette approbation ne vint pas. La jeune fille avait-elle des objections contre un plan si

simple, si raisonnable? Ah!... elle songeait peut-être à sa propre situation. Philippe avait hâte de la rassurer sur ce légitime sujet de préoccupation.

« Il va sans dire que mon premier soin sera de vous trouver une éducation à faire dans le faubourg Saint-Germain, dans les conditions les plus honorables, et avec les garanties d'avenir les mieux calculées. C'est une compensation que je vous dois pour ce pénible début dans la carrière d'institutrice et pour toutes les épreuves dont je suis la cause. »

Violette ne répondait pas. Philippe remarqua que ses mains tremblaient. Tout à coup une larme vint au bord de ses longs cils et tomba sur son gant.

« Monsieur, pardonnez-moi, dit-elle. Je n'ai personne au monde. Depuis quatre ans que je soigne cette enfant, je me suis attachée à elle. L'idée de m'en séparer est affreuse pour moi.

— Vous ne la quitterez pas, reprit Philippe avec cette vivacité impulsive qui lui était naturelle, et en saisissant la main de la jeune fille. Je vous donne ma parole que vous ne la quitterez pas. »

Violette le regarda avec des yeux humides de reconnaissance.

« Seulement, fit le duc tenant toujours la main gantée de la jeune fille, je ne sais pas si vous allez me croire....

— Je croirai tout ce que vous me direz. »

Il s'arrêta un moment pour savourer cette parole confiante et reprit gaiement :

« Je suis pauvre, je suis très pauvre.... C'est une phrase qui doit sembler drôle dans ma bouche, au milieu de ce luxe, avec un valet de pied à ma porte et huit chevaux dans mes écuries. Pourtant, c'est la pure vérité. Je ne possède plus rien.... A qui la faute? Par charité, ne me le demandez pas !... Ce qui est certain, c'est que tout ici appartient à ma mère. Grâce à elle, je conserve les dehors de la richesse,... que, d'ailleurs, je retrouverai un jour... si je suis sage. Mon indemnité de député paye mon tailleur et mes cigares. Savez-vous comment mes amis m'appellent? Ils m'appellent le duc Job, du nom de certain duc de comédie, qui devait lui-même le sien à un patriarche que vous connaissez.

— Oh ! dans ce cas, monsieur....

— Je vous ai juré que vous ne quitteriez pas l'enfant. Je fumerai moins de cigares,... voilà tout !... A vous d'arranger les choses pour le mieux. Il faut d'abord vous mettre en quête d'un logement. Pourquoi ne chercheriez-vous pas à Versailles? Bien que Versailles soit capitale, on y vit, paraît-il, à très bon compte. Car, excepté quelques naïfs, personne n'y demeure pour de bon.

— Je chercherai », dit Violette en se levant, car elle avait remarqué, depuis un instant, que le

regard du duc s'était dirigé vers la pendule.

A ce moment on frappa deux coups à la porte. Charles entra et dit cérémonieusement :

« Madame la duchesse attend monsieur le duc.

— Je descends », répondit Philippe avec une légère nuance d'impatience, l'imperceptible mauvaise humeur de l'homme qui n'est pas libre, qui le sait, et auquel, cependant, on prend soin de le rappeler très souvent.

Il avait rapidement griffonné un chèque et le remettait à Violette avec ces simples mots :

« Pour les premiers frais.

— Ne voulez-vous pas voir Madeleine?

— Cela ne presse pas.... J'irai, quand vous serez installées, m'assurer que rien ne vous manque.... »

Le duc reconduisit Violette jusqu'au seuil et s'inclina avec respect. En descendant l'escalier et en traversant la cour de l'hôtel de Navarreins, la jeune fille sentait un poids sur son cœur. Il lui semblait que cette entrevue, d'abord si intime et si cordiale, avait fini comme une audience. Elle avait obtenu ce qu'elle désirait, mais elle laissait Philippe soucieux, inquiet de ce devoir qu'il avait cru rejeter et qui venait de nouveau embarrasser sa vie. Avait-il pu songer véritablement à oublier sa fille? Sa rupture avec la mère expliquait-elle sa froideur envers l'enfant?... Cette pauvreté qu'il alléguait, fallait-il la prendre au sé-

rieux? Ces questions jetaient Violette dans un grand trouble, parce que, dans toute hypothèse, les faits condamnaient Philippe et qu'il lui plaisait de l'absoudre.

Violette savait se déterminer vite. Dès le lendemain, elle avait trouvé un logis dans la partie la plus reculée du vieux quartier Saint-Louis, qui touche au bois de Satory. La maison avait son corps de logis principal sur la solitaire rue des Bourdonnais. Au delà d'une cour pavée, égayée de quelques arbustes, un petit pavillon isolé séduisit Violette. Il était composé de deux pièces situées l'une au-dessus de l'autre et communiquant par un escalier intérieur, sans parler d'une petite cuisine, où l'on descendait par trois marches ; le tout meublé d'une façon antique et mesquine. Il y avait des cheminées. « On pouvait même y faire du feu », disait naïvement la propriétaire. Quant à la cuisine, maintenant encombrée de pots de fleurs, il était aisé de la rendre à sa destination première. Le brosseur de l'officier qui occupait le pavillon avant la guerre y avait souvent fait cuire des côtelettes pour son maître, « un lieutenant aux grenadiers de la garde, qui *avait resté* là deux ans, tranquille comme une demoiselle, toujours avec des livres.... Ses parents étaient des paysans du côté de Chartres, qui lui envoyaient des œufs et du beurre.... Il était mort à Saint-Privat, le pauvre garçon ! »

Et, du coin de son tablier, la vieille femme avait essuyé une larme.

Cette larme avait fait une impression favorable sur Violette. Ce qui l'avait charmée surtout, c'était le bout de jardin qui s'étendait au delà du pavillon. Un petit coin solitaire et inculte, plein d'herbes folles et de rosiers sauvages. Le remblai du chemin de fer bornait la vue comme un rempart de ville forte; au delà, montait une pente boisée dont la crête barrait l'horizon d'une ligne droite. En ce lieu perdu, on n'entendait aucun des bruits de la vie, rien que les sifflements prolongés et mélancoliques des trains de l'Ouest, ou les cloches intermittentes d'un couvent de femmes dont les constructions sévères et les grands jardins endormis terminent la ville.

Violette, le soir même, était chez elle dans l'appartement du lieutenant philosophe. Elle y reçut la visite de Philippe, qu'elle avait prévenu par un mot. S'attendant à sa venue, elle avait mis tous ses soins à coiffer Madeleine et à l'habiller. Mais il est des visages que ni la toilette ni l'émotion n'embellissent. D'ailleurs, leur garde-robe appauvrie ne permettait pas une grande parure. Madeleine montrait depuis le matin une vive impatience de revoir son père. Violette s'était imaginé qu'en l'apercevant elle se jetterait dans ses bras. Il n'en fut rien. Lorsque le duc parut, un peu pâle, le chapeau à la main, sur le seuil de la petite

pièce où elles se tenaient toutes deux, l'enfant, saisie d'une timidité soudaine, se recula au fond de la chambre. Violette la prit par la main et la ramena.

« Eh bien, Madeleine, à quoi penses-tu? Est-ce ainsi que tu dis bonjour? »

La petite fille s'approcha, les yeux baissés, et murmura, d'une voix prétentieuse et froide, comme si elle eût récité une leçon :

« Bonjour, monsieur!

— « Monsieur! » répéta Violette. Tu ne sais plus dire papa?

— Laissez-la!... Ne la tourmentez pas! » fit le duc.

Il effleura précipitamment le front que lui tendait l'enfant et ajouta presque aussitôt :

« Va jouer dans le jardin!

— N'oublie pas ton chapeau, Madeleine.

— Non, mère. »

La petite fille sortit, laissant derrière elle un pénible silence.

« Comment la trouvez-vous? demanda la jeune fille.

— Très grandie. »

Il se leva, fit quelques pas dans la chambre :

« Avez-vous réfléchi à une chose, mademoiselle? dit-il sans la regarder.

— A quoi donc, monsieur le duc?

— Cette petite vous appelle sa mère. Si elle m'appelle papa, que pensera-t-on? »

Violette rougit.

« J'ai eu la faiblesse de me laisser donner un nom auquel je n'avais pas droit. Il faut que je fasse perdre à Madeleine cette mauvaise habitude.

— Comme il vous plaira!... Évidemment, vous savez mieux que personne ce qui convient.... J'avais pensé que... peut-être... dans l'intérêt de l'avenir... il vaudrait mieux pour cette petite qu'elle ne s'accoutumât pas à me considérer comme un père... ordinaire. »

Il hésitait et semblait gêné comme dans la première entrevue.

« Peut-être! dit Violette avec une sorte d'acquiescement douloureux et contraint, dont l'accent ne pouvait échapper à Philippe.

— Il est temps d'aller à la Chambre », reprit-il gravement.

En se dirigeant vers la porte, il jeta un regard circulaire sur la pauvreté de l'appartement.

« Comme vous serez mal, ici! dit-il.

— Moi qui espérais des compliments!...

— Vous avez pris un peu trop au sérieux ce que je vous ai dit avant-hier de ma misère. Je vous ferai envoyer quelques meubles. Ceux-ci sont vraiment horribles. »

Il tourna le bouton de cuivre. Madeleine était là, tenant un gros chat dans les bras. Pauvre Madeleine! Elle ne savait pas son métier d'enfant, qui est de se faire adorer. Lorsqu'elle avait sottement agi, elle avait des façons gauches, obliques, presque niaises de se rapprocher pour rentrer en grâce. Se tenant devant son père, elle lui dit, avec une grimace assez laide :

« Voilà le chat!

— Il est superbe. »

Il l'embrassa encore, mais de telle sorte que le baiser se perdit moitié dans les cheveux de la petite fille, moitié dans les poils de l'angora.

Quand il fut parti, Mlle Mérian eut le cœur serré, si serré que les larmes auraient jailli de ses yeux si elle ne les avait retenues.

« Mon Dieu! se dit-elle, comme cela commence mal! »

VI

Mais la vie est un perpétuel démenti donné à nos pressentiments et à nos prévisions. Elle n'est pas logique, la vie, pas du tout!... Tout semble arrangé au mieux et tout se gâte. Parfois, au contraire, les gens et les choses prennent un air hostile et refrogné; tout est sombre, plein de pièges et de périls : c'est une période de tranquille bonheur qui commence.

Dès sa seconde visite, le duc de Navarreins dit quelques mots en particulier à Mme Berthelin, la propriétaire.

« Il faut que vous sachiez, madame, qui je suis et qui sont vos nouvelles locataires. Il ne doit y avoir rien de louche autour d'une personne comme Mlle Mérian, qui est digne non seulement de respect, mais d'admiration. C'est par une sorte de charité qu'elle se laisse appeler maman par cette petite à laquelle elle s'est dévouée et qui, en réalité, n'a plus de parents.

Elle est la fille d'un de mes amis qui a été tué pendant la guerre. J'ai promis de veiller sur elle et sur sa mère adoptive. Je réponds de toutes leurs dépenses, et, pour commencer, voici un an de loyer que je paye d'avance. »

Ce petit discours, avec l'expressive péroraison qui le terminait, fit une profonde impression sur Mme Berthelin. Elle vénérait l'argent, elle aimait le roman. Le duc lui faisait l'effet « d'un vrai gentilhomme ». Quant à Violette, elle la regardait avec attendrissement marcher sur le gazon du petit jardin, un livre à la main : « Si on ne dirait pas une petite reine! »

A Versailles, il y a encore de vieux souvenirs gardés on ne sait comment, des effluves monarchiques qui flottent dans l'air; il arrive aux gens de dire encore : « Heureux comme un roi, belle comme une reine. »

Mme Berthelin faisait partager ses sentiments à la petite Mme Tiersot qui demeurait sur le devant. Trois enfants très jeunes menaient grand bruit autour de ses jupes. Quant à Tiersot, qui était sorti depuis sept ou huit années de l'École centrale et commençait à gagner quelque argent, bon et gouailleur comme un enfant de Paris, il prenait des airs malins quand on parlait devant lui de ce duc, de cette jolie demoiselle et de cette petite fille; mais sa femme lui en faisait honte, et il saluait respectueusement Violette lorsqu'il la rencontrait sous la porte.

« Ils font ce qu'ils veulent, ça ne nous regarde pas.... Et puis, tu sais, je dis ça comme ça... par habitude de blaguer.... Je sais bien qu'il y a de braves femmes dans le monde, exemple Mme Liline Tiersot, ici présente. »

Et il mettait un bon gros baiser de mari sur le cou frais de Mme Tiersot.

La grande question des noms s'était arrangée très simplement.

« Écoute, Madeleine, avait dit Philippe. Je n'aime pas que tu m'appelles papa.

— Tiens! Pourquoi donc?

— Je ne sais pas.... Il y a un nom très joli, que j'aime beaucoup : c'est *bon ami*. Si tu m'appelles bon ami, je te donnerai une poupée qui remue les yeux et qui chante!

— Qui remue les yeux ! Et qui chante! C'est vrai?... Oh! je te le promets, papa,... c'est-à-dire bon ami. »

Madeleine eut sa poupée et le mot de papa disparut de son vocabulaire.

C'était une vie très douce, très calme, sans aucun souci. Violette sortait le matin avec l'enfant quand il faisait beau. Elle suivait la rue Saint-Médéric, la rue Royale, la rue de l'Orangerie, longeait la pièce d'eau des Suisses et entrait dans le parc par la grille qui est située au bas des Cent-Marches. A cette heure, le grand parc était silencieux et désert. Les branches

des arbres dépouillés entre-croisaient leurs noirs lacis sur le ciel décoloré. Au fond des larges allées droites, une légère brume, traversée d'un pâle soleil, noyait les lointains. Çà et là un jardinier ratissait, d'un geste lent et mesuré, les débris dont le vent de la nuit avait jonché le sol ; un vieil officier en retraite, péniblement appuyé sur sa canne, traînait, le long des charmilles, ses rhumatismes et sa songerie morose.

Un matin de janvier, par un froid assez piquant, elle suivait cette longue salle de marronniers qu'entourent les bustes des empereurs romains. Verdis ou roussis par les pluies d'hiver, mais en ce moment touchés d'un rayon d'or qui les égayait, ces vieux marbres alignés la regardaient passer, divers comme la vie elle-même, depuis le triple menton de Vitellius jusqu'au front pensif de Marc-Aurèle. Madeleine courait devant, à quelques pas. Point d'autre bruit que le claquement sec et régulier de la baguette dont elle frappait son cerceau et le pétillement des feuilles gelées qui se brisaient sous les pas. Violette allait, d'un pas élastique, respirait largement, le sourire aux lèvres, les joues rosies par le froid, les yeux brillants, à travers sa courte voilette piquée de jais.

Tout à coup, un cri de Madeleine attira son attention. Au détour d'une charmille, Philippe venait d'apparaître.

« J'ai dîné à Versailles, dit-il, et manqué le

dernier train. J'ai dû coucher aux Réservoirs, et je suis venu fumer un cigare dans le parc. Comment cela va-t-il? Est-ce que vous venez quelquefois ici, le matin?

— Tous les jours, lorsque le temps le permet. Ne vous l'avais-je pas dit?

— Je ne m'en souvenais pas. »

Le jeune duc se mit à marcher à côté d'elle. Bientôt ils se trouvèrent dans le vaste espace découvert qui s'étend entre le bas du Tapis-Vert et le commencement du canal. Ils en suivirent le bord, se dirigeant vers Trianon.

« Les allées taillées m'ennuient. Ici, la nature est un peu plus libre. Hommes ou plantes, je plains tout ce qui vit dans la contrainte, tous les êtres dont on emprisonne la croissance et auxquels on défend de pousser comme ils veulent.

— Y a-t-il des hommes, demanda Violette en riant, que l'on taille en boule et en pyramide comme les ifs et les buis de là-haut?

— Vous avez devant vous un de ces malheureux. Les vérités que je dois croire, les idées que je dois servir, tout cela a été arrêté par des hommes couchés dans la tombe plus d'un siècle avant ma naissance et qui ne connaissaient rien des conditions où je devais vivre. »

Un cavalier passait au galop dans l'allée qui

contourne le canal. Philippe s'arrêta brusquement.

« Voilà mon ancien uniforme ! Si vous saviez comme cela fait battre le cœur !... C'est un maréchal des logis. Moi, je n'étais que brigadier !... »

Il se mit à parler des souffrances de la guerre, des terribles épreuves qu'on avait traversées dans la retraite de l'armée de la Loire sur le Mans. Malgré tout, c'était un beau temps : il ne regrettait pas d'avoir passé par là. C'était le moment où il avait commencé à comprendre les misères des pauvres gens, et où il avait su ce que peut la foi. Il parla de son chef, le brave et pieux général de Sonis, de l'étendard du Sacré-Cœur et des zouaves de Charette, non pas en croyant, mais en homme qui a vu la religion accompagner et inspirer l'héroïsme.

Puis il parla de la Chambre et des jeunes députés monarchistes qui avaient, comme lui, passé sans transition du café Anglais au champ de bataille et du champ de bataille à la tribune.

« Ils ne sont occupés qu'à conspirer.... Comme s'il n'y avait pas mieux à essayer ! comme si nous n'avions pas la France à refaire !... Ah ! si l'on voulait ! si l'on comprenait !... La vieille aristocratie a encore un beau rôle à jouer, mais il faut qu'elle se hâte : c'est peut-être la dernière occasion qui s'offre à elle, et demain,... je veux dire dans dix ans, il serait trop tard !... »

Il s'exprimait avec une éloquence naturelle, contenant sa voix vibrante, fouettant les herbes du bout de sa canne avec un geste ardent et brusque, excité, grisé par cette éclatante matinée d'hiver qui s'harmonisait avec les chimères de la jeunesse, par le ruissellement du soleil sur les eaux, peut-être par le regard pensif et sincère que Violette attachait sur lui. Il y a des heures où l'âme vient tout entière sur les lèvres, où un besoin chevaleresque d'agir et de combattre nous soulève de terre, où la vie, montée à son comble, déborde de nous. Philippe parla longtemps, avec une jouissance visible, comme si, en cherchant une forme à ses rêves confus de régénération sociale, il les éclairait, les condensait, se les révélait à lui-même....

Il était tard lorsque Violette rentra chez elle. Toute la journée, auprès du feu, elle ne put s'empêcher de songer à cet homme nouveau qui s'était montré, et à ce monde d'idées inconnues où elle pénétrait pour la première fois.

Le lendemain, le temps était redevenu très doux et la porte était restée entr'ouverte. Elle lisait, après le déjeuner, lorsqu'une ombre s'interposa entre elle et la lumière. La voix de Philippe la fit tressaillir.

« Comment ! vous lisez un journal ? Vous vous intéressez donc à la politique ? »

Violette se leva en rougissant et replia le journal sans mot dire.

« Vous avez parlé hier, à la Chambre ?

— Oui. Je ne pouvais pas m'en empêcher. Quelque chose me poussait en avant. Oh! quelque chose de très étrange! Je n'avais jamais éprouvé cela. Ne vous inquiétez pas de moi : faites comme si je n'étais pas là.... Je suis venu par la rive gauche. Voyant que j'avais trois quarts d'heure avant la séance, j'ai eu la pensée de venir ici.... Je vais lire sur ce canapé. »

Il tira un livre de sa poche et le posa sur ses genoux, mais ne lut point.

Dans le silence du quartier paisible, on entendait chantonner une voix de femme.

« Qui est-ce qui chante ainsi ?

— Ma voisine, Mme Tiersot.

— Elle endort son bébé, peut-être ?

— Oh! non, dit Violette en riant.

— Pourquoi riez-vous ?

— Pour rien.

— Voyons, dites!

— Eh bien, puisque vous voulez le savoir, Mme Tiersot chante toute la journée quand son mari reste auprès d'elle et ne va pas à Paris.... Tenez, le voilà ! j'en étais sûre.

— Comme c'est gentil! Elle aime son mari, alors ?

— Certainement qu'elle l'aime! » fit Violette d'un ton de douce gronderie, comme choquée de la question.

Philippe la regardait bien en face, pour lire jusqu'au fond de sa pensée. Puis, soudainement triste, il baissa les yeux vers le plancher :

« Comme ces gens-là sont heureux! Celui qui n'a pas à bâtir son nid, brin à brin, pour sa compagne et ses petits, ne connaît pas la joie de vivre. Je me figure leur bonheur quand ils ont économisé de quoi acheter une lampe, une garniture de cheminée dont ils ont envie, une belle robe pour la petite, lorsque Mme Tiersot offre une pipe d'écume à son mari ou que M. Tiersot rapporte à sa femme une paire de pendants qu'il lui attache lui-même aux oreilles! C'est la vraie vie, n'est-ce pas, mademoiselle?

— Je ne sais pas, dit Violette, je crois que oui. »

Elle se reprochait déjà la sottise de sa réponse, mais n'aurait pu en trouver une meilleure pour sauver sa vie.

« Adieu, dit Philippe. Il est l'heure. Je reviendrai demain. »

En effet, il revint le lendemain, et, depuis ce jour, ne manqua plus à sa visite quotidienne.

Cette visite n'était peut-être pour lui qu'une sorte de halte au milieu de sa vie ardente et remplie, une heure vide, un bain de néant où il se repo-

sait l'âme. Pour Violette et Madeleine, c'était le point culminant de la journée. On passait la matinée à l'attendre.

« Il faudra dire ceci à bon ami; il faudra montrer cela à bon ami, disait Madeleine.

— Dépêche-toi, reprenait Violette, tu ne seras jamais prête quand bon ami viendra. »

On savait à quelle heure il quittait l'hôtel de Navarreins, à quelle heure il montait dans le train. Le voilà qui arrivait à la gare, qui entrait dans la rue Royale, qui dépassait le quartier de cavalerie, qui s'engageait dans la rue Saint-Médéric. La porte s'ouvrait : c'était lui !

Quand il était parti, on parlait de ce qu'il avait dit, on y songeait plus encore. Violette mettait en ordre, avec un soin infini, les livres, les papiers qu'il avait laissés, épars, sur la table. Parfois, elle transcrivait pour lui des notes ou coupait des articles de journaux, marqués par lui au crayon bleu. Il l'appelait en riant son secrétaire, lui livrait chaque jour un peu plus de sa pensée, lui racontait son existence, lui expliquait les caractères de ceux qui l'entouraient, les séances de la Chambre, les dîners du « faubourg », tout le train de la vie politique et mondaine. Souvent il arrivait las, morne, dégoûté, ne voulait parler de rien sinon des incidents imperceptibles qui signalaient l'existence des deux recluses. Distraitement, il cares-

sait le chat et jouait avec Madeleine. Ces alternatives d'enthousiasme et d'écœurement, ce flux et ce reflux, presque aussi réguliers que les marées, et qui distinguent si profondément l'homme de la femme, bien plus identique en dépit de ses inégalités d'humeur, étaient devenus un phénomène naturel pour Violette, qui en connaissait toutes les phases.

Lorsque le temps devint tiède, elle prit l'habitude de passer l'après-midi dans le petit enclos sauvage, sur un pliant. Le bourdonnement continu des insectes la berçait, coupé, de temps à autre, par de brusques foulées d'oiseaux qui la faisaient tressaillir. Elle négligeait souvent son ouvrage pour suivre la fuite des nuages de l'ouest ou pour regarder les bois dont les masses noires commençaient à s'égayer de nuances plus claires. La sève montait rapidement, et, à voir de quelle joie Violette suivait ce renouveau, il semblait que le printemps de cette année-là fût le vrai printemps de sa vie.

Certain jour du commencement d'avril, Violette et Philippe se trouvaient dans l'enclos : elle, assise sur un banc et l'aiguille à la main; lui, couché dans l'herbe et fumant.

« Vous aimez ce jardinet? dit-il.

— Oui, beaucoup.

— Alors, permettez-moi de le faire arranger.

— Mais je l'aime justement parce qu'il n'est pas arrangé.

— Est-il bien nécessaire que le chiendent et les orties empêchent de pousser ces touffes de pensées et ces pivoines? Si l'on relevait cette tonnelle en ruine et si l'on y rattachait ce pied de glycine qui rampe à terre, n'auriez-vous pas un joli réduit pour l'été, où l'on pourrait placer un banc et une table? Voilà un abricotier fort bien exposé sur ce mur au midi. Si l'on élaguait toutes les branches gourmandes, il serait capable de donner des fruits.

— Oh! mère, pense un peu! Des abricots!

— Dans trois mois, il en passera sur les charrettes tant que tu voudras; les rues en seront pleines.

— Mais ce ne seront pas vos abricots, dit Philippe, les abricots dont vous aurez guetté la floraison, mesuré chaque jour le grossissement, où vous aurez épié l'apparition de la première nuance dorée.... Voyons, voulez-vous de moi pour votre jardinier?

— Certainement. »

Cinq minutes après, Philippe avait en main les instruments nécessaires; il jetait sa jaquette à la volée sur un buisson et attaquait le défrichement de ce petit coin de terre vierge avec l'entrain d'un pionnier du Far West américain. Madeleine l'aidait. Tout en travaillant, on faisait des projets. La tonnelle ne suffisait plus, il fallait un kiosque, une vraie maison.

Madeleine réclamait un bassin, avec des poissons rouges, des roches, un labyrinthe. Il vint un moment où, à la pensée de ce qui devait s'entasser dans cet étroit espace, tous trois éclatèrent de rire.

« Comme vous riez bien! observa Philippe, en regardant la jeune femme avec un sourire.

— Est-ce qu'il y a des personnes qui rient mal?

— Sans doute. On rit faux comme on chante faux. Il y a des rires qui ne devraient pas avoir la permission de se faire entendre.... Ah! si l'on pouvait accorder les gens comme les pianos!

— Mon Dieu! Et la Chambre? Justement vous aviez une commission.

— Je n'irai pas, voilà tout.

— Vous n'irez pas?

— Non, je leur dirai que j'avais à nettoyer le jardin de Mlle Mérian. »

Et il continua joyeusement son travail.

Quand il eut fini, il vint s'asseoir près d'elle, fatigué d'une bienfaisante fatigue, et parut rêver, mais toujours le sourire aux lèvres. Le soleil commençait à décliner et la lumière semblait s'attendrir. Dans la paix de cette heure si douce, on entendait de lointaines voix d'enfants, affaiblies par la distance.

« Quel calme! » dit-il.

Et ils restèrent longtemps silencieux.

« Voici l'heure de votre dîner : il faut que je parte », reprit-il encore.

Mais, tout en parlant ainsi, il ne se levait point. Un charme semblait le retenir.

« Mettez-moi donc dehors !... A moins que... Mais je n'ose pas !

— Quoi donc ?

— Eh bien, si vous voulez que la fête soit complète, invitez-moi à dîner. Ayez cette charité.

— N'êtes-vous pas chez vous ? fit Violette. Mais quel mauvais dîner vous allez faire !

— Tout me paraîtra exquis, au contraire, car je meurs de faim.

— Bon ami dîne ici », cria Madeleine en sautant.

En un instant, la petite maison fut bouleversée. Mme Berthelin fut appelée en hâte, donna des conseils et prêta des assiettes. La petite bonne, qui comprenait la gravité des circonstances, fut lancée au dehors pour accomplir des commissions urgentes, avec une telle vitesse que, devant la statue de l'abbé de l'Épée, un coup de vent enleva son bonnet. Pendant ce temps-là, Violette mettait le couvert et ne pouvait empêcher Philippe de l'aider.

Ce dîner improvisé fut adorablement gai, entrecoupé de fous rires, de désespoirs comiques, d'accidents délicieux. Chacun se levait à son tour, quelquefois tous deux ensemble, pour chercher l'objet qui

manquait. Plus Violette s'agitait et se désolait, plus Philippe semblait s'amuser.

« Je n'ai jamais si bien dîné, dit-il au dessert. Maintenant, je vais vous faire du café.... J'ai appris quand j'étais troupier.... Entre nous, je le fais cent fois mieux que Charles. »

Le breuvage produit par ses soins était-il de premier ordre? Violette n'était pas en état de prononcer. Mais le duc était ravi. Ceux qui vivent d'ordinaire par les nerfs et par l'imagination et auxquels on épargne toute besogne matérielle, sont naïvement heureux lorsqu'ils peuvent se prouver à eux-mêmes qu'ils sauraient au besoin bêcher la terre et faire la cuisine, et qu'ils sont presque aussi intelligents que leurs domestiques.

« Quelle bonne journée j'ai passée! » dit-il en serrant la main de la jeune fille.

Elle l'avait reconduit jusqu'à la porte de la rue avec Madeleine, qui, les yeux tout ensommeillés, dodelinait de la tête et s'appuyait à sa robe. Elles le suivirent du regard, tant qu'il fut visible sous la clarté oscillante des réverbères.

Dès lors, il passa souvent les après-midi avec elles. Il les emmenait, à travers le bois de Satory, jusqu'au bois des Gonard et à celui des Metz, qui s'étendent au delà de la route de Buc et couronnent les hauteurs, à l'est de Jouy. Ces bois sont d'une sauvagerie déli-

cieuse; leurs routes, désertes, sont envahies par l'herbe et la mousse. Ils recèlent, dans leurs profondeurs, de mystérieux enfoncements, de petites vallées inconnues, où nul bruit ne pénètre, où aucun vent ne fait vibrer le feuillage. Sur certains points, par de grandes percées, le hasard a ménagé des vues étendues et lointaines, par où le regard se perd sur une mer de verdure aux ondulations indéfinies. Ces retraites, ces points de vue leur devinrent familiers. Ils y faisaient de longues stations dans une sécurité que rien ne troublait, dans un repos complet de l'âme et du corps.

« Allons voir *nos* bois », disait Philippe, lorsque le temps promettait une belle journée.

Violette avait manifesté le désir d'aller à la Chambre; le duc lui fournit le moyen de satisfaire cette curiosité. La jeune femme se présenta, munie de son billet, gravit, sur l'indication qui lui fut donnée, un étroit escalier de pierre en spirale, et fut introduite dans une galerie d'où elle vit, sous la lumière qui tombait du cintre, une foule de têtes agitées d'un frémissement perpétuel. Des ricanements, des exclamations, des piétinements, des mouvements vagues dont elle ne comprenait pas la cause, montaient de cette foule. Comme on était dans un théâtre, on eût dit le public nerveux d'une *première*, attendant le lever de la toile et le commencement du spectacle. En réalité, la toile

était levée et le spectacle commencé ; mais personne n'y prenait garde. Quelqu'un était à la tribune et parlait ; mais nul ne l'écoutait, nul ne l'entendait. On le voyait remuer les bras : c'était tout. Le président avait l'air de dormir, bercé par le bruit, comme ces oiseaux de mer qui sommeillent, les ailes immobiles, portés par la tempête. Plusieurs députés, tournant le dos à l'orateur, exploraient les loges avec leurs jumelles blanches et noires, en faisant voir les boutons de leurs manchettes. Un secrétaire, détachant avec intention sa tête blonde sur la draperie verte du bureau, croisait gracieusement les jambes et lançait de mélancoliques œillades vers la tribune diplomatique, où venait d'entrer une belle étrangère, dont la cuirasse de jais brillait comme celle d'une guerrière du Tasse. C'était, par toute la salle, une allée et venue de cartes, de lettres et de dépêches, avec un échange continuel de poignées de mains, des voyages au long cours autour de la gauche et de la droite.... Et Violette se demandait comment il pouvait sortir des lois d'un tel brouhaha.

Auprès d'elle, un monsieur nommait à sa compagne les gens célèbres. Les lunettes d'or, la tête de pain d'épice ridée, avec le petit toupet blanc qui frétille, c'était M. Thiers. Ce blond myope, élégant, qui avait l'air d'un Anglais, qui clignait ses yeux bleus et portait en avant son menton barbu, c'était Raoul Duval.

Tiens! Il parlait à Gambetta. — Quoi! ce rougeaud à longs cheveux gras, dont le ventre ballonnait sous son paletot bleu à collet de velours, c'était Gambetta? — Parfaitement. — Et la grande face blême, hautaine, navrée, ce lion à crinière blanche, qui était-ce donc? — Ah! celui-là, c'était Jules Favre.

Violette écoutait, lorsque son attention fut brusquement attirée vers la tribune. Le pantin muet, à la pantomime désespérée, avait disparu, et quelqu'un avait surgi à sa place. Tout le sang de la jeune femme reflua à son cœur, car ce quelqu'un, c'était Philippe.

Avez-vous vu quelquefois un être qui vous était cher monter à la tribune ou paraître sur la scène? On a souvent peint les émotions des orateurs et des artistes. Mais qui dira ce qui se passe dans l'âme de la mère, de la femme, de la sœur, de la maîtresse, lorsque, de loin, perdue dans la foule, elle voit celui qu'elle aime sur une sorte de piédestal, qui peut devenir un pilori, exposé aux convoitises ou aux insultes? Tout à l'heure il était là, dans une simple chambre, causant de sa voix naturelle, avec ses gestes favoris, avec les douces inflexions de l'intimité, aisé, affectueux, plein d'abandon. Le voici, raidi par l'émotion, bandant ses facultés comme un arc pour la lutte, trahissant dans chaque mouvement de son corps, dans chaque jeu de ses muscles, un effort qui va peut-

être jusqu'à la souffrance, guetté par des milliers d'yeux! Un couac, un mot qui porte à faux, et les malveillances silencieuses dont il est entouré feront explosion. Aussitôt tombé, aussitôt dévoré.

Et la pauvre spectatrice ne peut lui porter secours, quoi qu'il arrive. La sueur perle sur son front comme si elle luttait aussi; mais à quoi bon? Elle rougit, pâlit, tord ses mains, déchire ses gants, dans son coin obscur, sans que personne prenne garde à elle. Elle n'a même pas cette joie de la bataille qui détend les nerfs : son émotion inutile se concentre et l'étouffe.

Violette n'était ni mère, ni sœur, ni femme, ni maîtresse; pourtant elle éprouva ces sensations, et d'autant plus âpres qu'elles succédaient à la molle indifférence d'un spectacle à peine curieux pour elle.

L'entrée en scène de Philippe avait été très brusque, d'une brusquerie voulue. Ainsi se jettent à l'eau les courageux qui ne savent pas encore bien nager. S'accrochant à une phrase d'un précédent orateur, il s'était précipité au milieu même de son sujet avec tant d'impétuosité qu'il était déjà en pleine discussion avant que la Chambre sût qu'il était là. Cependant, quelques chut! coururent vaguement, l'oscillation des têtes s'arrêta à demi, le bruit confus des conversations baissa graduellement, une sorte de silence

s'établit, à travers lequel la voix du jeune orateur monta, pure et vibrante.

De quoi parlait-il? Violette était trop étrangère aux préoccupations de ce genre et surtout trop troublée pour bien comprendre. Elle avait beau faire, elle n'arrivait pas aux idées, ne percevait que des sons, des notes de musique, et ces notes lui paraissaient délicieuses. Il s'agissait d'une loi sur les logements d'ouvriers, et, en parlant de ces foyers resserrés où se concentre là vie d'une famille, de l'humble bonheur qui peut y nicher, du petit coin de jardin où jouent les enfants et où poussent fraternellement quelques légumes et quelques fleurs, « comme pour symboliser la réconciliation de la vie pratique et de l'idéal », il fit songer Violette à ses aspirations, souvent exprimées, vers la petite vie laborieuse. On aurait dit que le souvenir de la pauvre maison de la rue des Bourdonnais passait devant ses yeux, visible seulement pour lui et pour elle. A cette poésie évoquée tout à coup en plein palais de la prose, un mouvement de scepticisme indulgent courut dans la salle et se traduisit par une sorte de susurrement léger. Violette s'en indignait, mais plusieurs *très bien*, partis des rangs de la gauche, vinrent encourager l'orateur monarchique. Sa parole prit, à ce moment, plus de liberté et d'ampleur. Son bras, jusque-là collé au corps, osa s'en séparer, dessiner quelques gestes

sobres et vigoureux; les mots affluèrent sans interruption à ses lèvres. Une détente générale de toute sa personne fit sentir que le travail de l'improvisation, d'abord douloureux et pénible, devenait une joie. Des interruptions prouvèrent qu'il était écouté; il les releva avec bonheur et, comme un cheval de sang qui bondit à la plus légère touche, poursuivit sa course avec plus d'ardeur. La fin de son discours fut, sinon un triomphe, du moins un succès, et il s'assit au milieu des applaudissements.

« Pas mal pour un duc! » dit le gros monsieur railleur qui exhibait les célébrités à côté de Violette.

Au bruit des applaudissements, une réaction s'opéra chez la jeune fille. Des larmes lui jaillirent des yeux, et elle se hâta de sortir. Elle traversa rapidement l'hôtel des Réservoirs et se jeta dans la solitude du parc, où il pleuvait. Elle tourna longtemps, inconsciente, à travers le vert labyrinthe des charmilles ou sous le crépuscule des grands ombrages. Ses mains et ses joues brûlaient; des larmes coulaient librement sous sa voilette; une fièvre d'enthousiasme secouait son être, précipitait ses pas sans qu'elle sût où elle allait. Un moment, elle crut que quelqu'un marchait derrière elle.... Oh! si ç'avait été lui!

VII

Le lendemain de ce jour, à l'heure où Philippe venait d'ordinaire, la sonnette de la porte extérieure retentit, un monsieur parut et échangea sur le seuil quelques paroles avec la bonne de Mme Berthelin. « Quelqu'un qui va chez les Tiersot », pensa Violette. A son étonnement, l'étranger s'avança dans la cour, en regardant autour de lui, précédé de la bonne à laquelle il avait remis sa carte.

« Une visite pour vous, mademoiselle. Ce monsieur demande si vous voulez bien le recevoir. »

Violette jeta les yeux sur la carte : « Vicomte Octave de Pons ». Aussitôt elle se rappela M. de Pons, l'ami du duc de Navarreins, qui avait déjeuné à la villa Marina avec Rennequin.

« Faites entrer », dit-elle.

Une vive inquiétude l'avait saisie, une de ces inquiétudes qui font oublier les prudences hypocrites de la vie sociale.

« Mon Dieu! qu'y a-t-il? »

Elle lui jeta ces mots, brusquement, âprement, lorsqu'il parut sur le seuil, son chapeau à la main, avec cet air ambigu, embarrassé, qui pouvait convenir au porteur d'une mauvaise nouvelle. Il devina l'émotion que causait son apparition inattendue et s empressa d'en profiter.

« Ma présence, dit-il lentement, vous fait penser que Philippe....

— Oh! dites, monsieur, que lui est-il arrivé?

— Rien que je sache.... Je suppose qu'il se porte comme un charme après son discours d'hier, qui lui vaut, ce matin, les compliments du journal de Gambetta. »

Là-dessus, ricanant, de Pons se laissa tomber sur la chaise qu'on ne lui offrait pas, pendant que Violette avait repris place, machinalement, sur le canapé.

« Alors, dit-elle, je ne comprends pas pourquoi....

— C'est bien simple. Je vous ai vue hier à la Chambre, remarquée (comment ne vous remarquerait-on pas?) et reconnue, cela va sans dire, bien que terriblement embellie depuis Cannes.

— Mais l'adresse? Comment avez-vous su...?

— Mon Dieu! reprit de Pons avec un redoublement de bonhomie, lorsqu'un homme veut savoir où demeure une femme, ce qu'il a encore de mieux à

faire, c'est de la suivre.... Je vous ai suivie.... Oh! cela ne me dérangeait pas.... Je n'ai rien à faire que de suivre les femmes.... Je crois que c'était de bonne guerre, n'est-ce pas? Dame! Philippe avait deux fois tort. On ne fait pas de cachotterie avec ses vieux amis, et puis... on ne met pas en cage une personne telle que vous. »

Ce galant persiflage blessait la jeune fille, mais comment se défendre? Ne s'était-elle point, par son agitation à propos de Philippe, mise à la merci de ce curieux malveillant? Ne lui avait-elle pas livré le secret qu'elle ne s'avouait pas à elle-même? Quelles armes lui restaient maintenant contre une impertinence?

Profondément déconcertée et humiliée, elle cherchait vainement à se ressaisir, lorsque Madeleine, revenant du jardin, ouvrit la porte à l'improviste.

Une stupeur, qui n'avait rien de joué, se peignit sur les traits de M. de Pons.

« Quelle est cette petite? Est-ce que...? Serait-ce la fille de Nella?

— C'est Madeleine. Ne saviez-vous pas que j'étais son institutrice? Sans cela, que ferais-je ici?

— C'est clair! » fit tout haut de Pons, du ton d'un homme qui se retourne et reconstruit, mentalement, toute une situation.

Décidément cette situation était moins vulgaire, plus compliquée qu'il n'avait cru. Tant mieux! Ce

serait plus amusant à déchiffrer. Le problème demandait un malin, et qui ne se flatte d'être un malin?

« C'est clair, répéta-t-il. Je le savais si bien que je suis venu surtout pour embrasser cette enfant.... Vous savez que j'étais l'ami de sa mère. Sans ce motif, vous devinez que je ne me serais pas permis de troubler votre retraite. »

Ces mots, respectueusement dits, avec une légère inclination de tête, demandaient pardon pour les airs régence du début. Violette sentit qu'elle reprenait quelque avantage.

« Retraite est le mot, dit-elle, car je ne reçois personne.

— Excepté Philippe.

— Monsieur le duc est ici chez lui. »

« Tu te rattrapes, tu veux me donner le change, et en même temps tu me mets à la porte.... Attends un peu! »

Ainsi pensait le vicomte, tandis que son sourire béat, ses yeux clos au point de ne plus présenter que deux longues fentes, toute sa personne penchée avec un affectueux intérêt vers Violette, et jusqu'à son chapeau de soie qu'il faisait tourner sur sa canne avec une douceur infinie, attestaient l'innocence de ses intentions. Plus vieux de dix ans que le duc, de Pons était à cet âge où le viveur fatigué, mais impénitent, entre le dernier amour et le premier rhumatisme, de-

vient mauvais, aigre et jaloux, où don Juan se fait sourdement l'ennemi des jolies femmes, tout en continuant à les convoiter.

Il y eut un moment de silence.

« Vous le verrez bientôt, reprit Violette, pensant chasser plus vite son visiteur. Il vient chaque jour à cette heure voir sa fille. Je m'étonne qu'il ne soit pas ici.

— Il ne viendra pas aujourd'hui », dit tranquillement de Pons.

Les yeux de la jeune femme l'interrogeaient.

« Non, il ne peut pas venir. Il a..., comment cela s'appelle-t-il donc, en argot matrimonial?... une entrevue. Vous savez ce que c'est? Il vous en a peut-être parlé? »

Violette fit un signe négatif.

« Eh bien, on veut le marier. Oh! je ne trahis pas un secret. Tout le monde le sait. La petite de Maufrigneuse, dix-neuf ans, jolie, cinq millions de dot, ni père ni mère, des tantes d'une santé délicate, la meilleure noblesse de Poitou. C'est un évêque qui a arrangé l'affaire avec la vieille duchesse de Navarreins.... Tiens, vous ne saviez pas cela? conclut-il sous forme de vague question, tout en caressant les nattes de Madeleine.

— Pourquoi le saurais-je? fit Violette froidement. Ma besogne est d'élever Madeleine. Monsieur le duc ne me dit pas un mot de ses affaires. »

C'était faux ; il lui disait tout. Mais Violette, avec sa fierté et son empire sur elle-même, avait retrouvé le pouvoir de mentir, droit imprescriptible de tout être faible que l'on tourmente pour le confesser. Elle avait perdu contenance lorsqu'elle avait cru au danger de Philippe. Cette fois, rien n'indiqua à son adversaire que le coup eût porté.

« Je ne saurai rien de plus aujourd'hui », pensa de Pons.

Il prit congé, remerciant du « charmant accueil » et promettant d'apporter des bonbons à Madeleine.

Après son départ, Violette resta longtemps immobile, dans une attitude rigide, l'œil fixe et dur. Curieusement, Madeleine l'observait.

« Va t'amuser,... va dans le jardin, dit-elle d'une voix rauque.

— Je ne prends pas ma leçon aujourd'hui ?

— Non. »

Elle avait besoin d'être seule, même pour penser.

Vers quatre heures, le bruit d'une voix bien connue la fit tressaillir. Philippe entra avec une joie impétueuse.

« Vous ne m'attendiez plus? dit-il. Ma mère avait une assemblée de charité, pour une œuvre nouvelle qu'on veut lancer. On m'a fait prononcer un discours, une sorte de sermon. Si vous saviez comme c'était ridicule ! Il y avait là un tas de vieilles femmes.

— Elles n'étaient pas toutes vieilles, je pense? »

A peine avait-elle laissé échapper ce mot qu'elle le regrettait déjà. Mais Philippe y avait à peine fait attention.

« Non, sans doute. Il y en avait de jeunes aussi, mais tout aussi folles que les autres.... Je ne sais comment j'ai réussi à m'échapper.... Parlons d'autre chose. Eh bien! vous étiez hier à la Chambre. Comment ai-je parlé? »

Il s'était assis sur un petit tabouret, presque aux pieds de la jeune femme, et la regardait de son regard droit et pénétrant. Mais Violette, contre son usage, détournait les yeux.

« Vous avez très bien parlé, autant que je puis juger.

— Comme vous me dites cela!

— Comment donc dois-je le dire?

— Je ne sais pas.... J'espérais un mot qui vînt réellement de vous.... N'importe! Voulez-vous que nous allions nous promener? Il fait si beau!

— Excusez-moi pour aujourd'hui, monsieur; je suis vraiment lasse. Madeleine va mettre son chapeau pour aller avec vous. »

Soudainement triste, le duc la regarda. Que signifiait cette froide humilité? Et ce « monsieur » qui reparaissait après bien des mois! Car, d'un accord tacite, « monsieur » et « mademoiselle », san être

remplacés par d'autres noms, avaient été bannis de leur conversation. Qu'étaient-ils l'un pour l'autre? Ils ne le savaient pas au juste. De là, l'omission volontaire de toute formule, trop familière ou trop cérémonieuse. Mais, dans cette omission même, il y avait une intimité sous-entendue qui était bien à eux et qu'ils goûtaient secrètement. Or voici que, sans cause apparente, il était redevenu « monsieur », l'homme qui payait Mlle Mérian pour instruire Madeleine.

Il eût voulu interroger. Mais il savait qu'à cette question : « Qu'avez-vous? » jamais femme n'a répondu, sinon par ces mots : « Je n'ai rien ! » C'est pourquoi il se tut.

« Viens, Madeleine ! »

L'enfant le suivit silencieusement vers le bois de Satory. Lorsqu'ils passaient le pont du chemin de fer, elle tira quelque chose de sa poche :

« Connais-tu ça, bon ami ? »

En même temps, elle lui montrait un carton glacé, maintenant sali et chiffonné, sur lequel était écrit le nom du vicomte de Pons.

« Où as-tu pris cette carte, petite sorcière? Dans ma poche ?

— Non, pas dans ta poche, fit Madeleine sérieusement.... C'est un monsieur qui est venu voir petite mère aujourd'hui. »

Les traits de Philippe s'altérèrent, comme s'il eût ressenti tout à coup une poignante douleur physique.

« Et, reprit-il au bout d'un instant, la voix changée, est-ce la première fois qu'il vient chez ta petite mère, ce monsieur ? »

En quelques secondes, il en était venu là. A son tour, il soupçonnait, il interrogeait, il profitait de l'étourderie ou de la duplicité d'une enfant. C'était honteux, indigne de lui, il le sentait, mais il voulait savoir.

« C'est la première fois, dit Madeleine ; mais il reviendra. »

La promenade fut courte. Le duc ramena bientôt sa fille et s'assit, sans mot dire, dans un coin obscur. Violette s'était mise à travailler. Pendant une heure, pas un mot ne fut échangé. Installée sur sa petite chaise, Madeleine, sournoisement, les regardait l'un après l'autre. Bon ami boudait petite mère. C'était elle qui avait fait cela en montrant la carte. Elle ignorait pourquoi, mais elle jouissait du résultat. Elle brouillait les grandes personnes, elle qui n'avait pas neuf ans. Petite mère avait fait du mal, petite mère aurait du chagrin. C'était bien fait pour elle, qui était si sévère. Depuis quelque temps, on ne s'occupait plus d'elle. Eh bien, voilà ce qu'on y gagnait. Décidément, c'était plus amusant, ce jeu-là, que de tirer

les cheveux à la petite Tiersot ou de cacher les allumettes de Mme Berthelin.

Enfin, Philippe se décida à partir et prit congé d'un air morne. Lorsque la porte se fut refermée derrière lui, Violette se sentit le cœur encore plus lourd.

— Tu sais? dit alors Madeleine ; j'ai dit à bon ami que M. de Pons était venu nous voir.

— Tu as fait cela ? Comme tu es méchante !

— Tu ne m'avais pas dit de ne pas le dire ! »

Tout à coup, la porte se rouvrit : c'était Philippe. A peine dans la rue, le mot ironique de Violette sur « les vieilles femmes » lui était revenu à l'esprit. Rapprochant ce mot de la visite reçue dans l'après-midi, il avait tout compris, et un élan irrésistible le ramenait. Il se tint un moment immobile devant la jeune femme, qui tremblait d'émotion.

« Vous aviez oublié quelque chose ? dit-elle.

— Oui, j'ai oublié de vous demander.... »

A ce moment, son regard rencontra le noir regard curieux de Madeleine.

« Si tu allais là-haut coucher ta poupée ? »

Quand ils furent seuls, il prit les deux mains de Violette et s'assit auprès d'elle. Puis il reprit, d'une voix très basse et très douce :

« J'ai oublié de vous demander pourquoi vous ne m'aviez point parlé de la visite que vous avez reçue.

— Je n'en sais rien, mais j'ai eu tort. Oh ! oui, je vois que j'ai eu tort.

— Voulez-vous que je vous dise, moi, pourquoi vous ne m'en avez rien dit ? »

Violette ne répondit pas. S'il lisait en elle, elle se sentait perdue.

« Vous ne m'avez point parlé de cette visite parce que vous ne vouliez pas me raconter ce que vous a dit de Pons. Est-ce cela ? »

Il tenait toujours ses mains prisonnières et, tout près d'elle, l'enveloppait de ses regards, qu'elle fuyait de son mieux.

« De Pons vous a dit qu'on voulait me marier. »

Violette baissa la tête. Oh ! si elle avait pu disparaître en ce moment, s'anéantir, tomber morte devant lui ! Le duc répéta lentement, comme s'il se fût fait une joie de la torturer :

« De Pons vous a dit qu'on voulait me marier.... Vous l'avez cru, et, tout naturellement, vous vous êtes demandé ce qu'il adviendrait de Madeleine si cet événement se réalisait. Cela vous a tourmentée, et par délicatesse, vous vous êtes tue. »

Avait-elle pensé uniquement à Madeleine ? Philippe le croyait-il ? Ou n'était-il que généreux en feignant de le croire ? N'importe, Violette sentit qu'elle pouvait relever la tête.

« Si cette idée m'est venue, j'aurais dû la repous-

ser. Je vous demande pardon de ne l'avoir pas fait. Je devais mieux vous connaître, je devais savoir que vous n'abandonneriez point Madeleine, que vous ne l'oublieriez pas.

— Vous aviez, au contraire, le droit de le craindre, puisque déjà, par ma conduite antérieure, j'ai paru m'exposer à ce soupçon-là. Oui, vous aviez le droit et peut-être le devoir de vous inquiéter pour votre fille adoptive. »

Il lui pressa légèrement la main, si légèrement que cette pression pouvait être involontaire. Violette ne songeait point à se dégager de cette loyale étreinte : la bonté de Philippe la pénétrait.

« Mais, rassurez-vous, reprit-il, je ne me marierai pas.

— Pourquoi donc cela ? Votre nom, votre position vous y obligent; votre mère le désire, votre monde vous y pousse.... Un jour ou l'autre, vous vous marierez.

— Je ne me marierai pas, j'en fais le serment.

— C'est que Mlle de Maufrigneuse ne vous plaît pas ; mais, demain peut-être, vous rencontrerez une jeune fille qui sera vraiment digne de vous et que vous serez heureux d'épouser.

— Si je la rencontrais, je ne pourrais pas l'aimer,... ou plutôt... je l'ai rencontrée, cette jeune fille dont vous parlez. Je l'ai rencontrée, et je ne puis pas l'épouser. J'ai un tyran, le plus dévoué, le plus tendre des tyrans, mais un tyran. Vous savez que je veux

parler de ma mère. D'un mot, je puis briser son joug; du même coup, je briserais son cœur. Jusqu'au dernier soupir, ma mère sera imbue de certains dédains qui ne sont plus de notre temps, et elle y joint des appétits de millions, qui en sont trop.... Moi, je suis très fier pour celle qui serait ma femme : je la tiendrais pour offensée si les deux bras de ma mère ne s'ouvraient pas tout grands, comme les deux battants de la porte de l'hôtel, pour la recevoir. Ai-je tort ?

— Non », murmura-t-elle, se demandant si elle comprenait, si elle n'était pas le jouet d'un rêve, si ces paroles sortaient vraiment de la bouche de Philippe ou si elle ne les entendait que dans son imagination troublée.

Ils restèrent silencieux, oppressés, ravis, leurs mains jointes et brûlant l'une auprès de l'autre. Ce fut d'une voix presque brisée par le bonheur et l'émotion qu'il reprit encore, après de longues minutes :

« On peut être heureux ainsi.... Il y a des amitiés si délicieuses qu'on perdrait à les échanger contre les bonheurs ordinaires. »

Ces paroles caressaient si doucement l'âme de Violette, lui versaient au cœur tant de confiance qu'elle se rapprocha de lui et, lentement attirée, coucha sa tête sur son épaule pour y pleurer de joie. Alors il lui sembla que la félicité humaine ne pouvait aller plus loin. A ce moment même, quand Philippe sentit

sous ses lèvres ces cheveux blonds d'où s'échappait un vague parfum, lorsque la tiédeur de ce corps chastement abandonné pénétra le sien, il éprouva tout à coup combien était menteur le mot d'amitié qu'il venait de prononcer. Ce pur enthousiasme, ce bonheur mystique, cette sereine conscience de sa force dont il était fier un moment auparavant, se fondaient en une mollesse sans nom. Encore quelques secondes, et il ne serait plus maître de ses sensations. Il fit un effort, écarta avec douceur le cher visage incliné vers lui, après l'avoir regardé une dernière fois comme pour se souvenir à jamais de cette minute adorable.

Il marcha vers l'escalier intérieur qui conduisait au premier étage.

« Reviens, Madeleine ! » dit-il.

Ce fut la fin de l'enchantement. Quelques instants après, il disait adieu à Violette.

Mais, lorsqu'il fut sorti, il n'eut pas encore le courage de s'éloigner. Il tourna autour du pavillon, s'agenouilla sur la pierre humide devant la fenêtre du petit salon. Le vieux rideau de mousseline joignait mal, il put voir le visage de Violette qui était demeurée dans la même attitude, tournée vers la porte où il avait disparu. Une lumière presque surnaturelle éclairait son visage ; les yeux, dilatés, brillaient d'une joie extatique. La fièvre du bonheur brûlait ses joues et soulevait sa poitrine.

Philippe savoura longuement ce spectacle. Puis il se releva et, avec un ardent soupir, s'éloigna rapidement, emporté par une ivresse de dévouement et de vertu, le long des rues mélancoliques et désertes, dont les vieux pavés sonores retentissaient sous ses pas. Il songeait à elle, à cette confiance généreuse, à ce complet abandon, plus doux, plus pénétrant qu'un aveu. Pauvre noble fille ! Elle était à sa merci !... Oh ! il ne la ferait pas souffrir, il ne tromperait pas la foi qu'elle plaçait en lui.... Philippe en était à cette heure de l'amour où le cœur ne veut rien qu'être aimé. Plus sage ou meilleur que les autres, il se promettait que cette heure-là, dont il sentait le charme infini, durerait longtemps, durerait toujours.

Tandis que son exaltation allait croissant, celle de Violette tombait peu à peu, cédait la place à de cruelles réflexions. Qu'avait-elle fait dans cette première joie d'être aimée, qui l'avait éblouie, aveuglée, rendue folle ? Elle s'était trahie, livrée plus sûrement que si elle avait prononcé des paroles irrévocables. Elle avait montré le fond même de son cœur à celui qui n'aurait jamais dû le connaître. En face d'une brûlante explosion d'amour, elle eût tressailli, se serait défendue : elle avait été sans force devant ces paroles ambiguës, si douces, si respectueuses. Et c'est alors qu'elle s'était penchée vers lui, qu'elle avait pleuré sur sa poitrine. Comment avait-elle pu ? Com-

ment avait-elle osé?... Comment soutiendrait-elle sa vue le lendemain?... A ces pensées, ses joues s'empourpraient, une sueur de honte mouillait ses épaules.

Philippe avait été bon et délicat, ce jour-là. Le serait-il toujours? Où les conduirait cette intimité d'un nouveau caractère qui allait commencer entre eux? Une chose ressortait de toutes les paroles de Philippe : il ne pouvait l'épouser. Elle-même n'y avait jamais songé. A quoi songeait-elle? Elle ne le savait pas. Pauvre enfant élevée par charité, elle prenait le bonheur comme il venait, c'est-à-dire comme un rêve, quitte à retomber dans la vie ingrate, plate, douloureuse, dès que le rêve finirait. Peut-être s'était-elle crue seule à aimer, et alors où était le péril? Mais les voiles étaient déchirés. Philippe s'était fait comprendre et la situation se montrait toute changée. Elle avait une vague appréhension de ce que veulent les hommes. La femme aimée dont on ne peut faire sa femme, qu'en fait-on? Violette ne voulait pas prononcer le mot, mais il entrait, par force, dans son chaste esprit.

Alors, toutes les répugnances, toutes les fiertés qui ne sont pas apprises, mais innées, se levaient en elle et, pour un instant, y effaçaient l'amour, si souverain qu'il fût. L'instinct de pureté dominait tout. Qui donc a fait que l'hermine tient plus à sa blancheur qu'à la

vie ? Qui donc lui a inspiré que la mort vaut mieux qu'une tache ?

Elle ne mourrait pas, mais elle fuirait. Elle se déroberait à ce dangereux bonheur, elle quitterait cette maison pour n'y plus revenir.

Partir ! Laisser Madeleine ?

Cette pensée fut une blessure. Elle sentit, comme elle ne l'avait pas encore sentie, la force du lien qui l'attachait à l'enfant. Oui, elle l'aimait profondément. Était-ce l'habitude ? Est-ce parce que Madeleine était sa fille, à *lui* ? Elle ne savait, mais ne pouvait songer à cette séparation sans un déchirement. Madeleine, ce jour-là même, s'était montrée fausse et cruelle à son égard. Mais quoi ! En veut-on aux enfants ? Savent-ils le mal qu'ils font ? Était-ce d'ailleurs le désir de faire du mal qui poussait la petite ? Ou n'était-ce pas plutôt l'ardeur d'une enfant aimante, passionnée, que la jalousie torturait ? Et cette jalousie n'était pas sans cause. Philippe ne la caressait plus, lui parlait froidement, semblait à peine la voir. Violette elle-même, entraînée ailleurs, avait à se reprocher quelque négligence. Maintenant, elle se préparait à l'abandonner tout à fait ! Ce serait une désertion, une lâcheté !... Ainsi, se dupant elle-même, elle se persuada que son devoir la retenait là, pour s'y dévouer plus que jamais à Madeleine. Elle se cramponna à ce fragile sophisme comme à une branche suspendue au-dessus de l'abîme.

VIII

Lorsque Philippe reparut, le lendemain, il se montra tel qu'il avait toujours été. Pas un mot, pas un geste n'annonça qu'il se souvînt de ce qui s'était passé la veille ou qu'il songeât à s'en prévaloir. Soulagée d'une grande inquiétude, avec la mobilité des cœurs jeunes et pleins, Violette s'abandonna encore une fois à son bonheur. Mais l'illusion ne dura guère.

Amitié sainte, mariage des âmes, rêve décevant d'un noble et pur amour! Bien d'autres l'ont fait avant Philippe et Violette, bien d'autres le feront après eux. Ce serait si doux, cette intimité que ne troublerait pas le lourd et grossier désir, cette possession mentale, sans réserve, sans satiété, sans amertume, où la vierge se donnerait toute et resterait toujours vierge! Cet espoir d'une félicité surhumaine renaît sans cesse dans le monde pour être éternellement trompé. Bientôt, l'atmosphère qu'on respire se sature de passion : la femme attire comme un aimant. Tout contact est

une caresse et toute caresse une volupté : un serrement de main devient le plus accablant des bonheurs. Les paroles échangées respirent encore le calme de l'amitié, et déjà les regards cherchent, sur le cher visage, pâli d'amour, la place où les lèvres voudraient s'attacher désespérément.

Le monde, la Chambre, ses amis, sa mère, tout ce qui n'était pas Violette paraissait maintenant indifférent à Philippe. Il ne vivait que près d'elle et en elle. Heureux et gai d'abord, il devint fiévreux et concentré. Après de longs silences, sa voix avait ce son rauque qui trahit de dévorantes émotions intérieures, refoulées par la volonté.

Il avait parlé vaguement d'un voyage en Vendée que rendaient nécessaire certains intérêts privés et politiques. Violette s'empara de cette idée, la lui imposa presque. Ce serait, pensait-elle, un répit, cela romprait les dangereux courants. Philippe céda, et, un certain soir, dit adieu pour trois semaines aux solitaires de la rue des Bourdonnais. Le matin, Violette descendit toute languissante, le cœur serré. En ouvrant les persiennes du salon, pour laisser entrer le soleil, elle poussa un cri.

Philippe était dans le petit jardin, assis et lisant. Il vint vers elle :

« Je n'ai pas pu », dit-il à voix basse.

A partir de ce jour, elle lut dans les yeux de Phi-

lippe une supplication muette, peut-être involontaire et inconsciente. Une humeur nouvelle se manifestait en lui, qui ne ressemblait plus à ses façons douces, calmes, déférentes, à cette parfaite et souriante possession de lui-même. C'étaient des alternatives d'abattement et d'impatience. Il se taisait pendant des heures, s'énervait d'un rien, semblait pris de colère contre Violette, puis s'humiliait devant elle, demandait pardon. Ses dispositions envers l'enfant changeaient rapidement. Souvent Violette s'était étonnée de le voir si froid avec sa fille, si indifférent à tout ce qui la touchait. « La petite, pensait-elle, ne sait pas se faire aimer. » Maintenant, la froideur de Philippe devenait presque hostile. Il parlait durement à Madeleine, lui jetait des regards sévères, se plaignait qu'elle fût trop bruyante, et, à d'autres moments, s'irritait de la trouver blottie dans l'ombre, silencieuse, l'œil et l'oreille au guet. Visiblement, elle le gênait, l'importunait. Un jour, il dit, comme s'il eût pensé tout haut :

« Elle serait mieux en pension !

— Et moi, dit Violette, où irais-je ? Ne suis-je plus bonne à l'élever ? »

Soudain, Philippe avait baissé la tête et s'était calmé.

Plus il se détachait de Madeleine, plus Violette se rattachait à elle comme au seul devoir clairement défini qui demeurât devant sa pauvre conscience trou-

blée. Elle apportait aux leçons plus d'ardeur que jamais, voulait toujours avoir l'enfant en tiers lorsqu'il était là. Les semaines s'écoulaient maintenant sans qu'il y eût entre eux un instant de tête-à-tête. Plus de promenades dans les solitudes des Gonard ou dans les creux sauvages de la Minière, parmi les labyrinthes inextricables de châtaigniers et de fougères. Violette allait entendre jouer la musique des régiments au haut du Tapis-Vert; elle semblait attirée vers les lieux où se réunissait la foule et où Philippe ne pouvait la suivre.

Une après-midi, elle avait prétexté des emplettes à Paris, pour se procurer quelques heures de liberté, où, à l'abri de l'obsession, elle s'efforça de se ressaisir.

Elle revint par le train qui quittait à cinq heures la gare Montparnasse. Il y avait peu de monde au départ. Dans le compartiment où elle monta, un gros homme à cheveux gris était assis, à demi caché par un vaste journal déployé. Le train s'ébranla. Machinalement, Violette regardait à travers la vitre les tristes abords de la grande ville, les rues grouillantes, les hautes maisons minces, criblées de fenêtres, avec leur dos de moellons, bariolé d'affiches gigantesques, les amorces de boulevards bordées d'immondes clôtures en planches, les quartiers ébauchés, avec leurs maisonnettes bâties d'hier, déjà lézardées et menaçant

ruine, les jardinets, grands comme des chambres, où des chiffons accrochés à des cordeaux tremblaient furieusement et semblaient grelotter au vent. Elle regardait ces choses sans les voir, raidie dans sa méditation douloureuse, le corps d'autant plus immobile que l'esprit s'agitait sans relâche. Elle ne s'aperçut pas que le vieux monsieur avait cessé de lire, rejeté, avec un soupir de dégoût, sept ou huit journaux sur la banquette, et qu'il penchait vers elle sa face jaune à triple menton, ses yeux d'un bleu éteint et malade.

« Diable m'emporte, dit une voix enrouée, si vous n'êtes pas la petite institutrice que j'ai vue à Cannes il y a quatre ans! »

Violette eut un tressaillement. Elle regarda le vieux monsieur bien en face.

« Monsieur Rennequin?

— Parfaitement.... C'est bien vous, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

— Ah! ah! fit Rennequin d'un air de triomphe. Tous ces gamins, au journal, croient que je perds la mémoire. La mémoire des noms, possible! Mais sapristi! les figures ne m'échappent pas.... Et puis, vous m'aviez frappé. Tenez, je me rappelle : j'avais cru que vous vouliez entrer au théâtre. Par le fait, vous étiez l'institutrice de la petite, de l'enfant de Nella, qu'on croyait la fille de Navarreins. A propos, qu'est-elle devenue, la pauvre petite? Le savez-vous?

— Je le sais si bien que je retourne auprès d'elle. Mais, pardon, vous avez dit : « l'enfant qu'on croyait la fille du duc de Navarreins ». Ai-je bien entendu? Ai-je bien compris?

— Sans doute. L'affaire a fait assez de bruit dans le temps, quand la vérité s'est découverte et qu'ils ont rompu.... Tous les journaux ont raconté l'histoire avec des initiales. Et vous n'en saviez rien, vous qui éleviez l'enfant?

— Rien du tout.... Mais alors, le père?...

— Le père?... Golomine, parbleu!... Justement celui qui déjeunait avec nous à la villa.... Je vois bien que vous ne me croyez pas. Écoutez donc, ces questions-là sont délicates. Et d'abord... êtes-vous mariée?... Non, je vois bien que non. Et je vois aussi que vous êtes toujours... ce que vous étiez. Une vieille canaille comme moi, qui roule dans Paris depuis trente ans, ne peut pas se tromper là-dessus.... Alors, vous comprenez, il y a certains détails....

— Enfin, comment a-t-on su...?

— Golomine s'est vanté. C'était un fou, ce Golomine, un esprit détraqué comme tous les Slaves. Il s'est fait pincer dans une conspiration nihiliste. Un ténor! De quoi se mêlait-il? On l'a envoyé à Kiachta, où il est mort de la poitrine. Mais il y avait autre chose. Attendez un peu que je me rappelle. Une femme de chambre congédiée, une nommée.... Ah! les noms'

— Alphonsine ?

— Ça se peut.... Elle en voulait à sa maîtresse qui lui avait donné un soufflet. Grâce à cette... Alphonsine, comme vous l'appelez, on a établi clair comme le jour que l'âge de la petite avait été dissimulé. En réalité, elle avait un an de plus que Navarreins ne le croyait. Elle était née avant sa liaison avec Nella. Un galopin auquel on présente une petite fille de deux ans et demi en lui disant qu'elle a dix-huit mois n'y voit que du feu. Il ne s'étonne pas de la trouver précoce, puisque c'est sa fille. Ça lui semble tout naturel d'être le père d'une petite merveille qui marche, qui a des dents et qui cause comme une grande personne à l'âge où les autres bébés ne savent que hurler dans les bras de leur nourrice.... »

Là-dessus, il rit un moment, de son gros rire enroué, pareil au ronflement expirant d'une toupie hollandaise. Alors, revenant à Violette :

« Vous ne saviez rien de tout ça? Voilà qui est drôle!... Et vous éleviez l'enfant!

— Je l'élève encore.

— Mais qui donc paye pour elle?

— Le duc.... Tous les jours il vient voir sa fille, celle que je croyais encore sa fille il y a un instant. »

La figure de Rennequin exprima la plus profonde stupeur. Puis, tout à coup :

« Oh! mais alors j'y suis. Cette petite maison dans

le vieux quartier de Versailles, où le duc passe sa vie,... cette jeune femme toujours accompagnée d'une petite fille,... c'est donc vous?

— Oui, monsieur.

— Ah! sapristi, je ne sais pas s'ils ont potiné sur votre compte! On m'a même apporté des échos là-dessus : je les ai jetés au feu.... Mais, dites-moi, mon enfant, que se passe-t-il donc? Que vous veut-on? Quel rôle vous fait-on jouer? »

La jeune femme ne répondit pas un mot, mais ses mains tremblaient; elle touchait nerveusement les brides de son chapeau ou les boucles de ses cheveux que le vent fouettait. Cette sincère émotion en disait plus que toutes les paroles.

« Excusez-moi, reprit Rennequin. J'ai peut-être fait une sottise en vous racontant tout cela. Enfin, vous savez, maintenant. S'il vous plaît d'ignorer, eh bien! vous ignorerez, et ce n'est pas moi qui vous jetterai la pierre! »

« Sèvres! Sèvres! » criait-on au dehors.

« C'est ici que je descends; je vais à la manufacture. »

La conversation se termina brusquement, sans que Violette eût pu adresser à Rennequin aucune question. Mais elle ne doutait pas de sa bonne foi. D'ailleurs, elle avait besoin d'être seule pour envisager cet aspect nouveau de sa situation, pour essayer de mettre de l'ordre dans ses pensées.

Madeleine n'était pas la fille du duc. Comment ne l'avait-elle pas deviné plus tôt? Cette rupture avec la mère, cette pension qui avait cessé soudainement, l'air froid, gêné, étrange avec lequel il l'avait reçue elle-même à Paris lorsqu'elle était venue lui rappeler une paternité oubliée, cette indifférence envers l'enfant, à laquelle succédait une sorte d'hostilité et de colère maintenant que la présence continue et la jalousie croissante de Madeleine devenaient un obstacle et un reproche! Récemment, n'avait-il point parlé de la mettre en pension? Oui, tout était clair, trop clair! Dans le premier moment qui avait suivi la révélation de Rennequin, elle avait éprouvé une hâte fiévreuse de revoir Philippe, de l'interroger, de lui jeter son mensonge à la face. Pourquoi l'avait-il trompée? Par quel secret espoir, par quelle sourde pensée de trahison?

Mais elle réfléchissait, et comprenait mieux. Le duc avait dû céder d'abord à un sentiment de pitié envers cette orpheline, abandonnée à tous les hasards, et envers celle qui s'était faite sa mère adoptive. A ce moment, la vérité avait paru prête à sortir de sa bouche; s'il l'avait gardée pour lui, n'était-ce pas par un noble scrupule, pour ne pas l'initier aux turpitudes de la vie? Non, il n'avait pas voulu l'attirer dans un piège; il avait été loyal et délicat en lui cachant la vérité; il avait cédé peu à peu à un entraînement irrésistible.

A mesure que la conduite du jeune homme s'éclairait, tombait en même temps sa colère contre lui. Mais aussi, plus son cœur prenait le parti de Philippe, plus elle sentait le péril.

Les derniers voiles avaient disparu. Ce n'était plus le père de Madeleine qui venait chaque jour dans la petite maison de la rue des Bourdonnais, c'était l'homme qui aimait passionnément Violette Mérian. C'était l'amour, l'amour seul qui le ramenait à ce lieu de tourment et de délices, d'où il ne pouvait s'arracher. Elle était, à son tour, enveloppée, magnétisée, vaincue par ce grand amour.

En ouvrant la portière, elle vit le duc qui lui tendait la main.

« Je pensais que vous étiez dans le train. Mais je suis arrivé trop tard, je n'ai pas eu le temps de vous chercher. »

Elle prit le bras qu'il lui offrait. Comme ils descendaient l'escalier, quelqu'un les croisa et salua. Violette se rappela les paroles de Rennequin, les bruits qui couraient dans l'entourage de Philippe. Elle lut, ou crut lire la pensée de l'inconnu dans son sourire : « Navarreins et sa maîtresse ! » Prise d'une sorte de colère, elle voulut retirer sa main, mais ne la retira pas. Déjà une sorte de réaction se produisait, une détente qui allait jusqu'à la lâcheté, un désir de ne rien voir, de ne plus penser : « Que m'importe, après

tout ! » Elle s'appuya sur ce bras qu'un moment auparavant elle allait abandonner.

Philippe était loin de deviner les oscillations intérieures de la jeune fille. Il la sentit vibrer, plus nerveuse qu'à l'ordinaire, et c'était tout.

« Écoutez-moi, dit-il, s'arrêtant à l'angle de l'avenue de Saint-Cloud. Je dîne à la présidence et je passerai la nuit aux Réservoirs, comme je fais toujours en pareil cas. Voulez-vous être bonne, très bonne?

— Que faut-il faire?

— Je ne vous ai pas vue de toute la journée. Laissez-moi venir à dix heures pour vous dire bonsoir. Je ne resterai qu'un instant, mais cela me fera oublier l'ennui de la soirée.

— A dix heures ! Mais tout le monde sera couché ; qui vous ouvrira?

— Vous. Il n'y a rien de plus simple. »

Elle ne répondait pas. Son silence consentait.

« A ce soir ! » reprit-il.

« A ce soir ! » répéta-t-elle machinalement, et à peine eut-elle murmuré ces mots qu'elle s'étonna de les avoir entendus, comme si une autre bouche les eût prononcés.

Peut-être allait-elle se réveiller, révoquer sa promesse, mais il s'éloignait déjà, et, clouée à la même place, elle le vit disparaître sous les arbres de l'avenue.

C'était la première fois qu'elle recevait Philippe à

pareille heure. Madeleine serait au lit; tout dormirait dans la maison.... Qu'avait-elle accordé? Que faisait-elle? Où serait-elle le lendemain?

Il était sept heures moins un quart lorsque Violette rentra chez elle. Madeleine courut à sa rencontre.

« M'as-tu rapporté quelque chose de Paris?

— Hélas! non, mon trésor, je n'y ai pas pensé.

— Autrefois, tu y pensais toujours! »

On servit le dîner.

« Faut-il mettre l'abat-jour sur la lampe? demanda la bonne.

— Oh! non, cria Madeleine, on ne verrait plus clair.

— Si, si, dit Violette. Cette lampe est aveuglante, elle me blesse les yeux. »

Déjà elle avait soif d'obscurité, déjà elle éprouvait le besoin de se cacher.

Le repas fut silencieux : Madeleine boudait encore. Violette s'assit dans un fauteuil, pendant qu'on desservait le dîner et que la petite déployait sur la table ses jeux de patience. Avec ses rideaux épais, son feu tranquille, sa clarté amortie, cette chambre avait un charme intime et paisible, une douceur recueillie qui la rendait propre à la veillée d'un penseur comme à un rendez-vous d'amour. Pas un bruit ne venait du dehors, sinon une vague plainte du côté des bois. Au dedans, rien que le craquement des tisons et le jeu

régulier du balancier. La pendule sonna huit heures. Avant qu'elle marquât minuit, le sort de Violette serait décidé.

Tout à coup, elle poussa une sorte de cri :

« Madeleine ! Viens m'embrasser ! »

L'enfant, surprise, se leva, s'approcha lentement. Les bras de Violette, tendus vers elle, la saisirent, se refermèrent autour de ses épaules, l'étreignirent passionnément.

« Tu me fais mal, murmura l'enfant.

— M'aimes-tu bien ? dit tout bas Violette d'une voix pleine d'angoisse.

— Oui, mère.

— Tu as raison : je suis ta mère,... rien que ta mère, et toi, tu es ma petite fille chérie. »

Et, après un moment où elle parut se recueillir et se calmer, elle reprit, encore un peu nerveuse, mais d'un ton presque naturel :

« Tu m'en veux parce que je n'ai pas pensé à toi aujourd'hui ; mais c'est fini, je ne penserai plus qu'à toi seule. Et, tiens, je songe en ce moment à te faire plaisir. Tu te souviens de notre bonne Réparate ? Ne serais-tu pas contente d'aller chez elle ? Tu verrais des moutons, des poules, des lapins toute la journée. »

Les yeux de Madeleine brillèrent.

« Des lapins... comme le petit Jeannot que j'ai enterré dans le jardin ?

— Oui, mais Jeannot était un lapin en carton. Les lapins de Réparate sont vivants. Ils sautent, ils ont de grandes oreilles qui remuent, et ils mangeront de l'herbe dans ta main.

— Oh! partons tout de suite!

— Oui, partons tout de suite.

— Je vais appeler Charlotte pour qu'elle nous aide à faire les malles.

— N'appelle personne : nous n'avons pas besoin de malles. Mets ton chapeau et attends-moi. »

Elle monta vivement le petit escalier intérieur. Lorsqu'elle reparut au bout de dix minutes, elle tenait un sac de nuit où elle avait glissé à la hâte quelques effets indispensables et quelques humbles souvenirs, deux ou trois bijoux, conservés depuis la première enfance de Madeleine. Violette était très pâle, parlait d'une voix brève et saccadée.

« Es-tu prête?

— Oui, mère.

— Allons ! »

D'un dernier regard, elle embrassa ce petit salon où elle avait été heureuse, où elle pouvait l'être encore et d'autre façon. Philippe apparut devant sa pensée.

« Allons ! » dit-elle encore avec une sorte d'impatience énervée et douloureuse, car elle sentait un sanglot lui monter à la gorge.

Elle sortit, traversa la cour d'un pas hésitant, prête

à rebrousser chemin. Quand la porte de la rue se referma sur elle, elle crut sentir s'abaisser le couvercle du cercueil. Dans une heure, il serait là, tremblant d'amour, devant cette porte.... Son cœur se brisait, tout son être s'irritait, se révoltait contre l'affreux sacrifice. L'instinct qui pousse toute créature humaine vers le bonheur, qui lui défend de se mutiler et de se suicider, parlait si fort qu'elle n'entendait plus sa conscience. S'il avait été là, elle serait tombée dans ses bras. Un moment, elle resta immobile, hébétée de chagrin devant cette lourde porte, cette porte close.

« Ah! fit soudain Madeleine.

— Quoi donc?

— Je ne puis pas partir.

— Et pourquoi?

— J'ai oublié Mélie. »

Mélie, c'était la poupée favorite, donnée par bon ami, la poupée aux yeux d'émail et aux vrais cheveux, la « fille » de Madeleine.

« Tu la retrouveras dans quelques jours.

— Mais tu ne sais donc pas qu'elle ne peut pas se passer de moi?... Elle ne peut pas se coucher toute seule, Mélie!... Et elle ne veut pas dormir dans le noir. »

Violette se taisait. Cette parodie de sa maternité semblait se moquer d'elle, railler ses bonnes résolutions. Après un moment, elle reprit :

« Je t'en achèterai une autre.

— Mais ce ne sera plus Mélie : c'est elle que j'aime. Et quand Mélie verra l'autre, elle sera jalouse! »

Si Violette rentrait dans la maison, aurait-elle la force de la quitter une seconde fois? Est-ce que sa destinée se servait de ce misérable incident pour la ramener à Philippe? Était-il écrit quelque part qu'elle serait perdue par Mélie, perdue par une poupée!

Elle fit un suprême effort. D'une voix tremblante, pleine de larmes, qui contrastait étrangement avec la gaieté des paroles :

« Et les lapins, Madeleine!... Tu as donc oublié les petits lapins?

— Oh! c'est vrai, fit l'enfant, je n'y pensais plus. »

D'elle-même, elle saisit la main de sa mère adoptive et l'entraîna. Bientôt, toutes deux eurent disparu.

IX

Huit heures du soir; on va fermer la *Coupe de Cristal*, le grand magasin situé à l'angle de la rue de Paradis et du faubourg Poissonnière : spécialité de verreries italiennes et faïences de Minton, ancienne maison Desroys, Auguste Desroys fils et successeur.

Dans une cage vitrée, voisine de la caisse et située au fond de la galerie, une jeune femme s'est levée, secouant la poussière attachée à sa jupe noire; elle a détaché ses fausses manches, plongé ses doigts dans le bassin d'une petite fontaine de fer-blanc accrochée à la muraille. Puis elle a mis son chapeau, épinglé sa voilette, enfilé ses gants de Suède, avec des gestes soigneux, précis et rapides. Maintenant elle traverse les magasins, répondant, d'un léger signe de tête amical, au « bonsoir, madame Noirmont », que les employés, respectueux, lui adressent au passage.

Mme Noirmont, arrivée dans la rue, se dirige vers

le boulevard, monte dans l'omnibus de la Bastille; au bout d'un quart d'heure, elle descend à l'entrée de la rue Turenne, suit cette rue pendant le tiers de sa longueur et s'arrête devant une porte basse, surmontée d'un écriteau :

MESDEMOISELLES GAILLETON
EXTERNAT DE JEUNES DEMOISELLES.

A peine s'est-elle engagée dans l'allée étroite et obscure, qu'une jeune fille d'une quinzaine d'années, qui semble l'attendre, se précipite au-devant d'elle.

« C'est toi, Madeleine?

— Oui, mère.... Comme tu es en retard, ce soir!

— Oh! tu sais, le samedi! »

Madeleine passe son bras sous celui de Violette. Elle porte, depuis un mois, sa première robe longue; elle est, à présent, aussi grande que sa mère adoptive, mais sa démarche, un peu gauche, dit assez qu'elle n'est pas encore habituée à sa taille ni au rôle de « grande personne ».

Il y avait plusieurs années que Violette venait ainsi tous les soirs chercher l'élève des demoiselles Gailleton à la sortie de la classe.

Quand Madeleine était encore petite, elle se montrait, à ce moment-là, pleine d'expansion, éclatait en mille récits qu'elle embrouillait les uns dans les autres. Une de la classe bleue l'avait griffée; elle lui

avait rendu deux claques. Une maîtresse avait dit ceci ; une élève avait fait cela. Maintenant, plus de récits, plus de confidences. Madeleine suivait sa rêverie ou observait avidement autour d'elle, sans communiquer à Violette ses impressions.

Quittant le morne brouhaha de la rue Turenne, elles s'engagèrent dans ce noir labyrinthe de rues étroites qui s'étend vers la rue du Temple, et où beaucoup de Parisiens n'ont jamais mis le pied. Elles entrèrent dans une maison de la rue de Saintonge et traversèrent la cour, pavée de pierres disjointes et verdies, en se dirigeant vers le corps de logis qui en occupait le fond.

« Tiens ! Mme Janissert qui court après nous. Elle a une lettre pour toi. »

C'était un assez volumineux paquet sous enveloppe cachetée, adressé à Mme Noirmont.

Violette le prit des mains de la portière et monta l'escalier, suivie de Madeleine. Lorsqu'elle fut dans le salon du petit appartement qu'elles occupaient au second étage, elle rompit l'enveloppe, d'où sortirent deux feuilles de papier timbré ; elle y jeta les yeux, et dit en souriant :

« Sais-tu ce qu'il y a là dedans ?

— Comment veux-tu que je le sache ?

— Ce papier-là, regarde-le bien : c'est notre fortune ! »

Madeleine tournait le dos, indifférente. En un saut, elle fut près de Violette.

« Notre fortune ?

— Tout simplement. »

La jeune femme s'était assise sur le canapé de velours rouge qui faisait face aux fenêtres. Ses yeux, toujours beaux et purs, mais comme pâlis, errèrent lentement autour d'elle. C'était un salon modeste — salon de petit employé ou de bourgeois de province, — qui indiquait l'existence médiocre, à demi confortable, et d'après lequel un observateur expérimenté de la vie parisienne eût évalué le revenu des deux femmes de quatre à six mille francs par an. Meublé par des efforts successifs, ce salon racontait à Violette les étapes parcourues pendant ce temps d'épreuve où les journées avaient paru si longues et les années si courtes, les unes parce qu'un labeur obstiné les avait remplies, les autres parce qu'elles s'étaient enfuies, vides, monotones, incolores, sans laisser derrière elles une émotion ou un souvenir. Sous la carpette de Bruxelles, elle revoyait le hideux carreau rouge qui s'émiettait sous les pas, encore plus froid au regard qu'aux pieds; sous le gai papier à trente sous le rouleau, qui simulait une perse à fleurs, elle revoyait la nudité des murs primitifs, salis et écorchés par places, le petit poêle de fonte, fendu et rouillé, oublié là par un fleuriste en faillite qui occupait

l'appartement avant elle et qui faisait de cette pièce son atelier. Elle se rappelait la sonorité de ces pièces vides, le froid mortel qui l'avait saisie aux épaules, qui la glaçait jusqu'à l'âme, lorsqu'elle y avait pénétré pour la première fois, par une lamentable après-midi de novembre, vers la chute du jour. Elle s'était approchée des fenêtres : elle avait aperçu un chaos d'auvents en ruines, de hangars encombrés, de murs bas, de jardinets aux arbrisseaux anémiques et de petites cours inégales qui, vues de haut, ressemblaient à des fonds de boîtes dégarnies de leurs couvercles; au delà, de hautes maisons noires, percées d'innombrables fenêtres qui commençaient à s'allumer et piquaient le brouillard de points rougeâtres.

« Nous n'allons pas rester ici? avait demandé Madeleine, d'un air maussade.

— Hélas! il le faut, » avait répondu Violette.

Elle s'était installée là sous le nom de Mme Noirmont. Pour tout le monde, Madeleine serait sa fille; mieux valait le faire croire que le laisser soupçonner.

Le séjour d'un an qu'elle venait de faire d'abord chez Réparate, puis dans une ville de province anglaise, avait dû dérouter ceux qui la cherchaient.... L'avait-on cherchée? La cherchait-on encore? N'était-elle pas plus oubliée qu'elle n'eût voulu l'être. En tout cas, elle se sentait en sûreté dans ce quartier perdu, parmi les travailleurs et les petits rentiers. Les uns

étaient absorbés par la lutte pour l'existence, les autres ignoraient les préoccupations qui agitaient le grand Paris. Elle trouverait là le repos, sinon le bonheur : le repos de la pierre au fond d'une mare.

Grâce aux sœurs de Mount-Zion, qui, du fond de leur retraite, pouvaient mettre en jeu certains ressorts dans le monde des vivants, Violette avait une position assurée à l'avance. Dès le lendemain de son arrivée à Paris, elle entrait à la *Coupe de Cristal*, pour y faire la correspondance anglaise et quelques autres écritures, aux appointements de douze cents francs par an.

M. Desroys, le patron de la *Coupe de Cristal,* était un homme d'environ trente-cinq ans. Il affectait de séparer radicalement le négociant et l'homme du monde. Le premier, qui ne paraissait jamais au magasin avant dix heures, était bref, cassant, un peu rude, ne semblait pas faire de distinction entre les sexes. Le second, très souple, très gai, très bon vivant, amateur de femmes, de tableaux, de musique, de politique et de courses, demeurait au boulevard Malesherbes, avec sa femme et ses enfants, mais n'était pas tout à fait inconnu dans le monde du plaisir.

Malgré cette distinction, établie une fois pour toutes, il arrivait à M. Desroys, négociant, de regarder les femmes pour le compte de M. Desroys, homme du

monde. Pendant les premières semaines qui suivirent l'entrée de Violette au magasin, il rôdait aux environs de la cage vitrée, vers laquelle il jetait de rapides regards tout en parlant aux commis de ce ton hautain et goguenard, avec cette aisance persifleuse si commune à Paris parmi ceux qui exercent l'autorité. Aucun de ces regards n'étant arrivé à son adresse, il devint extrêmement grave et poli envers sa nouvelle employée. Dans ce respect entrait toute la bonne opinion qu'il avait de lui-même. Il fallait, pensait-il, qu'une femme fût « diablement honnête » pour ne pas rechercher, pour ne pas même remarquer les attentions d'un homme comme M. Desroys. La considération que lui témoignait le patron accrut d'autant l'importance de Violette dans la maison.

Un beau matin, M. Desroys lui annonça qu'il élevait ses appointements de douze cents francs à deux mille.

« Ne me remerciez pas, ajouta-t-il, j'y gagne encore sept cents francs. Grâce à vous, j'ai pu congédier un employé que je payais quinze cents et qui ne faisait rien. »

Au bout d'un instant, il reprit :

« Savez-vous l'italien?

— Non.

— C'est dommage. Vous auriez pu prendre aussi la besogne de ce vieil ivrogne de père Martini, qui

me fait des bourdes atroces quand il est gris. Vous auriez réuni ainsi toute la correspondance étrangère, et je vous aurais donné quatre mille francs.... Enfin, si vous ne savez pas l'italien!...

— Je le saurai dans six mois. »

Le jour même, Violette achetait une grammaire et des dictionnaires; elle se plongeait dans Biagioli et dans Vergani. Chaque soir, elle travaillait comme une écolière, au grand amusement de Madeleine. Souvent minuit sonnait qu'elle était encore penchée sur ses cahiers et ses livres. Triste tâche que n'égayait aucune jouissance de l'esprit : car ce n'était pas, on le devine, l'italien de Dante, ni même celui de Métastase ou d'Alfieri qu'il s'agissait d'apprendre. La nuit s'avançait; les maigres tisons ne jetaient plus assez de chaleur pour réchauffer ses doigts glacés, qui laissaient échapper la plume. Alors elle se couchait bien vite, songeant aux quatre mille francs, à tout ce qu'ils apporteraient de bien-être pour Madeleine, dont elle entendait, dans la chambre voisine, la paisible respiration.

Quelquefois elle se demandait si M. Desroys n'avait pas oublié cette parole, dite en l'air, et si la peine qu'elle prenait ne serait pas inutile. Néanmoins, elle continuait, d'un effort égal, avec cette patience entêtée qui était son caractère.

Les deux tiers d'une année s'étaient écoulés lorsque

Violette, un certain jour, entendit un gros juron, accompagné d'un geste de colère, échapper à M. Desroys.

« Je vous demande pardon, madame Noirmont. C'est ce gueux de père Martini ! Voilà trois jours qu'il n'a mis le pied ici, et j'ai haut comme cela de lettres italiennes.

— Donnez-les-moi : je sais l'italien.

— Vous l'avez appris ?

— Sans doute. Seulement, je me suis trompée sur le temps : j'ai mis huit mois au lieu de six.

— C'est prodigieux !

— Prodigieux? dit Violette en riant. Prodigieux d'avoir appris l'italien ?

— Mais où avez-vous trouvé le temps?

— On travaille le soir, la nuit, s'il le faut.... L'essentiel est de vouloir.

— Oui, mais ne veut pas qui veut.... J'ai l'air de dire une bêtise ; pourtant, je m'entends. »

C'est à ce moment que le triste appartement de la rue de Saintonge commença à s'embellir, qu'une pendule parut sur la cheminée du salon en face du piano de Madeleine, qui devait être payé en trois ans. A la même époque, une sorte de détente se produisit dans tout l'être de Violette. La rigidité qu'une lutte si âpre contre la vie avait imprimée à ses traits s'atténua. L'énergie, presque dure, de son regard s'adoucit,

se voila de grâce féminine. La froideur dont elle s'était cuirassée s'attiédit et, de nouveau, on la vit sourire.

Mme Janissert, la concierge, s'écriait en la voyant passer :

« Si on dirait que Mme Noirmont a une petite qui va faire sa communion l'an prochain!... Elle a l'air d'une jeune fille.

— Et d'une jolie fille, encore! murmurait M. Janissert, du fauteuil où le clouait la paralysie.

— Taisez-vous, vieil amateur! Parlez donc pas des choses qui ne vous regardent pas.

— Ah! soupirait philosophiquement M. Janissert; des fois il y a des choses qui ne nous regardent pas, et nous les regardons tout de même. »

Malgré sa vieille réputation, la *Coupe de Cristal* — Violette s'en aperçut bien vite — était en pleine déde nce.

« Ça dégringole, ça s'en va, gémissait mélancoliquement le père Desmarais, le plus vieux commis de la maison. Comment voulez-vous que les affaires se fassent avec un patron qui ne pense qu'à ses plaisirs et une patronne qu'on ne voit jamais? Ah! si vous aviez connu le papa et la maman Desroys! Lui, il était dans le magasin avant six heures, et il se couchait le dernier après avoir fermé lui-même le compteur et fait le tour de la maison. Elle, tenait les écritures. A huit heures, elle était installée à la caisse, une paire de

lunettes sur le nez, les cheveux si bien tirés, si bien aplatis qu'on se serait miré dans ses bandeaux. Ils n'avaient qu'une chambre, au-dessus de la boutique; ils y ont couché tous les deux ensemble — sauf votre respect! — pendant cinquante-trois ans. C'est ça, des commerçants!... Aujourd'hui, je vous dis, ça s'en va, ça dégringole! »

Violette chercha les causes de ce déclin et n'eut pas de peine à les trouver. Le personnel s'endormait dans la routine; les modèles, invariables, ne tentaient plus la clientèle élégante qui, en toute chose, veut de l'inédit; les représentants en province et à l'étranger, n'étant ni surveillés ni stimulés, laissaient tomber les vieilles relations, ne créaient pas de nouveaux débouchés. La somme de temps, d'intelligence, de zèle que chacun apportait à l'œuvre commune, allait chaque jour diminuant. Violette, en cette circonstance, obéit à l'instinct qui porte certains êtres à corriger les fautes d'autrui, à faire bien ce qu'ils font, à transformer le coin de chaos où ils ont été jetés en un morceau de cosmos, harmonieux et correct. Elle suggéra des réformes, des économies sensées et d'habiles dépenses. Dans les questions d'art, on suivit son goût, et on s'en trouva bien. Elle n'avait offert que des conseils, et bientôt on prit ses ordres. « Demandez à Mme Noirmont », devint un mot banal, une sorte de refrain dans les magasins de la *Coupe de Cristal*. Les bilans

de fin d'année se relevèrent et le père Desmarais, le vieux pessimiste, était contraint d'avouer que « ça ne dégringolait plus ».

M. Desroys, qui avait toutes sortes d'ambitions et que travaillait, d'ailleurs, l'instabilité de son temps, la maladie endémique du changement, profita de cette prospérité pour vendre la *Coupe de Cristal*. En informant Violette de cet événement, il lui apprit qu'elle devenait l'associée de la maison.

« C'est vous qui avez relevé la *Coupe*, il n'y a pas à dire non. Que penserait-on de moi si je ne reconnaissais pas ce que vous avez fait ici depuis cinq ans? »

Désormais, Mme Noirmont aurait part aux bénéfices, et cette part, jointe à ses appointements, triplait son revenu, sans compter le capital qu'elle lui assurait et que l'avenir pouvait accroître indéfiniment. Il y avait plusieurs semaines que tous ces projets étaient sur le tapis. Maintenant le notaire y avait passé, comme le constataient ces deux papiers, l'acte de vente et l'acte de société, en ce moment sur les genoux de la jeune femme. Elle expliqua la situation à sa pupille.

« Alors, nous sommes riches? cria Madeleine.

— Du moins, nous ne sommes plus pauvres... pour le moment. »

Ce fut une explosion de paroles, un déluge de projets. Ce soir-là, Violette eut grand'peine à décider Madeleine à gagner son lit.

Le lendemain était un jour de congé. Violette en profita pour causer sérieusement avec Madeleine.

« Depuis hier, lui dit-elle, j'ai réfléchi à notre nouvelle position.

— Moi aussi. Sais-tu ? Il y a un chapeau chez la modiste au coin de la rue Turenne, oh ! un amour de chapeau !... Je n'osais pas t'en parler, parce que c'était trop cher pour nous, mais maintenant !...

— Tu auras ton chapeau, à condition qu'il ne t'enlaidisse pas trop. Car tu n'as pas de goût, ma pauvre Madelon. Mais ce n'est pas de chapeau qu'il s'agit.

— Oh ! et puis je voudrais encore autre chose !

— Quoi donc ?

— Dîner dans un restaurant, manger des écrevisses et des truffes.

— Ce n'est pas convenable pour deux femmes seules d'aller dîner au restaurant. Mais nous remplacerons notre femme de ménage par une cuisinière, et nous nviterons à dîner tes amies. Je te promets que, ce jour-là, il y aura des écrevisses et même des truffes, si tu y tiens.

— Oui, mais ce n'est pas si bon que quand on les mange au restaurant ! »

Violette n'avait qu'une vague notion du petit salon de restaurant, de cette banale banquette de velours d'où sort un nuage de poussière quand on s'y assoit, de ces glaces ternies et constellées d'initiales, de cette

atmosphère rance et moisie où l'odeur du gaz se marie aux vapeurs composites de la gargote parisienne. Mais il lui semblait qu'un tel lieu devait d'abord couper l'appétit. D'où venait à Madeleine cette nostalgie du cabinet particulier, où elle n'avait jamais mis les pieds ?

« J'ai d'autres plans en vue, un peu plus sérieux que les tiens. D'abord, tu n'as plus rien à apprendre chez les demoiselles Gailleton.

— Quel bonheur ! je n'irai plus en pension !

— Attends. Pour compléter ton éducation, tu suivras des cours fréquentés par des jeunes filles d'une classe un peu plus élevée, et dont la société te rendra, j'espère, plus civilisée. La première chose à faire est de chercher un appartement dans un quartier moins sale et moins triste que celui-ci. »

Madeleine poussa un cri.

« Quitter la rue de Saintonge ! Quitter notre appartement ! Quitter nos amis !

— Est-ce que tu as cru que nous passerions notre existence entière dans ce trou lugubre ?

— Un trou lugubre ! fit douloureusement Madeleine. Moi qui étais si heureuse ici ! »

Et, mettant ses deux mains sur sa figure, elle fondit en larmes. Violette allait de surprise en surprise. Elle se souvenait encore du dédain manifesté par la petite fille lors de leur arrivée six ans auparavant. Elle

s'attendait à une bouffée de joie, et c'était un sanglot qui lui répondait. Elle comprenait maintenant son erreur. C'est entre la dixième et la quinzième année qu'a lieu la grande crise où se détermine le « moi », où s'arrêtent et se fixent les lignes du caractère. Chez l'être le plus rudimentaire, cette métamorphose est accompagnée de sensations si fortes que le lieu où elle s'accomplit ne lui devient jamais indifférent. L'âme s'attache aux murs par des fils invisibles qu'elle a tissés elle-même, avec sa propre substance, et, quand on l'en arrache, elle sent une déchirure intime. Ce qui n'avait été pour Violette qu'un logis de passage, un refuge pendant la tempête, c'était le *home* de Madeleine. Elle avait poussé là dedans, accrochant ses racines aux vieilles pierres. Elle ne savait point si la maison était belle ou laide. C'était *sa* maison, et, désormais, il n'y en aurait jamais une autre qui fût sienne à ce point. Dans tous les coins, elle avait joué, bercé sa poupée, et, plus tard, lu des romans. Chaque tache du plancher, chaque écorchure du papier avait pour elle son histoire. Les innombrables petits souvenirs d'événements imperceptibles peuplaient cette atmosphère et lui tenaient compagnie. La tenture à sujet, qui représentait trois hommes assis et buvant sous une treille, avec un lac et une montagne au fond, valait pour elle un Meissonier ou un Gérard Dow ; c'était le point de départ de rêveries sans fin

sur les plaisirs, la vie libre, les voyages lointains, et mille autres choses encore, qui saisissaient son imagination.

Violette devina tout cela, bien que Madeleine ne pût l'expliquer. Elle essaya, cependant, de lui faire comprendre les avantages qu'offrirait une autre habitation, au point de vue de l'agrément et du spectacle. Madeleine pleurait toujours. Ce chagrin parut excessif à Violette, même en faisant la part de l'enfantillage. Elle se promit d'observer de près la jeune fille, et renonça, pour le moment, à quitter le quartier. Trois fois par semaine, escortée de Victoire, la cuisinière, Madeleine se rendit à des cours dans la chaussée d'Antin. Et ce changement de milieu amena bientôt quelque différence dans sa mise et dans son attitude. Ces progrès plaisaient à Violette, mais elle voyait avec un peu de peine l'intimité qui s'établissait entre Madeleine et Victoire. Avec celle-ci, la jeune fille ne tarissait pas en paroles, tandis qu'elle ne répondait que par monosyllabes aux questions de sa mère adoptive. Violette disait :

« Raconte-moi tout ce que tu penses, tout ce qui te passe par la tête. »

Madeleine baissait le front, avec une petite moue des lèvres que Violette connaissait bien.

« On dirait vraiment que tu as peur de moi.

— Eh bien, oui ! j'ai peur de toi.... Tu es si sévère !

— Moi ! je ne t'ai jamais grondée ! »

Quand elle était seule, Violette s'interrogeait elle-même, cherchant à découvrir comment elle avait pu mériter cette défiance et produire cet effroi. En réalité, Madeleine considérait Violette comme une personne très sage et un peu ennuyeuse, qui, par nature, disait et faisait toujours des choses raisonnables. Elle avait des cachettes où elle dissimulait certains livres plus niais que malfaisants, empruntés à l'insu de sa mère adoptive. Elle voyait en secret une amie de pension, plus âgée qu'elle et déjà mariée, une singulière créature, veule et mal coiffée, qui négligeait son intérieur et parlait mystérieusement d'un acteur qu'elle connaissait. Elle disait à Madeleine, en soupirant et en s'étirant : « Ah ! ma petite, tu sauras ce que c'est que l'amour ! » Ces soupirs et ces réticences faisaient songer Madeleine pendant de longues heures.

Outre cette intimité, ce que la jeune fille dissimulait avec le plus de soin, c'étaient certains appétits que Violette eût blâmés comme des gourmandises, certains rêves qu'elle eût traités de folies, certaines pensées douteuses sur le monde et sur la vie qui ne fussent pas nées spontanément dans une âme parfaitement nette et droite. Quelques-unes de ces pensées étaient relatives à sa naissance, aux lointains souvenirs de cette enfance tour à tour heureuse et misé-

rable, ballottée du luxe à l'indigence. « Elle a tout oublié », se disait Violette. Elle fut cruellement détrompée. Un soir, — Madeleine avait alors douze ans, — elle rentra de la pension avec les oreilles rouges, raidie par la colère.

« Qu'y a-t-il donc ? demanda Violette.

— Il n'y a rien. Seulement, elles m'ont ennuyée aujourd'hui !... Il y en a une surtout qui fait ses embarras. Si ce n'est pas dégoûtant !... La fille d'un quincaillier !... Je leur ai dit que papa était plus que tous leurs papas, qu'il était député.... J'ai bien fait, n'est-ce pas, de leur flanquer ça ?

— Tu as eu grand tort, au contraire », dit Violette dont les joues s'empourprèrent.

La petite ne jugea pas à propos de lui dire la fin de l'histoire. Le lendemain, la fille du quincaillier arriva triomphante. « Maman a regardé dans le *Bottin* ; il n'y a pas de député du nom de Noirmont.... Madeleine Noirmont est une menteuse. »

Madeleine dévora sa rage ; mais plusieurs années après, lorsqu'elle rencontrait la fille du quincaillier qui se promenait avec son premier enfant, et qui lui disait bonjour amicalement, elle se sentait le cœur retourné d'un mouvement de rancune. Son esprit travaillait à propos de l'étrangeté de sa situation. Violette était sa petite maman, pourquoi ne demeurait-elle pas avec son papa ? Pourquoi ne portait-elle pas

le nom qu'il portait lui-même, au lieu de s'appeler Noirmont ou Mérian? Mais, plus elle grandissait, moins elle avait envie de parler de ces choses, surtout à Violette.

Elle devenait coquette, passait une partie de ses journées à essayer de nouveaux systèmes de frisures pendant que Violette était rue de Paradis. Un dimanche, après la messe, elles allèrent se promener sur les boulevards et les remontèrent dans la direction du vrai Paris. Madeleine, habillée avec recherche, recueillit quelque attention, de nature équivoque, sur le boulevard des Filles-du-Calvaire et sur le boulevard du Temple; mais, à partir du Gymnase, il n'y eut plus de regards que pour Violette, bien qu'elle fût, comme toujours, vêtue de couleurs sombres.

« Qu'est-ce qu'ils ont tous après elle? » se dit Madeleine en glissant un regard oblique vers la jeune femme, qui marchait, inconsciente de ce succès, dans sa douceur et dans sa dignité.

Depuis ce jour, il y eut un mauvais sentiment de plus dans l'âme de Madeleine, et une nuance plus froide et plus réservée dans sa façon d'être envers sa mère adoptive.

X

Violette ne s'occupait pas de ses voisins et ne savait rien des choses de la rue ; elle eût traversé Paris un jour de révolution sans s'en douter. Madeleine, toute petite, avait eu les curiosités qui manquaient à la jeune femme : elle savait tout, connaissait tout le monde. Le dimanche, lorsqu'elle se tenait postée dans l'embrasure de la fenêtre, s'écrasant le nez à la vitre :

« Tiens ! disait-elle à Violette, voilà le jeune homme qui sort.

— Quel jeune homme ?

— Le jeune homme du premier, le frère de la médecine. »

Au premier, à gauche, on lisait sur une des portes l'inscription suivante :

MADEMOISELLE OCTAVIE RAYNOUARD

Docteur en médecine.

Madeleine ajoutait :

« Il a un grand chapeau, il a l'air d'un monsieur. Il n'est plus du tout comme dans la semaine, quand il va au lycée Charlemagne avec sa casquette et ses cahiers sous le bras.

— Comment connais-tu si bien les habitudes de ce collégien ?

— Il passe tous les jours rue Turenne, devant la chambre où nous jouons. Il y a une grande qui m'a dit qu'elle me donnerait dix sous si je voulais lui remettre une lettre.

— Quelle petite effrontée ! Tu as refusé, j'espère ?

— Bien sûr !

— Il faut que j'en parle aux demoiselles Gailleton.

— Fais pas ça. On m'appellerait cafarde et l'on me donnerait des gifles. »

Une autre fois, Madeleine disait :

« J'ai rencontré M. Martin qui m'a donné des noisettes.

— Qu'est-ce que M. Martin ?

— Comment ! tu ne le connais pas ? C'est le contentieux.

— Le contentieux ! fit Violette en riant. Mais, petite bête, ce n'est pas un état, une profession, que d'être contentieux. »

Elle se rappela avoir vu ce mot en lettres noires sur

une plaque de cuivre, au premier étage, à la porte de droite. Au-dessous, était clouée une carte portant ces lignes étonnantes :

JOSEPH MARTIN

Licencié en droit,
Ancien secrétaire perpétuel de la Société des héritiers Martin,
Inventeur du futur volitif,
Promoteur des embellissements de Paris, etc., etc.
Consultations tous les jours de dix heures à midi.

« Alors, dit Violette, tu connais ce monsieur Martin ?

— C'est un de mes amis, répondit gravement la petite. Je connais aussi sa dame.

— Sa femme, Madeleine ! sa femme ! reprit Violette.

— Mme Janissert dit toujours « sa dame », riposta sèchement Madeleine.

Un jour vint où Violette eut besoin de faire connaissance intime avec certain article du code, à propos d'une question d'affaires. Elle alla trouver M. Martin, qui la renseigna de son mieux. De là quelques relations avec celui que l'on continuait à appeler, par plaisanterie, le contentieux. Peu à peu, Violette pénétra dans tous les secrets de la fameuse pancarte, aussi mystérieuse pour elle, au premier abord, que serait l'inscription d'Ancyre pour un Indien Pawnie ou pour un Esquimau.

M. Martin, successivement avocat, professeur d'écriture, maître de pension, directeur d'une Compagnie de messageries, gérant d'un journal semestriel, architecte-vérificateur de mémoires et de devis, représentant de commerce et agent d'affaires consultant, avait traversé tous ces métiers sans s'y enrichir. « Matériellement parlant, j'ai échoué, disait-il, mais j'ose croire que j'ai laissé une trace ineffaçable partout où j'ai passé. » M. Martin avait composé une grammaire qui se vendait « chez l'auteur ». Elle avait comblé une lacune importante et doté notre langue d'un futur volitif, par opposition au futur potentiel, si manifestement insuffisant, comme vous le savez. Le premier, dans le *Moniteur de la Corroirie*, il avait conseillé l'achèvement du Louvre et le prolongement de la rue de Rivoli. Cet article, évidemment lu et médité par Napoléon III, avait produit les résultats que l'on connaît. Lorsque M. Martin, vêtu d'une modeste redingote qui avait vu de meilleurs jours, le chapeau à la main, d'après son habitude immuable, suivait une de nos grandes artères, dans cette foule ingrate qui courait à ses plaisirs et à ses affaires, personne — sauf quelque gavroche qui avait envie de revoir cette *bonne tête* — ne se retournait pour regarder le promoteur des embellissements de Paris. Il le savait, lui : c'était assez. Il savourait son incognito comme un roi en voyage. Il contemplait, avec un sourire d'admiration

complaisante, les splendides perspectives du Paris moderne, et murmurait, entre ses dents, avec un mélange d'orgueil naïf et de philosophie mélancolique : « Hein ! sans moi, pourtant !... où tout ça en serait-il ? »

Après la transformation de la capitale, la grande affaire qui avait rempli dix ans de sa vie, c'était la succession Martin. « Un drame, un véritable drame, avec des hauts et des bas, des péripéties incroyables. On touchait presque au faîte, puis on avait été précipité dans l'abîme. » En simple prose, il s'agissait de recueillir l'héritage d'un certain Martin, mort à la Jamaïque. Avec les arrérages, la succession se montait à trente-trois millions quatre cent vingt-neuf mille huit cent quatorze francs vingt-sept centimes. Pour partager ce trésor, tous les Martin de France se réunirent ; les Martens, les Martène, les Marty, les Marteau et autres variétés, arguant d'un léger changement d'orthographe, prétendirent avoir part au gâteau. Il vint d'Italie des Martini et des Martino, d'Espagne des Martinez, de Russie et de Pologne des Martinof et des Martinowski. La salle Herz put à peine contenir le Parlement des Martins, dont l'assemblée fut aussi houleuse et signalée par autant de grossièretés et de violences que celle d'un Parlement ordinaire. M. Martin — ce fut une heure inoubliable dans sa vie — fut, en qualité de secrétaire général, chargé de poursuivre la revendication. Il y eut de longues négociations, mais

elles n'aboutirent pas. En cette circonstance, le gouvernement anglais joua M. Martin « avec sa perfidie habituelle ». Mais M. Martin ne s'expliquait pas là-dessus, n'entrait dans aucun détail : après tout, « il y avait des ménagements à garder envers une puissance amie de la France ».

Dans une sorte de faillite perpétuelle, toujours prêts à manquer de tout et vivant néanmoins, contre toutes les lois de l'arithmétique et de la vraisemblance, les époux Martin s'étaient échoués depuis sept ou huit ans dans la rue de Saintonge, où M. Martin avait ouvert un « cabinet d'affaires ». Comme tous les grands hommes méconnus, il comptait trois ou quatre admiratrices dévouées : c'étaient des concierges du voisinage, joueuses de Bourse, dont il gérait les capitaux. Lorsqu'elles perdaient, elles attribuaient ce revers à la guigne. Lorsqu'elles gagnaient — car tout arrive ! — elles se récriaient sur la pénétration de leur conseiller : « Hein ! tout de même ! il avait vu ça venir. Oh ! il est malin, le père Martin ! » Elles le prônaient dans le quartier, mais, en dépit de cette propagande, le « cabinet d'affaires » ne marchait pas. Il y avait quelque chose de navrant et de comique à voir ce pauvre homme, dont les coudes perçaient les manches élimées et blanchies, attendant, au milieu de tous les signes extérieurs du dénuement, les rares clients auxquels il enseignait l'art de faire fortune.

Toutes leurs espérances s'étaient concentrées sur leur « demoiselle », qui avait eu un accessit de piano au Conservatoire. Mais elle était morte à vingt ans d'une laryngite chronique. Mme Martin ne s'était point relevée de ce coup. Dolente, découragée, elle se plaignait de tout, du froid, du chaud, de sa tête, de ses reins, de ses pieds, de la vie et des hommes en général ; tout le jour, sans le savoir, elle schopenhauerisait, tandis que son mari semblait la dernière incarnation de Pangloss. Ce n'est pas que la perte de l'enfant ne l'eût pas profondément atteint ; mais sa nature était d'espérer, et il fallait bien qu'il obéît à sa nature. M. Martin allait donc, souriant, à travers cette vie qui lui était si inclémente, toujours prompt à se ranger dans l'escalier lorsqu'il rencontrait une dame, et à lui « présenter ses devoirs », trouvant des expressions convaincues pour célébrer une belle journée, comme s'il n'avait eu rien autre chose à faire que de jouir de l'existence et de remercier le Créateur, à la fois bienveillant et solennel, prenant classiquement une prise de tabac lorsque ses moyens le lui permettaient, rajustant d'un geste machinal ses lunettes d'or, — la seule chose en or qu'il eût jamais possédée ! — et livrant au vent, hiver comme été, son grand crâne plein de projets. Il était génial, humain, sympathique, débordant de condescendance, désireux de soutenir, de protéger, de consoler, lui qui avait tant

besoin de consolation, de protection et de soutien!

Vers le même temps où Violette faisait la connaissance des Martin, un hasard analogue la mit en relations avec la doctoresse Octavie Raynouard. Madeleine eut la scarlatine. Il fallait appeler un médecin. Pourquoi pas Mlle Raynouard? Le public du quartier, peu au courant des nouvelles choses, l'appelait la sage-femme; on savait, cependant, qu'elle avait un diplôme en règle de l'Université de Zurich. Elle vint voir Madeleine, la soigna et la guérit. Cette cure n'était pas un miracle, mais témoignait de l'intelligence et du savoir pratique de Mlle Raynouard.

La convalescence finie, Octavie revint comme voisine et comme amie. Très laide, très brusque, très bonne, elle ne déplaisait pas à Violette, à cause d'une sorte de similitude dans leurs situations. Sans famille et sans fortune, Mlle Raynouard s'était dévouée à l'éducation de son jeune frère François, comme Violette à celle de Madeleine. Elle avait pour François les plus vertigineuses ambitions. Elle avait décidé qu'il serait un Renan, un Champollion, un Max Müller, un maître et un rénovateur de la science. Quant à elle, elle n'était rien, ne voulait rien être; elle serait venue dans le monde pour préparer le célèbre François Raynouard, dont elle voyait déjà le nom sur les affiches du Collège de France et sur la liste de deux ou trois Académies. Elle prendrait rang dans ce petit batail-

lon de sœurs dévouées et sublimes qui ont couvé un frère de génie. « La femme d'un grand homme, disait-elle, pense à ses enfants et à elle-même tout autant qu'à son mari. Elle porte le nom fameux, prend sa part des ovations dont on l'entoure et de tous les menus agréments de la gloire. Au fond, c'est une égoïste !... Mais la sœur, dont personne ne parle et que tout le monde ignore, qui sacrifie bravement sa part de joies et construit péniblement le bonheur d'une autre, n'est-ce pas le dernier mot du désintéressement, la quintessence de l'abnégation ? »

Elle disait cela en riant, mais on voyait qu'elle avait bâti sa vie sur cette pensée.

En y rêvant davantage, en y regardant de très près, peut-être un philosophe de l'école de Hobbes eût-il ramené l'abnégation de Mlle Raynouard à l'amour de soi, racine commune de tous les sentiments. L'affection qu'elle avait pour son frère ne ressemblait-elle pas à la passion du propriétaire pour sa maison, de l'avare pour son or, de l'auteur pour son livre, de tout homme pour la chose qu'il a faite et qui lui appartient? Mais Hobbes n'est pas très connu dans la rue de Saintonge.

François était, en tout, l'opposé de sa sœur, au physique et au moral. Assez agréable de figure, il commençait à soigner ses cheveux et ses ongles. Il mettait des gants pour aller à Charlemagne, mais les retirait

au coin de la rue Saint-Antoine pour ne pas prêter à rire aux camarades. On disait de lui au collège qu'il « se gobait ». C'était trop peu dire : il se dégustait. Était-il l'adolescent extraordinaire que voyait en lui sa sœur? Le peu de paroles qu'il laissait échapper ne donnait aucune lumière à ce sujet.

Octavie sentait le besoin d'excuser la banalité et la pauvreté des propos de son frère.

« Il est si timide! » disait-elle.

Étrange timidité qui semblait dédaigner le genre humain! En réalité, la prétention excessive qu'il apportait en toute chose paralysait ses plus légers mouvements, gâtait ses moindres paroles. Il ne pouvait rien dire à force de se croire de l'esprit; il ne pouvait rien faire, tant il se trouvait supérieur à sa sphère et à son existence présente.

Impossible de saisir sa vraie nature sous les mille affectations qu'il prenait et quittait tour à tour, sous les personnages factices qu'il empruntait successivement à ses romans favoris. Il était très occupé des femmes, mais à sa façon, posant devant elles et ne cherchant point à leur plaire.

Un matin, comme Violette arrivait au magasin, elle aperçut, mêlée à la correspondance de la maison, une lettre qui lui était personnellement adressée. Le papier était teinté d'un bleu mourant. Une pensée servait de cachet, et une guirlande de myosotis cou-

rait autour du papier. Le tout exhalait un vague parfum. Elle lut : *O toi dont le regard...* et s'arrêta saisie. Miséricorde ! Une lettre d'amour, et une lettre d'amour en vers !

Il y avait en elle un mélange d'étonnement et d'envie de rire, avec un commencement de colère. La lettre était venue par la poste ; qui pouvait en être l'auteur ? Peut-être un des commis du magasin. Elle jeta sur eux un rapide coup d'œil. Elle les vit tous occupés à emballer ou à déballer, frottant des faïences ou comptant du regard des douzaines de verres, remuant les lèvres d'un air paisiblement affairé. Pas un ne semblait songer à Mme Noirmont. Elle lut les vers jusqu'au bout, en fut horriblement choquée. Le tutoiement poétique lui paraissait intolérable. Il était question de ses « épaules de marbre », de son « sein de neige ». Le poète parlait de « ses nuits désespérées » qu'il employait « à maudire sa mère ». Il proposait à Violette, en manière de conclusion, de s'enfuir avec lui dans un désert « vierge de pas humains », au milieu des fauves « moins féroces que l'homme ». Là ils mourraient dans les bras l'un de l'autre, « lentement consumés par le fatal amour ».

Violette froissa le joli papier bleu et le mit dans sa poche. Puis elle aborda sa besogne journalière, écrasant les points au-dessus des *i* et barrant les *t* avec plus d'énergie que de coutume. Et, tout en accusant

réception d'une caisse de Murano ou en expédiant une commande à Minton, elle ne pouvait s'empêcher de murmurer : « L'imbécile ! »

Le soir, en rentrant, elle sonna chez Octavie. Madeleine, qui avait un demi-congé pour la fête d'une des demoiselles Gailleton, devait passer la journée avec les Raynouard.

Ce fut François qui ouvrit la porte.

« Ma sœur, dit-il, est sortie avec la petite. Elle ne tardera pas à rentrer.

— Je vais l'attendre, dit Violette. Ne vous gênez pas pour travailler, si vous avez un devoir à finir.

— Je n'ai rien à faire », répondit François, qui n'aimait pas à s'entendre rappeler le collège.

Violette s'assit dans un fauteuil, tournant le dos à la fenêtre ; lui, debout en face d'elle, adossé à la muraille, les yeux attachés au tapis. Il y eut un moment de silence pendant lequel la main de Violette, cherchant son mouchoir, rencontra la lettre froissée. Ce souvenir, ainsi réveillé, ramena toutes les impressions du matin. Elle leva par hasard les yeux sur François, remarqua son attitude ambiguë, ce trouble en quelque sorte artificiel qui soulignait une émotion factice. Un soupçon lui traversa l'esprit : « Si c'était lui ? » immédiatement suivi d'une affirmation : « C'est lui ! » Elle se sentait curieusement observée ; François cherchait à lire sur ses traits le succès de sa déclaration. Elle

rougit de dépit, et en fut de plus en plus irritée, car elle comprenait que cette rougeur pourrait être mal interprétée par ce fat de dix-neuf ans qui l'épiait. Cependant elle se contraignit et dit avec indifférence :

« Le grand ressort de ma montre est cassé; votre sœur m'a promis l'adresse de son horloger. Connaissez-vous cette adresse ?

— Certainement. »

Il se dirigea vers la table et griffonna quelques mots sur une feuille de papier. Violette la reçut de ses mains, s'approcha de la fenêtre, car le jour baissait, et lut attentivement. Quoique l'écriture fût déguisée dans l'épître en vers, elle la reconnaissait sans peine.

Sans doute le jeune homme avait deviné son intention, et il attendait, anxieux.

Il y eut une nouvelle pause.

« Monsieur François, fit enfin Violette, vous aimez les vers ?

— Oui, certes.

— Moi, pas du tout.

— C'est-à-dire..., reprit François un peu intimidé, je les aime quand ils sont bons.

— Dites-moi ce que vous pensez de ceux-ci. »

Et elle lui tendait le papier bleu. Il le prit et feignit de lire, mais la lettre tremblait dans sa main.

« Eh bien ? dit-elle au bout d'un instant.

— Eh bien ! je ne puis pas juger du mérite des vers,

mais il me semble que celui qui les a écrits... doit savoir aimer.

— Et moi, je pense tout le contraire. Je pense que l'auteur est un enfant, qui ne sait pas grand'chose de l'amour et rien de mon caractère.

— Un enfant!

— Oui, et c'est pour cela que je lui pardonne.... S'il avait quelques années de plus, il saurait que son amour est une impertinence, et il serait inexcusable. Après tout, j'ai tort de me fâcher. C'est une feuille de papier gâtée, voilà tout!... Les myosotis sont si jolis, c'est dommage qu'on ait écrit là-dessus. »

François restait atterré, le papier à la main.

« Voulez-vous me faire un plaisir? Brûlez cette lettre. »

Il alluma une bougie et approcha le papier de la flamme. Il était pâle et paraissait souffrir si cruellement, que Violette se reprochait déjà d'avoir été trop dure ; mais, d'une voix basse, comme si les syllabes s'étranglaient dans sa gorge, il dit :

« Pour repousser celui qui vous aime, il faut que vous en aimiez un autre. »

Violette tressaillit. Irritée de nouveau, elle renonça à mettre un baume sur la blessure qu'elle avait faite. Comme le dernier atome de la lettre d'amour tombait en cendres dans la cheminée, Octavie rentra avec Madeleine.

Le souvenir de cet incident s'effaça par degrés dans la mémoire de Violette, à mesure que les années s'écoulaient. François, lorsqu'il ne se croyait pas observé, lui jetait un regard noir. Il eût été difficile de dire ce qu'exprimait ce regard : désir refoulé ou vaniteuse rancune. Peut-être les deux à la fois.

Au sortir du collège, il avait passé son baccalauréat. Puis il avait suivi, du moins il était censé suivre les cours de la Faculté et de l'École des chartes. Mais plus d'une fois, à l'heure où sa sœur le croyait sur les bancs de la Sorbonne, ou dans les salles d'une bibliothèque, Violette l'avait aperçu, à la terrasse d'un café du boulevard, les coudes sur la table, l'œil perdu dans le vague, regardant fumer sa demi-tasse ou suivant distraitement la marche d'une jolie femme. Un jour, il déclara à Octavie que « tout ça l'abrutissait », qu'il était né poète et n'entendait pas dessécher son génie dans les aridités grammaticales et paléographiques. Octavie se retourna avec une rapidité surprenante. Eh bien! puisqu'il ne voulait pas être Renan ou Champollion, il serait Victor Hugo. Elle accoucha, cet hiver-là, le plus d'épicières qu'elle put, et, suivant l'expression élégante de M. Martin, le trésor de Lucine lui permit d'offrir un sacrifice à Apollon. En prose moderne, elle publia à ses frais un volume de vers écrits par François.

Ce volume avait pour titre : *Désespérances*, au plu-

riel. En effet, il y en avait de toutes les sortes. L'auteur maudissait la vie, qui n'avait pas encore été pour lui bien cruelle, et les femmes, dont il ne connaissait, au vrai, qu'une seule, sa sœur, laquelle s'était dévouée sans relâche à son bien-être et à son succès. Tantôt, avec la solennité qui convient, il descendait dans les sombres abîmes de sa psychologie intérieure; tantôt il hellénisait prétentieusement, s'abandonnait à des badinages païens où, sous la tunique de Glycère et le péplum de Chloé, se devinaient des nudités modernes, maigrelettes et mal décrassées. Quelques blasphèmes complétaient la cargaison poétique de François Raynouard. Dans l'exemplaire qui lui fut offert, Violette trouva certaine lettre d'amour adressée « à Madame *** » qu'elle avait déjà lue sur une feuille bleuâtre encadrée de myosotis.

« Tiens! pensa-t-elle, il en avait gardé copie. »

Et, avec un peu de dédain pour ce poète qui ramassait ses miettes, elle jeta le volume sur la table en disant tout haut :

« Pauvre garçon! »

Madeleine entendit ces deux mots et ne les comprit pas. A la première sortie de Violette, elle dévora le volume, qu'elle comprit moins encore.

Le livre des *Désespérances* tomba comme tombe une pierre, tout droit jusqu'au fond de ce gouffre d'oubli qui engloutit chaque année des milliers de volumes

inutiles et, par conséquent, coupables. « Ne nous décourageons pas, criait Octavie, enflammée par la lutte. Il faudra bien qu'ils y viennent ! » Mais François était de ceux qui ne frappent pas une seconde fois à la même porte. Il se montrait le premier à dénigrer la poésie. « Les vers ! Quelle sottise ! C'était à la fois puéril et vieux jeu, bon pour les enfants ou pour les badernes ! Puisqu'on n'estime que l'argent, le seul métier qui vaille un effort est celui qui consiste à en gagner. Je veux être riche ! » — « Il est superbe ! » disait Octavie, cherchant à entraîner Violette, qui ne disait mot. La conséquence de ce changement de front fut que François devint, en attendant mieux, commis chez un agent de change. Il porta les cheveux taillés en brosse et laissa croître une barbiche américaine. Il ne parla plus que primes, reports et échelliers.

Il ne causait jamais avec Violette. En revanche, il daignait poser quelquefois pour Madeleine, car il avait remarqué que l'enfant buvait ses paroles, et, de son côté, il était altéré d'admiration. Il lui donnait de petites claques, lui tirait les oreilles, se moquait d'elle au point de la faire rougir dix fois en une heure, bien qu'elle ne se fâchât jamais. Un jour, — elle avait déjà quatorze ans, — il la prit de force sur ses genoux. Elle se mit à frémir d'une façon si extraordinaire et à se débattre si gauchement, qu'il l'observa avec curio-

sité. Impitoyable, il mit la main sur la poitrine de la petite.

« Comme ton cœur bat! Qu'est-ce que tu as donc? »

Honteuse, elle baissa la tête d'un geste brusque et se couvrit les yeux avec ses mains rouges.

Un autre jour, il lui dit :

« Qu'est-ce que c'est que ce chapeau-là? Sais-tu que tu n'es pas trop laide comme ça?

— Vrai? » cria l'enfant avec extase.

Et, pendant quelques secondes, elle fut presque jolie. Cependant François continuait à la regarder.

« C'est drôle que tu ressembles si peu à ta maman....

— Vous la trouvez bien, n'est-ce pas?

— Oh! oui, elle est bien belle! » répondit François, avec une amertume qui donna à cette parole un accent profond, dont Madeleine fut douloureusement frappée.

Tout en prenant des airs d'oncle ou de frère aîné, François avait vu, avant tout le monde, ce qui se passait dans le cœur de Madeleine. C'était pour lui un divertissement ou tout au moins une distraction, lorsqu'il pleuvait trop pour sortir, ou lorsque l'argent lui manquait pour aller au café. Alors, il la taquinait de cent façons, puis, quand il la voyait prête à pleurer, d'une caresse rapide la faisait frissonner de bonheur. Il savait bien que ce petit jeu n'était pas honnête; mais l'honnêteté était ce qui préoccupait le

moins M. François Raynouard. Des scrupules, cela ne va pas à un homme qui « veut être riche »!

A ces agaceries succédaient de longues périodes pendant lesquelles François se montrait froid, indifférent, dédaigneux, presque dégoûté, soit qu'il s'amusât à la faire souffrir, soit qu'il fût occupé ailleurs à des amours qu'il jugeait plus sérieuses. Madeleine se désespérait; elle avait la fièvre; la nuit, elle étouffait nerveusement ses sanglots contre son traversin. Vaguement, elle songeait à en finir avec la vie. Se laisserait-elle mourir de faim? Avalerait-elle du poison? La mort est toujours là, sous la forme des objets les plus communs et les plus vulgaires, enfermée dans une bouteille d'encre ou dans une boîte d'allumettes, la mort toujours prête à paraître devant celui qui l'évoque, la mort effroyablement facile et bon marché!... Madeleine racontait ses souffrances à l'amie mariée, qui riait de son rire paisible et effronté :

« Tu es bête! Est-ce que les hommes valent la peine qu'on se fasse du mal?... »

C'est à ce moment que la situation des dames Noirmont changea tout à coup. « Te voilà une héritière! » avait crié Octavie. Si vite qu'eût marché la langue de Mlle Raynouard, la pensée de son frère l'avait devancée. Il y songea sérieusement. Madeleine aurait-elle une dot? Et que pouvait être cette dot? Il se

garda de s'ouvrir à Octavie. Il la regardait comme une sotte, et il avait pour preuve de sa sottise le dévouement sans bornes qu'elle lui portait. Il ne modifia rien, en apparence, à sa manière d'être et attendit les événements.

Violette ignorait tout : un hasard l'éclaira.

Un matin, comme elle voulait recoudre un bouton de gant, elle ne put trouver son dé, et songea à emprunter celui de Madeleine, alors absente. En remuant les objets, dans la boîte à ouvrage de la jeune fille, elle découvrit une photographie de François, au revers de laquelle étaient écrits ces mots : « Donné par lui, le 7 juin, à huit heures du soir. »

Madeleine était amoureuse! Et depuis longtemps déjà, à ce qu'il semblait! Et celui qu'elle avait choisi était ce François Raynouard qui avait effleuré d'un désir, aujourd'hui mal éteint, sa mère adoptive! Ce François dont les tendances morales inspiraient à Violette une invincible répugnance! Le coup était rude autant qu'inattendu. Elle y rêva longtemps et résolut de lutter.

Puis, le bouton de gant recousu, elle remit toutes choses en leur place et rentra dans sa chambre.

XI

« J'ai donné congé de l'appartement, dit Violette à Madeleine, une semaine environ après cette découverte. Voici l'acceptation du congé. J'ai loué rue de Paradis, dans la maison même de la *Coupe de Cristal*; ce sera infiniment plus commode pour la surveillance des affaires. »

Le ton de Violette était si net, si tranquillement péremptoire, Madeleine vit bien qu'il n'y avait pas à discuter.

« Ah!... Quand partons-nous?

— Le logement est vide, ce qui me permet d'emménager sur-le-champ, ou, du moins, dès qu'on aura fait les réparations nécessaires, dans une huitaine de jours. »

Pas une objection! Pas une larme! Violette avait à combattre une nature toute différente de la sienne, un de ces caractères qui, pour la défense, se cuirassent d'inertie et se ramassent dans un silence boudeur,

prolongé, s'il le faut, pendant des mois, pendant des années. En huit jours, Violette n'obtint de réponse ni à ses caresses ni à ses questions les plus simples, rien que des « oui » ou des « non » à peine distincts. Matin et soir, Madeleine approchait son front pour recevoir un baiser, et ce front semblait fuir devant les lèvres de Violette, en sorte que le baiser se perdait dans le vide. Le mot « maman » était supprimé dans leurs relations quotidiennes. Violette s'était proposé de la réconcilier avec le nouvel appartement en ajoutant mille recherches aux objets qui formaient leur installation personnelle. Madeleine regarda sa jolie chambre bleue du même air hostile qu'elle avait autrefois contemplé les murs désolés du logement de la rue de Saintonge. Aux demandes de Violette : « Aimerais-tu mieux ceci... ou cela? » elle répondait par un monotone : « Comme tu voudras ! » ou par un : « Ça m'est égal ! » plus implacable encore.

L'enfant, comme le sauvage, a sa tactique, toute de patience et de ruse sournoise, qui déjoue souvent les moyens de l'être supérieur en intelligence et plus avancé en culture. Madeleine mettait les armes et la stratégie de l'enfant au service de sa passion de jeune fille.

Aussitôt installée, Violette invita à dîner les Raynouard. Elle continuait à éprouver de l'amitié pour Octavie. D'ailleurs, il n'entrait pas dans ses plans de

rompre brusquement, mais de détacher peu à peu Madeleine sans paraître lui faire violence. Les Raynouard acceptèrent avec empressement, et, au jour dit, vinrent de bonne heure. Ils visitèrent avec curiosité l'appartement. Chaque détail indiquait à François que les dames Noirmont avaient gravi un ou deux degrés de cette fameuse échelle sociale qui n'est, après tout, qu'un escalier parisien renversé, puisqu'elle commence au septième étage pour finir au premier.

Madeleine avait repris son meilleur sourire avec sa plus jolie robe. Bruyant, rieur, bon camarade, le jeune homme mêlait à la familiarité d'autrefois certaines petites nuances qui pouvaient, au besoin, servir de transition, l'acheminer vers une nouvelle phase de ses relations avec Madeleine. Le dîner fut animé, et l'on but, au dessert, une bouteille de champagne, pour fêter la pendaison de la crémaillère. Très surexcitée, la jeune fille ouvrit la porte-fenêtre qui donnait sur le balcon; François l'y suivit. De là, ils passèrent dans une autre chambre, toujours jouant et riant. Dans le cerveau de Madeleine fermentait cette goutte de champagne qu'elle avait bue, et, quant à François, peut-être éprouvait-il cette griserie légère qu'inspirent la présence d'une jeune fille, ses mouvements rapides, ses petits cris nerveux, ses courts éclats de rire essoufflés et palpitants.

« Comme Madeleine est excitée ce soir ! disait Violette à Octavie, assise auprès d'elle sur le canapé du salon.

— Bah ! répondait Octavie avec une indulgence béate, laissez-les s'amuser un peu, ces enfants ! »

Violette essaya de reprendre la conversation, mais, à un cri plus aigu de Madeleine, suivi d'un « chut ! » de François, elle se dressa, courut à la porte et l'ouvrit. D'un air assez sot, François lâcha la petite, qu'il tenait prisonnière dans un coin, et Madeleine, toute rouge, parut médiocrement satisfaite d'être délivrée.

« Nous jouions à cache-cache, dit-il en manière d'explication.

— A cache-cache !... Monsieur François, fit Violette, il y a quelques années, je vous trouvais un peu trop avancé pour votre âge ; maintenant vous me paraissez bien jeune pour un homme de vingt-cinq ans ! »

Les oreilles de François, déjà passablement colorées, devinrent cramoisies, et il rentra dans le salon les yeux baissés, serrant les lèvres, comme s'il eût été profondément blessé, bien qu'il affectât de sourire.

Après le départ des Raynouard, Madeleine prit son bougeoir et vint tendre le front à Violette, suivant le froid cérémonial qu'elle avait imaginé depuis quelques jours.

« Non, chère enfant,... j'ai à te parler,... à te parler sérieusement. Autant ce soir qu'un autre jour. »

Madeleine, avec une résignation ironique, posa son bougeoir sur une console.

« Tu es une grande fille, à présent. Tu ne peux plus jouer avec M. François comme tu le faisais quand tu avais dix ans. »

Madeleine éclata.

« J'attendais cela... Tu ne cherchais qu'un prétexte pour me défendre de lui parler.... C'est pour cela que tu l'as invité à dîner. Tu m'as tendu un piège.

— Moi? fit Violette blessée. Non, Madeleine, je ne te tends pas de pièges : je t'ai toujours parlé, je te parlerai toujours franchement.

— Parlais-tu franchement le jour où tu m'as brusquement annoncé que nous quittions la rue de Saintonge, en donnant pour raison l'intérêt du magasin? »

Violette ne répondit pas sur-le-champ à la question. Et Madeleine reprit aussitôt avec amertume :

« Puisque tu es si franche, dis-moi donc ce qui s'est passé entre toi et François?

— Tu deviens folle! Il ne s'est rien passé entre lui et moi.

— Allons donc!... Tu crois que je ne vois rien, que je ne devine rien? Tu es si singulière avec lui, si dure quelquefois!... Tu fais allusion à des choses! Tiens,

ce soir encore. Et lui, il te regarde d'une façon si drôle!... Il t'a aimée, j'en suis sûre; peut-être qu'il t'aime encore. Il faut bien que tu aies fait quelque chose pour cela, car l'amour ne vient pas tout seul.... Oh ! mais, je n'en suis pas surprise.... Ce que tu fais aujourd'hui pour la fille, tu l'as fait autrefois pour la mère.

— Pour la mère!

— Sans doute. Ne fais donc pas semblant de ne pas me comprendre. Pourquoi mon père s'est-il brouillé avec ma mère? Dis-le donc!

— Pour des raisons que je ne dois pas te dire,... qu'il n'est pas convenable de t'apprendre.

— Oh! tu veux insinuer.... Il ne te manquait plus que d'insulter ma mère!... Tout ce que je sais, c'est que tu es entrée dans la maison, que ma mère en sortait un mois après, et qu'ils ne se sont jamais revus.... L'explication est facile à trouver.

— Malheureuse enfant! qui a pu te raconter ainsi les choses, te suggérer une pareille monstruosité?

— Quelqu'un qui sait.

— Ce n'est pas Réparate, à coup sûr.

— Réparate est trop bête pour comprendre ces choses-là. Réparate est ta dupe, en plein, la pauvre niaise!

— Alors, qui donc?

— Madame Vitalis.

— Tu connais cette femme ? Tu l'as vue ? Tu lui as parlé ?

— Ah ! cela te fait peur !

— Oui, cela m'épouvante, car c'est une misérable.

— Du tout ! C'est une excellente femme, qui adorait ma mère et qui m'aime de tout son cœur. Elle m'a attendue à la porte du cours bien des fois avant d'oser me parler, et, le premier jour qu'elle m'a abordée, elle pleurait à chaudes larmes.

— Que te voulait-elle ? Elle mendiait, sans doute ?

— Elle, mendier !... Elle a une jolie boutique rue de Provence, avec un salon derrière, mieux meublé que celui-ci. Elle vend des bijoux et des dentelles... oh ! des dentelles magnifiques ! »

Et, au milieu de sa colère, Madeleine eut une intonation admirative et comme une pensée gourmande en songeant aux belles dentelles de la Vitalis.

« Ainsi, tu es allée dans ce bouge ?

— Tiens ! pourquoi pas ?

— Je te défends, entends-tu ? Je te défends de remettre les pieds chez cette femme.

— Tu me défends ?... Et de quel droit ? Tu n'es pas ma mère, tu es une étrangère, après tout ; tu n'as aucune autorité sur moi, tu ne m'es rien ! »

Violette pâlit et chancela sous ces affreuses paroles, comme si elle eût été frappée à la poitrine. Pourtant, elle resta maîtresse d'elle-même.

« Soit. Je t'ai donné ma vie; cela ne compte pas. Mais Victoire est à mon service, et je paye son obéissance. Elle t'accompagnait, elle devait me prévenir de ta conduite. Je la chasserai demain.

— Tu feras bien.... Elle m'est attachée, c'est là un crime suffisant pour que tu ne lui pardonnes pas.... Il faut bien que tu me sépares successivement de tous ceux que j'aime.... Tu m'as exilée de la maison de mon père. Maintenant, tu veux mettre obstacle à mon bonheur, jeter une barrière entre moi et celui que j'adore.... Tu veux le garder aussi pour toi. Mais ne crois pas que tu auras facilement raison de moi. Je lutterai de toutes mes forces, car je te hais, vois-tu, je te hais!... »

Elle répéta ces mots jusqu'à l'épuisement avec une fureur navrante à voir.

Puis elle sortit du salon, et Violette l'entendit tirer violemment le verrou de sa chambre.

Cette scène n'avait pas duré dix minutes; elle avait suffi pour détruire le bonheur d'une existence, de deux peut-être. Combien était mesquin l'incident qui l'avait amenée, et combien terrible le résultat! Violette restait assise sur le canapé, comme assommée sous le choc, plus consternée qu'irritée. Bien souvent elle avait eu des doutes, des inquiétudes; elle s'était effrayée de l'avenir; elle avait reculé devant certains coins inconnus du caractère de l'enfant, devant cer-

taines énigmes morales qu'elle n'avait pas appris à déchiffrer. Maintenant, elle voyait jusqu'au fond cette âme violente et jalouse, ingénieuse à se tourmenter et à faire souffrir les autres. Elle avait cru à la puissance de l'éducation, à la contagion du bien, au magnétisme du dévouement. Peine perdue! Rien n'avait pu changer l'enfant des amours exotiques et bohèmes. Née d'une fantaisie vicieuse et d'un sauvage désir, dont un hasard avait fait la rencontre, Madeleine en était le fruit naturel, l'incarnation permanente : elle était la cristallisation de ce double caprice en une âme humaine. Pour tous ses soins, Violette recueillait la méfiance et la haine. Ses pures actions, interprétées par la malignité ou la passion, se retournaient étrangement, portaient témoignage contre elle, devenaient autant de chefs d'accusation parfaitement enchaînés. Pour se justifier, elle n'avait, il est vrai, qu'un mot à dire. Mais, le dire, c'était accuser encore d'une faute nouvelle la mémoire de la morte, salir d'une nouvelle révélation des faiblesses et des hontes humaines cette imagination qu'elle voulait préserver de la fatale science.

Elle passa une partie de la nuit à réfléchir. Réflexions arides et douloureuses, où ne luisait aucun rayon d'espoir. Une seule pensée, triste à la vérité, lui rendit de l'énergie ; c'est que des épreuves plus grandes encore allaient commencer. Le matin, elle

se leva, souffrante et lasse; à l'heure ordinaire, elle descendit au magasin. Lorsqu'elle remonta chez elle pour le déjeuner, la bonne la servit et lui annonça que mademoiselle était malade. Violette passa aussitôt dans la chambre de Madeleine, qu'elle trouva déjeunant dans son lit avec un appétit visible. Une sorte de confusion boudeuse qui se lisait sur ses traits et une tentative gauche pour dissimuler une partie du festin, accusaient le ridicule de la situation.

« Puisque tu veux être malade, je pourrais te mettre à la diète et envoyer chercher un médecin. Mais cette lutte d'enfantillages me répugne. Continue ta petite comédie aussi longtemps qu'elle t'amusera. »

Dès le soir, Madeleine reparut à table. Pendant plusieurs jours, elle rôda silencieusement autour de Violette, d'un air moitié contrit, moitié vexé. Car les natures comme la sienne ne connaissent pas les francs repentirs. Violette lui avait donné une conscience : elle discutait avec cette conscience comme avec une étrangère et une ennemie, lui marchandait l'aveu de ses torts comme pour obtenir l'absolution à meilleur compte ou pour se ménager une raison de recommencer. Victoire avait été renvoyée péremptoirement et sans délai. Lorsque vint l'heure du cours, Madeleine demanda, de cette voix humble et basse qu'elle avait adoptée :

« Est-ce que je vais sortir avec la nouvelle bonne?

— Non. C'est moi qui t'accompagnerai dorénavant. »

Madeleine baissa la tête. Le soir, elle s'approchait, comme pour être embrassée, avant d'aller se coucher. Violette ne semblait pas s'en apercevoir et se contentait de dire : « Bonsoir, Madeleine ». Le troisième jour après le dîner donné aux Raynouard, la jeune fille, ainsi tenue à distance, fit quelques pas vers la porte, revint, hésita et, brusquement, tomba à genoux.

« Pardon ! murmura-t-elle. Pardon, mère ! »

Violette se retourna vivement vers elle :

« Allons donc ! Il y a trois jours que j'attends ce mot-là !... Certes, je te pardonne de grand cœur, mon enfant. J'essaierai même d'oublier. »

Elle la fit asseoir près d'elle et lui passa un bras autour de la taille.

« Sur tout ce que tu m'as dit l'autre soir, j'aurais bien des choses à répondre. Peut-être aurai-je un jour à te faire connaître beaucoup de circonstances que tu ne sais pas; mais le temps n'est pas venu.... Aujourd'hui, je ne veux pas être justifiée devant toi. Je veux avoir tout ton respect et toute ta confiance, sans ouvrir la bouche pour les demander; je ne permets pas à un soupçon de traverser ton esprit. Tu me connais trop bien et depuis trop longtemps : tu n'as pas le droit de te tromper sur ce que je suis.... »

Violette s'arrêta après ces paroles, prononcées avec

émotion et avec une sorte d'honnête fierté. Madeleine balbutia une promesse.

« Là! reprit Violette. J'ai retrouvé ma petite fille.... Maintenant, causons de François Raynouard. Je t'avoue que, si j'avais pu diriger tes affections, ce n'est pas le mari que je t'aurais choisi. Peut-être aurais-je dû prévoir ce qui arriverait et t'emmener plus tôt.

— Ça n'aurait servi à rien. Je l'aime depuis longtemps, depuis toujours.

— Quoi! Même quand tu avais douze ans?

— Je crois que oui. Il me semble que ça n'a jamais commencé....

— Et que ça ne finira jamais, acheva Violette en souriant. Mais rien n'est moins certain, mon enfant. Continueras-tu à l'aimer? T'aimera-t-il, lui? Voilà ce que nous ne savons pas, et qui nous l'apprendra?

— Le temps!

— Tu as parfaitement deviné. Conclusion: il faut attendre.

— Mais je ne demande pas mieux! »

Madeleine se jeta au cou de Violette et, en l'embrassant, laissa tomber ces mots:

« Pauvre chérie, comme j'ai été méchante avec toi! »

A cette caresse, à cette parole, le cœur gonflé de Violette s'ouvrit, son chagrin creva en une pluie de

larmes. Et, pourtant, elle sentait que Madeleine n'avait montré de contrition réelle qu'en trouvant sa mère adoptive moins opposée à ses désirs.

Tout reprit un aspect de gaieté dans l'intérieur, un instant troublé, des dames Noirmont. Octavie sut quelque chose de ce qui s'était passé, et il est permis de supposer que Madeleine elle-même, lorsqu'elle fut moins surveillée, trouva moyen de la mettre sur la voie. Ce qui est certain, c'est que, peu de jours après, Mlle Raynouard entama le grand sujet avec Violette. A l'en croire, il y avait affection réciproque entre les jeunes gens, non pas de l'amour, — « quelle bêtise que l'amour! » — mais quelque chose de mieux, une convenance parfaite, une similitude de goûts, d'habitudes, tout ce qu'il fallait pour être heureux. Elle n'avait pas à faire l'éloge de son frère. Il avait résolu d'appliquer aux affaires sa grande intelligence. Hé! mon Dieu, pourquoi pas? Bien certainement, elle avait rêvé pour lui autre chose, mais rien ne l'empêcherait, une fois riche, de revenir aux études de sa jeunesse. Madeleine n'était qu'une gamine: ça, c'était parfaitement vrai. On attendrait aussi longtemps qu'il plairait à Mme Noirmont. Les jeunes gens seraient comme qui dirait fiancés. Ce stage serait une contrainte salutaire, en même temps qu'un aiguillon à bien faire.

A ces ouvertures prévues, Violette répondit par

une confidence qu'elle jugeait propre à refroidir les Raynouard. Elle mit la doctoresse au courant de la situation véritable de Madeleine.

« Elle n'est point ma fille, je ne l'ai pas adoptée légalement. Tout mon capital est dans la maison : je ne puis donc songer à la doter. »

Ce fut un coup terrible pour Octavie. Quand il s'agissait de François, elle devenait intéressée, cupide, féroce en affaires ; mais cette avidité même la rendait ingénieuse et difficile à tromper.

« Pourtant, vous la marierez, et, ce jour-là, vous ferez quelque chose pour elle. »

Violette n'osa mentir.

« Je lui donnerai une pension.

— A la bonne heure ! cria Octavie, rassurée. Je disais bien.... Et puis, qu'importent les questions d'argent ! »

Elle se remit à presser son amie.

« Je verrai, je réfléchirai », dit Violette.

En effet, elle réfléchit. Les considérations mises en avant par Mlle Raynouard la touchaient peu. Mais elle était ébranlée par des raisonnements d'un autre genre. Raisonner est souvent une imprudence pour les femmes comme Violette, que l'instinct moral ne trompe jamais. Elle cherchait les causes de son antipathie naturelle contre François et ne les trouvait pas suffisantes pour motiver tant de sévérité. La lettre

d'amour? Un enfantillage de rhétoricien, une vieille histoire dont il ne fallait plus parler. Les deux vocations manquées? Beaucoup d'hommes se tâtent et se cherchent ainsi au début de la vie. Sa fatuité, sa prétention? Hé! oui, il lui déplaisait à elle : pouvait-elle empêcher qu'il ne plût à Madeleine? Les défauts de François étaient ceux de la jeunesse et ils passeraient avec elle. Avait-on une mauvaise action à lui reprocher? Aucune. Y avait-il une tache sur son nom, sur sa famille? Pas davantage. Il gagnait quatre mille francs chez son agent de change; c'était modeste, mais honorable, et sa sœur assurait qu'il n'avait pas de dettes. Et puis, Madeleine l'aimait!...

Si bien qu'un jour, après s'être fait longtemps prier, Violette donna une sorte de consentement vague, conditionnel, dubitatif, que la joie bruyante d'Octavie transforma aussitôt en une promesse formelle.

Lorsque François revint rue de Paradis, il était fiancé, sans avoir eu un mot à dire pour l'être. Il jugea bon de conserver avec Madeleine le ton badin qui lui avait si bien réussi.

« C'est vrai, lui dit-il, que tu veux m'épouser?

— Dame! Puisque votre sœur en a envie, et que mère le permet! »

Elle se tortillait d'un air nigaud, en regardant ses bagues.

« Enfin, tu sais donc ce que c'est que le mariage, toi ?

— Que vous êtes ennuyeux avec vos questions !... Certainement, je le sais.

— Hé bien, dis-moi ce que c'est.

— C'est un sacrement, na !

— Un bon point !... Voyons, Madeleine, à quoi jouerons-nous quand nous serons mariés?

— Mais nous ne jouerons pas.... Quand on est marié, on est sérieux.

— Pas du tout !... D'abord, si tu es sérieuse, je ne veux pas de toi. Tu n'es gentille que quand tu ris, à cause de tes dents. »

Aussitôt Madeleine éclata de rire, mais elle feignit de se détourner coquettement pour ne pas lui montrer cette bouche en fleur qui l'attirait.

« Nous irons au spectacle, dit-elle.

— Sans doute !... Si tu es sage, je te conduirai au Théâtre-Miniature ou aux Ombres françaises de Caran d'Ache.

— Nous nous promènerons en voiture.

— Oui, dans la voiture aux chèvres... Nous emmènerons avec nous Mlle Lolo : tu sais, la poupée à la robe jaune dont j'ai raccommodé les souliers. J'ai toujours pensé que c'est à ce moment-là que tu m'as donné ton cœur, par reconnaissance.

— Quelle horreur ! Ma poupée jaune ! Il y a au

moins un an que j'en ai fait cadeau à la petite Janissert. »

Il était assis, serrant entre ses genoux les jambes de Madeleine, debout devant lui. Il tenait dans ses mains les deux mains moites de la jeune fille, qui se cambrait, le buste et la tête rejetés en arrière. Alors Madeleine vit passer dans les yeux de François une sorte de flamme trouble, et elle crut que c'était l'amour.

Pendant ce temps, Octavie, stylée par son frère, traitait avec Violette la question d'argent. Très coulante au début, elle revint à la charge, insista pour des engagements précis. Et d'abord, la pauvre petite Madeleine n'avait pas d'état civil, pas de droits d'aucune sorte. Nous sommes tous mortels : que Violette vînt à disparaître, à qui irait son bien ? Peu à peu, par des approches successives, par des voies détournées, par des accumulations d'arguments composites, Violette fut amenée à faire son testament. Elle passa de tristes heures chez le notaire à entendre lire des projets où il n'était question que de son décès. Les mêmes lambeaux de phrases légales bourdonnaient à ses oreilles, pesaient sur sa pensée : « l'usufruit, la nue propriété, les intentions de la testatrice.... Si l'un des futurs conjoints vient à prédécéder sans enfants », etc. Le dernier jour, elle dut s'avouer que, grâce à la complication des formules, elle n'y

comprenait plus rien. Mais enfin, c'était fini, c'était signé. Dieu merci, on n'en parlerait plus.

A partir de ce moment, les Raynouard montrèrent plus d'empressement à hâter le mariage. On se promenait le dimanche. Les « enfants » allaient devant, se donnant le bras; les deux « mères » suivaient. Madeleine trouvait cela charmant, mais ces promenades paraissaient à François le comble du ridicule, du « bourgeois ». Violette ne comprenait guère comment, étant eux-mêmes des bourgeois, et d'un rang assez humble, cet adjectif pouvait prendre, en ce qui les touchait, un sens particulièrement humiliant. Mais François, apparemment, le comprenait fort bien, et la mauvaise humeur qu'il éprouvait à « faire sa cour », à être ainsi « conduit en laisse », croissait visiblement de semaine en semaine.

« Ma chère, dit Octavie à Violette, il faut prendre votre parti. Il y a des choses, voyez-vous, que nous ne comprenons guère, nous autres qui n'avons jamais aimé.... Mais je ne suis pas seulement une vieille fille, moi, je suis médecin ! Ces deux êtres si jeunes, si épris, si près l'un de l'autre !... Bref, il est temps de les marier. »

Voilà comment, en moins de six mois, Violette se vit conduite à autoriser cette union qu'elle avait d'abord repoussée de toutes ses forces.

Le mariage fut célébré au milieu de cette vulgarité

et de cette maussaderie qui accompagnent, à Paris, les cérémonies de ce genre. A la mairie, un second adjoint, à l'église un quatrième vicaire. Sur les marches, une étroite bande rouge, le tapis des mariages moyens. Quelques mendiants ; peu de bougies, encore moins de musique. Les garçons de magasin de la *Coupe de Cristal*, empaquetés dans des redingotes noires, avec des gants de fil blanc trop longs, s'étaient perchés tant bien que mal sur le siège des landaus, d'où ils descendaient lourdement pour ouvrir les portières, tout nouveaux dans ce rôle. L'assistance très disparate : les Martin ; le père Desmarais dans un habit à queue qui eût fait la fortune d'une pièce au Palais-Royal ; les associés de Violette ; quelques bourgeois du Marais, clients d'Octavie ; les amies de pension de Madeleine ; de jolis petits messieurs avec des bandeaux sur le front, camarades de Bourse de François ; enfin, le populaire de la rue de Saintonge, Mme Janissert en tête ; des vieilles femmes attendries qui avaient vu la mariée « pas plus haute que ça ! Hein, tout de même ! comme cette jeunesse nous pousse ! » Madeleine, dans sa toilette blanche, n'était pas en beauté, mais ne paraissait pas s'en douter. Son ancienne camarade, la femme mariée, lui glissa tout bas :

« Tu as un bouton à gauche du nez. Console-toi, ça arrive très souvent. Moi, le jour de mon mariage,

j'en avais un à droite.... Ainsi, tu vois, ma pauvre petite, on n'en meurt pas. »

L'un des petits boursiers résumait ainsi son impression :

« Pas très chic, la femme de Raynouard ! Espérons pour lui qu'elle a le sac.

— A sa place, répondit un autre, j'aurais épousé la mère. »

Comme on sortait de la sacristie, l'organiste, très occupé d'une opérette qu'il avait en répétition, eut une distraction singulière. Il se crut à un enterrement et entama la *Marche funèbre* de Chopin. Derrière une colonne se tenait une femme, énormément grosse et habillée d'une façon ridicule. Elle agita les bras et envoya des baisers à Madeleine. Violette la vit et devina plutôt qu'elle ne reconnut Mme Vitalis.

Il tombait une petite pluie parisienne, fine et tiède. Néanmoins, afin d'utiliser les landaus, on alla faire le tour de la Cascade. Pour le coup, c'est cela qui était bourgeois ! Était-ce pour cette raison ? François fut, tout le jour, affairé, sec, rageur, inabordable ; il eut deux ou trois colères entre la messe et le dîner, qui eut lieu dans un restaurant du boulevard et réunit une quinzaine de convives. C'est au dessert que M. Martin put réciter son épithalame, le seul incident de la journée, avec la distraction de l'organiste.

A onze heures et demie, les nouveaux mariés s'éclip-

sèrent. Ils gagnèrent leur petit appartement de la rue Bleue. Il était plus de minuit quand Violette rentra chez elle. C'était la première fois depuis dix ans que Madeleine couchait sous un toit différent du sien. Rue de Paradis, tout était resté dans un épouvantable désordre depuis que la noce y avait passé comme un ouragan, au retour de l'église et avant le départ pour le Bois. Des portes ouvertes, des chaises renversées. Le déjeuner n'était pas desservi, les tasses étaient à demi pleines de café. Dans la chambre de Madeleine, la robe, jetée sur le lit, s'étalait. Le bouquet de fleurs d'oranger gisait sur une table ; le voile, tombé à terre, avait été piétiné. Un des souliers blancs, lancé à la volée, était allé jusque sur le balcon. Avec ce désordre contrastait le silence de l'heure et du lieu. En marchant, Violette crut sentir la sonorité des appartements démeublés. C'est en elle-même qu'étaient le vide et la solitude.

XII

Les jours qui suivirent furent pénibles à passer. Violette avait annoncé qu'elle n'irait point voir les nouveaux mariés avant le dimanche suivant. Elle se tint parole.

Dans son désœuvrement de cœur, elle imagina de rendre visite aux Martin. En entrant, elle eut le cœur douloureusement serré lorsqu'elle vit, par cette journée de froid rigoureux, les deux vieux assis et toussotant aux côtés de leur foyer éteint.

M. Martin se leva avec empressement, offrit une chaise à la visiteuse, raconta qu'il était allé se promener au Palais-Royal, où il avait vu des enfants, « appartenant à toutes les classes de la société », glisser et patiner « de concert ». Il était revenu par la rue Richelieu et les boulevards, où il avait vu installées les boutiques du jour de l'an. « Pourvu que le temps se maintînt au beau ! Ces pauvres petits boutiquiers avaient tant besoin de gagner de l'argent ! »

Mme Martin, les mains sur les genoux, sa vieille figure immobile et boudeuse, regardait les cendres froides.

Après avoir causé pendant un moment, M. Martin se rappela tout à coup qu'il était « attendu à une importante réunion d'actionnaires ». Il fit le geste de chercher sa montre à son gousset, se rappela à temps qu'il était vide, adressa un gracieux salut à Violette, un léger signe de la main à sa femme, pirouetta sur lui-même et sortit.

« Ce n'est pas raisonnable à vous, madame Martin, de ne point faire de feu en cette saison. Si votre provision de bois est épuisée et que vous n'ayez pas songé encore à la renouveler, laissez-moi me charger de ce soin. Vous oubliez trop qu'en perdant une voisine vous avez gardé une amie.

— Ma chère petite dame ! dit affectueusement Mme Martin, en serrant la main qui se tendait vers elle.

— Cela ne va donc pas ? demanda Violette à demi-voix.

— Hélas ! Il y a trente ans que ça ne va pas, trente ans que M. Martin se fait des illusions.... Savez-vous où il est allé?... Scier du bois pour un épicier de la rue des Blancs-Manteaux. Oui, ma chère dame, voilà où nous en sommes. Scier du bois, pour quarante sous, lui, un licencié en droit ! Et un homme d'âge, encore ! »

Une vive flamme passa dans la prunelle humide de Violette, et elle glissa sa main dans la poche de sa robe. Mme Martin comprit le geste et l'arrêta aussitôt.

« C'est inutile, M. Martin est très fier : il n'acceptera rien. Ah! si on pouvait lui trouver un emploi!..

— Mais lequel ?

— Il est alerte, il a bon pied, bon œil, et il arpente Paris toute la journée; il sait ce qui se passe dans tous les quartiers.... Avec ça, il a un si joli style!.. Il ferait un fameux *reporter*. Mais il faudrait connaître des directeurs de journaux....

— Je croyais que M. Martin avait de belles relations dans la presse. »

Mme Martin haussa les épaules.

« Il se le figure, ma petite dame, il se le figure !... Oh! il est de bonne foi, le pauvre homme! »

Violette réfléchissait.

« Est-ce que vous croyez que M. Rennequin pourrait...?

— Rennequin ? Je crois bien! C'est le roi des journalistes. »

Violette n'en dit pas davantage, mais le lendemain, à cinq heures, elle montait l'escalier à double rampe du *Corsaire*. L'antichambre de Rennequin était archipleine, mais on l'introduisit presque immédiatement. Elle avait donné son vrai nom et ce fut avec un terrible battement de cœur qu'elle entendit le garçon de

bureau appeler à haute voix « Mademoiselle Mérian ». Il lui semblait que Mme Noirmont disparaissait, que la personnalité factice qu'elle avait mis six ans à créer s'écroulait, et que toutes les personnes présentes se tournaient vers elle pour assister à la découverte de l'imposture et à la confusion de l'aventurière démasquée. Mais nul n'avait pris garde à son nom, et elle pénétra sans difficulté dans l'antre du grand journaliste.

« Sapristi! cria-t-il, je suis joliment content de vous voir! Où vous êtes-vous cachée tout ce temps-là? Sous terre? Vous n'en avez pas l'air. Toujours jolie, toujours charmante! Ah çà! vous voulez donc avoir vingt ans toute votre vie? »

Elle riait. Tout en la faisant asseoir, il reprit :

« Voyons, rendez-moi un peu mes compliments.... Moi aussi, n'est-ce pas, j'ai bonne mine, je rajeunis, je suis toujours joli? »

Et il se caressait les joues d'une façon comique, montrant son triple menton, ses paupières bouffies et blêmes, tombant sur ses gros yeux éteints, deux boules d'un blanc jaune, qui roulaient dans leurs orbites déformées, les poils gris, hérissés comme des fils de fer, qui se dressaient çà et là en désordre sur son crâne. Puis il changea soudain de ton :

« J'ai bien pensé à vous quand vous avez disparu si brusquement!... Oh! soyez tranquille, j'ai compris.

— Je l'espérais bien.

— C'est que, voyez-vous,... je ne me fais pas meilleur que je ne suis.... Savez-vous ce que je suis?

— Une vieille canaille, dit Violette éclatant d'un franc rire. Je connais la phrase.... Eh bien, non, vous êtes un des hommes les meilleurs et les plus honnêtes que je connaisse!

— Ta, ta, ta!... Comme elle y va!

— Oui, vous m'avez sauvée d'un grand danger....

— Moi! J'ai fait ça?

— Vous l'avez fait. Aussi, je vous aime et je prie Dieu pour vous tous les soirs. Je vous répéte que vous êtes un excellent homme, monsieur Rennequin: si vous ne le saviez pas, je vous l'apprends. »

Rennequin, surnommé Requin par ses confrères, et que l'on considérait comme une des peaux les plus dures du journalisme, fut si ému de cette effusion soudaine que les mots ne pouvaient plus passer dans sa gorge. Dès qu'il retrouva la parole, ce fut pour lâcher un gros juron.

« Et vous, cria-t-il, vous êtes une brave fille!

— Ne vous hâtez pas de me féliciter! Je viens vous demander quelque chose.... Il est vrai que c'est une bonne action que je vous apporte.

— Vous avez donc décidé de faire mon salut?

— Il est fait, mais il n'y a jamais de mal à le consolider.

— Petite enjôleuse ! Voyons, racontez-moi votre histoire

Violette lui expliqua la vie de M. Martin, sans oublier la fameuse carte, le futur volitif, la Société Martin et les embellissements de Paris.

« Mais c'est un monde que cet homme-là ! » beugla Rennequin avec un éclat de rire du ventre qui faillit soulever son bureau.

Ensuite Violette raconta la scène à laquelle elle avait assisté la veille, les deux vieux époux grelottant près d'une cheminée sans feu, le bois scié pour quarante sous, cette misère noblement et fièrement supportée.

Rennequin ne la laissa pas achever :

« Allons, c'est entendu.... Je le vois d'ici, votre bonhomme ! Envoyez-le-moi, et si ce n'est pas un crétin fini, dès demain je l'emploie. »

Il se leva pour faire comprendre que l'audience était terminée, car les minutes de ce roi de la presse valaient de l'or.

En marchant vers la porte, il dit à Violette :

« Je rencontre souvent M. de Pons.... Vous vous rappelez quel imbécile c'était ?... Eh bien, il fait comme le nègre du maréchal : il continue.... Quant au duc Philippe.... »

Il s'arrêta brusquement. Violette avait pâli. Il y avait six ans qu'on ne l'avait prononcé tout haut

devant elle, ce nom qui était écrit dans son cœur. Rennequin la regarda un moment et reprit doucement :

« Vous ne l'avez jamais revu ?

— Non.

— Ah !... Il a donné sa démission. Il a fait deux fois le tour du monde, et on dit qu'il va recommencer. Il ne s'occupe plus de politique ; c'est dommage, il avait quelque chose dans le ventre, celui-là ! Quant à ses amis, ils ne donneront rien. Ils sont vidés. Ah ! ils m'ont joliment fichu dedans. J'ai cru qu'ils allaient régénérer la France. Ah bien ! oui, va-t'en voir s'ils viennent !... Je dis tous les jours, dans mon scélérat de journal, que le salut est là, mais il y a longtemps que je n'en crois plus un mot. »

Il ouvrit toute grande la porte de l'antichambre, où dix personnes se levèrent. Rennequin promena sur tout ce monde un regard insolent, et cria au garçon de bureau :

« Brenal, je ne reçois plus personne ce soir. »

Et il referma brutalement la porte.

M. Martin se rendit au *Corsaire* « en frac », avec une cravate blanche repassée par sa femme pour la circonstance. Il avait préparé pour Rennequin un véritable discours, qu'il ne put placer. Entre ces deux hommes, l'entrevue fut courte, mais caractéristique.

« Monsieur Martin, dit Rennequin, une main dans

le gilet et l'autre derrière le dos, dans l'attitude légendaire du Petit Caporal, monsieur Martin, je vous connais : c'est vous qui avez transformé Paris.... Nous sommes faits pour nous comprendre.... Je vous donne les « écrasés » : à vous de vous y distinguer !

— Monsieur, répondit Martin, de telles paroles électriseraient un homme moins décidé que moi à bien faire. Je ne vous répondrai qu'un mot : comptez sur moi.

— J'y compte, monsieur Martin. »

Ainsi eut lieu, par l'entremise de Violette Mérian, l'entrée de M. Martin au *Corsaire*.

Le dimanche, Violette alla dîner rue Bleue avec le jeune ménage Raynouard. Elle eut d'abord une surprise désagréable lorsque Victoire, transformée en soubrette élégante, lui ouvrit la porte.

« Tu as déjà renvoyé ta bonne ? » dit Violette à Madeleine, qui s'était précipitée dans l'antichambre en l'entendant venir.

La bonne en question, une vigoureuse Savoyarde à vingt-cinq francs par mois, avait été expédiée d'Annecy à Violette par un correspondant de la maison.

« Oh ! dit Madeleine, la pauvre fille ne savait rien faire.... Nous lui avons payé son voyage de retour.

— Et c'est Victoire qui la remplace ?

— Non. J'ai pris une cuisinière, Victoire est ma femme de chambre. »

Violette remarqua alors la toilette de Madeleine, qui se mouvait, avec une aisance un peu affectée, dans un froufrou de taffetas et dans un cliquetis de bijoux. Elle ne portait rien de ce qui avait été placé, par les soins de Violette et d'Octavie, dans son modeste et sérieux trousseau.

Dans le salon se trouvaient déjà deux amis de François et Mlle Raynouard. Octavie laissait pousser ses cheveux, ne se coiffait plus en garçon. Pour ne pas contrarier les plans de son frère, l'étudiante de Zurich essayait de se transformer en femme du monde.

A table, l'un des amis de François, placé en face de Violette, la regardait avec de gros yeux, bêtement admiratifs. Il ne sortit de cette contemplation que pour faire la mayonnaise. Les reins ceints d'un tablier de cuisine, il dosait le mélange et tournait la cuiller avec cette gravité folle, cette intensité lugubre que la jeunesse d'à présent apporte dans les fonctions les plus frivoles de la vie.

L'autre convive parlait de courses avec aplomb. Madeleine discutait deux ténors rivaux. Octavie, qui était allée deux fois à la Comédie-Française, il y avait de cela dix ou douze ans, essaya de parler de Got et de Favart.

« Oh! interrompit le gommeux brutalement : les Français, c'est crevant! »

Madeleine approuva. Elle semblait posséder tous les secrets de la vie parisienne, soit qu'elle eût, jusque-là, caché sa science à sa mère adoptive, soit qu'elle eût profité très vite des leçons d'un maître comme François. Elle savait déjà par cœur la liste des choses « qui se font » et des choses « qui ne se font pas ». En y joignant la connaissance des choses « qui se portent » et des choses « qui ne se portent pas », une jeune femme ne tient-elle pas l'alpha et l'oméga de toute science? François, lui, était nerveux, inquiet, ne prêtait qu'une attention distraite à la conversation. C'était la première fois qu'on mangeait chez lui. Tout aux détails du service, il suivait les mouvements de Victoire avec anxiété. Un « craquement » l'eût mis au supplice : ses amis étaient si corrects! En somme, autour de cette table, point de naturel ni de cordialité, pas un sentiment avouable; rien qui ne fût contraint, artificiel, imité. Le surtout qui en ornait le milieu, avec les fruits qui le décoraient, était loué. On aurait presque pu en dire autant de l'entrain du maître de la maison, de l'esprit des convives, de la toilette d'Octavie. Jusqu'à la voix de Madeleine, dont Violette ne retrouvait pas le timbre véritable.

Après le dîner, au moment de la fumerie, les femmes furent seules un instant.

« Tu n'as pas l'air content ? dit la jeune femme, à la fois câline et vexée.

— Je suis très contente de te revoir, dit Violette. Mais, franchement, ton train est un peu exagéré. Tu as quatre mille francs de pension, et ton mari en gagne autant chez son agent de change. Avec huit mille francs, on vit tout juste à Paris. On n'est pas assez riche pour avoir femme de chambre et cuisinière, et pour se moquer, comme tu l'as fait tout à l'heure, des gens qui vont au Bois en fiacre et au théâtre à la seconde galerie.

— Mais François doit avoir des participations dans toutes sortes de choses. Il compte se faire une quinzaine de mille francs dès cette année. Et puis, l'eau va à la rivière. On ne veut pas faire d'affaires avec les gens qui tirent le diable par la queue. Il faut jeter un peu de poudre aux yeux.... Même, cet appartement-ci est trop étroit et surtout trop haut. Nous songeons à en prendre un autre. Que veux-tu! comme dit François, il n'y a pas d'exemple que la fortune soit allée chercher personne au quatrième au-dessus de l'entresol. Pour que la richesse vienne à vous, il faut avoir déjà l'air d'être riche. »

Elle continua ainsi, récitant les maximes banales qu'elle avait recueillies, comme des oracles, des lèvres de son mari.

Violette ne répondit pas. Elle était venue avec d'autres pensées, craignant de déranger trop tôt le doux tête-à-tête, d'offenser les pudeurs de l'amour,

et peut-être vaguement troublée en songeant à ces joies qu'elle n'avait pas connues, qu'elle ne connaîtrait pas. Elle voulait attirer Madeleine dans un coin d'ombre, lui prendre la tête dans ses mains, et lui dire à l'oreille : « Es-tu heureuse ? » Maintenant qu'elle les avait vus et entendus, une telle question lui eût semblé presque ridicule. Dans l'appartement de la rue Bleue, ce n'était pas le problème du bonheur, mais celui de la fortune qu'on cherchait à résoudre.

Violette se retira de bonne heure, le cœur oppressé, sans attendre Octavie dont la conscience n'était pas sans reproche, et qui, de son côté, ne se souciait pas beaucoup d'une conversation seule à seule avec son ancienne amie.

Par une belle après-midi d'hiver — c'était deux mois environ après le mariage, — Madeleine vint chercher Violette au magasin pour faire un tour de promenade.

« J'ai une voiture à la porte, dit-elle. Nous irons aux Champs-Élysées ; là, nous descendrons et nous ferons quelques pas dans la contre-allée.

— Ne seras-tu pas honteuse de moi avec ta belle toilette ?

— Oh ! Tu remarques mes fourrures ?... Une occasion ! presque un cadeau ! C'est Mme Vitalis, tu sais. »

Madeleine semblait avoir oublié que Violette lui avait interdit toute relation avec Mme Vitalis. Ou

peut-être pensait-elle que les défenses faites à la jeune fille ne regardent plus la femme mariée. Toujours est-il qu'elle prononça sans embarras le nom de la revendeuse.

Toutes deux sortirent et montèrent en voiture.

« J'ai une grande nouvelle à t'annoncer, dit Madeleine.

— Une bonne nouvelle ?

— Je crois que oui.

— Quoi donc ?

— Devine !

— Ah ! Je vais être grand'mère.

— Grand'mère ! Allons donc ! Voilà un mot qui va à ta figure comme un bonnet à rubans jaunes !... Comment serais-tu grand'mère, avec cette taille et ce visage-là ? Non, mais tu seras sa marraine,... la marraine du petit.

— Ou de la petite.

— Je veux un garçon.

— Tu veux ! tu veux !... Et moi, je souhaite une petite fille.

— Quelle drôle d'idée !

— Cela t'étonne que je ne sois pas dégoûtée des petites filles ? »

Les deux femmes rirent ensemble, d'un rire d'intelligence et de bonne amitié où le passé était rappelé et pardonné. Elles étaient arrivées au tournant de la

rue Royale, devant la Madeleine, à ce coin de Paris toujours brillant et gai dans les beaux jours. Leur voiture suivait au pas les longues files d'équipages qui s'en allaient vers le Bois. Madeleine parlait vivement, sans perdre un détail des toilettes qui passaient. Violette, rêveuse, sentait le contre-coup de cette maternité qui allait être un peu la sienne. Toutes deux firent, pendant une heure, des projets charmants à propos de l'éducation du bébé.

Elles retournèrent rue de Paradis.

« J'avais encore autre chose à te dire, dit Madeleine d'un ton dégagé. Cela te gênerait-il d'avancer à François un an de ma pension?

— Un an de ta pension! Tu n'y penses pas, chère petite.

— Mais si, j'y pense, au contraire; j'y pense trop; j'y pense tellement que je n'en dors plus... Et je crains que cette préoccupation continuelle ne nuise à l'enfant.

— Pourtant, Octavie m'a dit avoir pourvu à tous les frais de premier établissement. Vous dépensez donc comme des fous? Il faut enrayer.

— Mais ce ne sont pas seulement les dépenses de la maison: il y a les différences de François.

— Il joue, alors?

— Il spécule un peu, comme tout le monde.

— Il faut que je réfléchisse.

— Mais cela presse.... C'est demain la réponse des primes.... François a acheté à découvert, et si les reports se tendent,... tu comprends....

— Non, je ne comprends pas. Ma pauvre enfant, quelle triste langue tu as apprise depuis peu! Dis à ton mari qu'il peut faire fonds sur moi; mais qu'il n'y revienne pas! Je ne puis toucher à mon capital sans rompre mon contrat avec la *Coupe de Cristal* : j'y perdrais la moitié de mon avoir, qui est le vôtre. Soyez raisonnables, il le faut. »

Cette bonne journée finissait mal, mais Violette comptait bien que la leçon profiterait.

Très occupée au magasin, elle vit peu Madeleine pendant les semaines qui suivirent. Pourtant, un soir, elle vint sonner à la porte des François Raynouard. Elle trouva le mari et la femme en tête-à-tête, l'air soucieux.

« Il faut bien, dit Violette, que je vienne vous chercher; on ne vous voit plus.

— Sans doute, fit aigrement Madeleine. Tu nous as signifié que tu ne viendrais pas à notre secours. Nous ne voulons pas t'importuner de nos embarras; nous ne sommes pas des mendiants.

— Vous avez encore des difficultés?... Ces quatre mille francs que vous avez touchés....

— Ah! dit François. C'était pour la liquidation dernière. »

La liquidation dernière! Les boursiers en parlent comme ils parleraient des événements du règne de Louis XIV. C'est la liquidation prochaine qui est l'affaire intéressante.

« Il vous faut de l'argent?

— Mais sans doute!

— Autant que la dernière fois?

— Bien davantage! »

François articulait ses réponses avec aplomb, avec autorité, avec dédain. Il reprit sur le même ton :

« Mais c'est évident!... Je suis capable de faire fortune tout comme un autre et mieux qu'un autre. Ce ne sont pas les idées qui me manquent, ce sont les capitaux. En épousant Madeleine, j'ai fait du sentiment : une bêtise pour un homme qui veut réussir dans les affaires! Si, du moins, au lieu de cette pension qui ne représente rien....

— Surtout quand elle est déjà dépensée d'avance, interrompit Violette.

— Si, au lieu de cette pension, vous m'aviez remis la moitié de votre capital, je l'aurais triplé en un an et j'aurais fait une jolie situation à Madeleine.

— Je ne doute pas de votre habileté, bien que vous n'ayez rien fait pour la démontrer. Mais la vérité est que mon acte d'association m'interdit de toucher à mon capital, à moins d'une liquidation complète.

— Tu tiens à ton argent, dit Madeleine, qui avait

gardé le silence et s était gonflée de colère. Tu es une véritable commerçante, née pour le comptoir et la boutique. Moi, Dieu merci! je suis fille d'un grand seigneur et d'une artiste. Si ceux que j'aime étaient en danger et pouvaient être sauvés avec un peu de ce misérable argent, je saurais déterrer mes pièces de cent sous, quand on aurait mis par-dessus la grande pyramide d'Égypte!

— Ceux qui méprisent l'argent sont ceux qui ne savent ni le gagner ni le garder. L'argent est respectable, l'argent est saint lorsqu'il est venu par le travail. Je tiens à mon humble fortune parce qu'elle représente mon passé, votre avenir, parce que j'ai mis sept ans à l'acquérir.

— Pardon! C'est M. Desroys qui te l'a donnée d'un seul coup.

— Madeleine! cria François, effrayé.

— Que veux-tu dire? demanda Violette.

— Rien que ce que j'ai dit.... Je constate un fait. »

Violette s'était dressée, pâle.

« Écoute! dit-elle avec une certaine solennité. Personne ne m'a jamais manqué, si ce n'est toi, et c'est la seconde fois!... Être insultée et ruinée par l'enfant à laquelle on a tout sacrifié, c'est trop! »

Et, sans écouter les paroles de François, elle se retira, inflexible et irritée.

A partir de cette soirée, le cœur de Violette fut plein

d'une amertume indicible. Elle vaquait, machinalement, à tous ses devoirs, travaillait le plus longtemps qu'elle pouvait pour éviter de se retrouver en face d'elle-même. Tantôt sa colère bouillonnait de nouveau au souvenir de l'injure; tantôt elle s'accusait de dureté. N'eût-elle pas dû tout souffrir de cette enfant égarée par la passion et le chagrin?

Un soir, comme elle était seule dans le salon, tenant un livre dans ses mains et ne le lisant pas, un coup de sonnette retentit, brusque, nerveux, plein d'angoisse, désespéré comme le dernier appel d'un homme assassiné. Quand un malheur vient, c'est ainsi qu'il sonne à la porte. La bonne était sortie. Violette prit sa lampe et alla ouvrir. Madeleine, c'était Madeleine! Elle releva son voile, et Violette vit sa figure couverte de larmes, bouleversée. D'un coup d'œil elle embrassa les bottines boueuses, la robe et la jaquette défraîchies, le chapeau fripé, les gants troués, tout cet extérieur déjà si changé, et qui trahissait la gêne, presque la misère.

Madeleine se jeta à genoux, dans l'antichambre, sans avoir même songé à refermer la porte de l'escalier. Elle voulait dire : « Pardon ! » mais les sanglots l'en empêchaient. Violette ferma la porte, posa la lampe, et dit à Madeleine :

« Viens ! »

Elle l'entraîna dans le salon, et là, elles s'embras-

sèrent éperdument. Dans la façon dont Madeleine se cramponnait à sa mère adoptive, il y avait quelque chose de l'étreinte convulsive du noyé. Violette sentait ce pauvre corps, qui contenait le germe d'une autre existence, remué, des pieds à la tête, par d'énormes secousses. Elle se rappela les violents chagrins de l'enfant, et notamment certain jour où elle avait laissé tomber par la fenêtre, à Boulogne, une poupée à tête de porcelaine. Ce jour-là, la petite fille avait failli suffoquer, étouffée par la rage et la douleur. Toujours la même furie d'impressions, tendres ou irritées, se brisant contre les inexorables résistances de la destinée ! Ce souvenir traversa, comme un éclair, l'esprit de Violette tandis qu'elle soutenait, qu'elle portait presque la jeune femme à demi pâmée, et que des larmes silencieuses coulaient de ses joues sur le front de Madeleine. Dès que celle-ci put parler :

« Nous sommes perdus ! dit-elle. On saisit demain chez nous. Nous avons pris les devants en portant presque tout au mont-de-piété. Tu vois, je n'ai plus rien. J'ai renvoyé les bonnes, j'ai pris une femme de journée. C'est moi qui fais les chaussures, comme autrefois, à la rue de Saintonge, tu sais. J'ai couru depuis ce matin pour vendre les six petites cuillers d'argent qu'Octavie nous a données. Les gens avaient l'air de me prendre pour une voleuse. Oh ! c'est dur, va !... Si ce n'était pas pour François... et pour le petit

qui est là, je n'aurais pas le courage.... Octavie nous a donné huit mille francs, ses économies, tout ce qu'elle possédait au monde, la pauvre fille; mais cela ne suffit pas.... Oh! ce n'est pas la faute de François. Il avait une idée superbe, il allait réussir, sans la faillite des Dixheimer, qui ont manqué!... Des juifs... Oh! les misérables!... Il nous faudrait vingt mille francs! Si François ne les a pas demain, il faut qu'il perde sa place et qu'il passe en Belgique.

— Attends-moi ici », dit simplement Violette.

Elle descendit chez M. Sauveterre, principal associé de la *Coupe de Cristal*. Elle trouva le mari et la femme au coin de leur cheminée. Ah! ceux-là ne ressemblaient pas aux Desroys! M. Sauveterre était un ancien faïencier de Limoges : on disait qu'il avait commencé par être rémouleur ambulant. Lui et sa femme s'exténuaient au travail sans prendre un instant de repos, durs à eux-mêmes et aux autres. Ils avaient plus de soixante ans, et, bien qu'ils n'eussent point d'enfants à qui léguer leur fortune, ils se fatiguaient sans relâche, se martyrisaient pour l'accroître, se privaient parfois du nécessaire. Prêts à profiter de la moindre circonstance, ils s'étaient tenus toute leur vie sur l'extrême limite qui sépare l'habileté commerciale de la coquinerie, sans mettre jamais un pied au delà de la frontière.

« Monsieur Sauveterre, dit Violette en entrant, il me faut vingt mille francs ! »

Dans ce pressant besoin de fonds, les Sauveterre virent une affaire d'or, une occasion superbe de dépouiller légalement leur associée. Sans s'être consultés, même d'un coup d'œil, ils commencèrent tous deux à la fois le même air, avec l'unisson de deux instruments qui ont été accordés pour la vie. Ils poussèrent les hauts cris comme si c'eût été leur propre argent qu'on leur demandait : « Vingt mille francs ! alors que le règlement des comptes de fin d'année n'était pas encore fini !... Mais elle ne se rappelait donc plus les termes de l'acte d'association ! » Elle se les rappelait à merveille, mais il lui fallait vingt mille francs.

Violette n'avait pas seulement à lutter avec le mari. La femme, encore plus raide sur les affaires, connaissait la loi comme un avoué. Ils se soutenaient, se rectifiaient l'un l'autre. « Tu oublies de dire, ma bonne amie... », ou bien : « Encore une chose à laquelle tu ne songes pas, Charles... ». L'un reprenait les concessions faites par l'autre pour les réduire au plus strict minimum. Ce marchandage dura plus d'une heure.

Enfin, Violette reparut dans le salon où elle avait laissé Madeleine. Celle-ci avait essuyé ses yeux, et, assise près du feu, parcourait le journal.

« Eh bien ? dit-elle.

— Ton mari aura les vingt mille francs demain avant midi. »

Madeleine joignit les mains avec une extase reconnaissante.

« Allons, dit Violette, il est tard. Je vais te reconduire chez toi en voiture. »

En route, un bras passé autour d'elle, comme autrefois, Violette lui dit doucement :

« Vois-tu, il faut changer d'existence. François jurera de ne plus spéculer : je ne donne l'argent qu'à cette condition. Tu quitteras ton appartement; moi, le mien ; nous retournerons à la vieille maison de la rue de Saintonge. Nous mettrons nos efforts en commun, nous travaillerons à réparer la brèche... pour toi... et pour ma filleule.

— Ton filleul, tu veux dire, reprit Madeleine, rassérénée. Oui, tu as raison, il faut retourner rue de Saintonge, où nous avons été si heureuses ! Maintenant, tout ira bien.... Sais-tu une chose? En t'attendant, j'ai vu dans le journal que, cet été, on porterait les cheveux coupés court sur la nuque. Justement, les miens tombent ! Comme c'est heureux pour moi ! »

Violette répondit, avec une ironie douloureuse qui échappa à Madeleine :

« Oh! oui, c'est bien heureux pour toi. »

XIII

Il y eut une accalmie. Le programme de Violette s'exécutait. Madeleine avait repris son calme, montrait à sa mère adoptive plus d'affection et de confiance qu'autrefois; François, surveillé de près et en quelque sorte gardé à vue, rongeait son frein. Le soir, dans le petit cercle de famille, au milieu des trois femmes qui travaillaient à la layette de l'enfant, son ennui était visible et ressemblait à du dégoût. Il bâillait avec ostentation, avec une sorte de colère, et finalement saisissait son chapeau : « Je vais, disait-il, mettre une lettre à la poste », ou : « Je vais fumer un cigare ». Peu à peu il prit l'habitude de rentrer tard dans la nuit. Madeleine ne s'en inquiétait pas beaucoup, assoupie qu'elle était dans son rêve de maternité, écoutant cette vie intérieure qui s'éveillait en elle et absorbait la sienne. Violette avait pris en main le gouvernement de la maison. Une procession de créanciers qui venaient, toute la journée, se sus-

pendre à la sonnette, lui montrait jusqu'où était allée la folie de François Raynouard. Violette amena les uns à reprendre leurs fournitures, régla certains mémoires en les réduisant, fit entendre à tous que, s'ils faisaient crédit de nouveau, ils ne seraient point payés. Chaque jour, la situation reprenait une apparence plus normale et l'avenir se montrait moins sombre.

Violette avait eu plaisir à revoir l'honnête figure épanouie de M. Martin. Lorsqu'elle le rencontrait :

« Cela va toujours bien au journal? demandait-elle.

— A merveille. M. Rennequin est un galant homme, mes collègues sont très gais.... »

En effet, ils étaient très gais, les collègues,... surtout quand ils s'amusaient aux dépens du père Martin. Il était devenu légendaire dans les bureaux. On lui demandait sans cesse l'odyssée des héritiers Martin et l'histoire des embellissements de Paris.

« Savez-vous, lui dit un jeune reporter, que les Parisiens devraient vous élever une statue?

— Un buste suffirait!... » répondit modestement M. Martin.

Le 1er avril, on vint lui annoncer que l'Arc de Triomphe s'était écroulé. Il y courut.

Lorsqu'il revint au journal, s'épongeant le front avec un vieux foulard :

« Je ne sais, dit-il, quel sentiment a été le plus

fort en moi : le regret d'avoir fait une course inutile ou la joie de retrouver intact ce témoin de nos gloires. »

On le consultait sur les grands points de l'histoire.

« Que pensez-vous de Napoléon, monsieur Martin?

— Monsieur, j'admire son génie, je réprouve ses excès, je déplore ses malheurs.

— Ne croyez-vous pas que sa gigantesque ambition l'a perdu?...

— J'allais le dire.

— ... Et que, s'il était resté simple capitaine d'artillerie, il serait peut-être mort tranquillement sur le trône?

— Sans doute », acquiesça M. Martin.

Puis, un immense éclat de rire l'avertissait, et il riait avec les autres.

Quelquefois Rennequin paraissait, attiré par le bruit.

« Voilà encore ces polissons qui taquinent M. Martin!

— Monsieur, laissez-les faire, je vous en prie. La gaieté est l'apanage de la jeunesse. »

Mais, un beau jour, le pauvre M. Martin fut accroché par un omnibus sur le boulevard Montmartre, jeté à terre et fortement contusionné.

« Un écrasé de plus! Mon dernier fait-divers! » disait-il en souriant à ceux qui venaient lui demander de ses nouvelles.

Il resta longtemps la jambe étendue et enveloppée

de linges. Lorsqu'il put quitter son fauteuil, il dut s'appuyer sur une canne et marcher en boitant. Adieu le métier de reporter! Qu'allait-il devenir? Violette, que ses angoisses n'avaient pas rendue égoïste, courut chez Rennequin, qui la rassura.

« J'ai, lui dit-il, une position pour le père Martin. Un de mes amis l'emmène à la campagne pour ranger ses papiers.

— Mais combien de temps cela durera-t-il?

— Tant que les papiers ne seront pas rangés.

— Mais quand ils seront rangés?

— Ils ne le seront jamais. La famille de mon ami, sans être aussi noble que les Medina Cœli, qui sont cousins de la sainte Vierge, est assez ancienne, puisqu'elle était déjà bien posée du temps du roi Dagobert. C'est sous Hugues Capet que les papiers ont commencé à s'embrouiller. Alors, vous concevez....

— Monsieur Rennequin, êtes-vous sérieux?

— Très sérieux, en ce qui concerne M. Martin, le salaire qui lui est offert et mon respect pour vous. Quant au reste, vous connaissez mon opinion. Ce monde-ci est une mauvaise plaisanterie, une misérable ébauche d'univers raté, où la canaille fait loi, où le mal gouverne, où la vertu est punie, où un génie extraordinaire comme Rennequin et une charmante fille comme Violette Mérian sont obligés de gagner leur pain quotidien!

— Heureux, dit Violette en se levant, ceux qui sont obligés de gagner leur pain quotidien ! Ils n'ont pas le temps de s'apercevoir si la vie est mauvaise. »

Il y avait trois mois que Violette était revenue à la rue de Saintonge. La grossesse de Madeleine s'annonçait bien ; on commençait à oublier les souffrances passées, à espérer mieux de l'avenir.

Un jour de printemps, comme Violette était au magasin, paisiblement occupée à sa tâche journalière que les envahissements successifs de Mme Sauveterre avaient restreinte, elle vit venir à elle le dernier des petits Janissert, tout essoufflé.

« Venez tout de suite, madame Noirmont !

— Qu'est-il arriv ?

— Ah ! je ne sais pas. Bien sûr, il est arrivé quelque chose. Mme Madeleine a besoin de vous. C'est Mlle Octavie qui m'a dit : « Va chercher Mme Noirmont. « Ramène-la tout de suite. »

Un instant après, Violette roulait dans une voiture de place vers la rue de Saintonge. Ceux qui ont traversé Paris, en fiacre, dans des circonstances analogues, comptant les tours de roue, les mains convulsivement crispées au moindre arrêt, le corps tendu en avant comme si ce geste allait stimuler le trot somnolent de l'animal, devineront les sensations de Violette pendant les dix minutes que mit la voiture à suivre le boulevard jusqu'à la rue de Saintonge. En-

fin, elle était arrivée! Elle monta vivement. Au seuil de la porte, elle aperçut Octavie.

« Eh bien?

— Madeleine accouche avant terme... L'enfant est mort, j'en ai la certitude. C'est grave.... J'ai fait appeler un confrère.

— Elle a donc fait une imprudence?

— Mais non! C'est incompréhensible. »

Installée à la hâte sur un lit de sangle, au milieu d'un désordre indescriptible, Madeleine, le visage blême, inondé de sueur, paraissait souffrir de véritables tortures.

« Ah! c'est toi! » dit-elle.

D'un bond, Violette fut à genoux près d'elle.

« Dis à Octavie de s'en aller.

— Pourquoi?

— Dis-le vite! » reprit Madeleine avec l'impatience désespérée de ceux pour qui la parole est une souffrance et qui s'irritent de ne pas être immédiatement obéis.

Violette se releva.

« Ma pauvre Octavie, elle a quelque chose à dire,.. un secret.... Ne la contrarions pas. »

Sans répliquer, Octavie sortit et ferma la porte. Violette revint vers Madeleine et se pencha vers elle.

« C'est par pitié pour elle.... Je ne veux pas qu'elle sache....

Puis elle reprit :

« François a détourné des valeurs... chez son patron... pour soixante mille francs !

— Comment le sais-tu ?

— Son ami est venu me le dire,... M. Cornélis, le fils du banquier hollandais,... celui qui te regardait tant,... celui qui a fait la mayonnaise.

— Soixante mille francs !

— Oui, il croyait pouvoir les remettre avant la fin du mois.... Il avait un grand coup à faire.

— Mais pourquoi ce jeune homme s'est-il adressé à toi ?

— Il croyait bien faire.

— Il ne savait donc pas... ?

— Non, il ne savait pas.... Quand il m'a dit cela, j'ai senti que quelque chose se brisait.... C'est fini pour moi, vois-tu ; je vais mourir,... je meurs de honte !

— On ne meurt pas de honte.... On ne doit pas mourir de la honte des autres.... D'ailleurs, personne ne sera déshonoré. Je me charge de tout. François se cache, je suppose ? Où demeure M. Cornélis ? »

Dès qu'elle eut l'adresse, Violette se dirigea vers la porte.

« Je me charge de tout, entends-tu ! cria-t-elle avant de partir.

— Vous sortez ? demanda Octavie.

— Oui, une course urgente ! »

Quitter Madeleine, dans un pareil danger, c'était cruel, mais il le fallait. Il est inutile de dire comment elle chercha successivement ce Cornélis chez lui, à son restaurant, à son cercle, et sous les piliers de la Bourse; comment elle le trouva enfin et connut toute la vérité; les engagements qu'elle prit, même avant de savoir si elle pourrait les tenir; sa bataille, longue et désespérée, avec les Sauveterre, d'où elle sortit ne possédant plus rien au monde, pas même sa place. Car les Sauveterre, feignant d'être froissés du retrait de ses fonds, en profitèrent pour lui signifier son congé, et, dès que la porte se fut refermée derrière elle, Mme Sauveterre criait, triomphante, à son mari :

« Nous voilà débarrassés d'elle ! La *Coupe de Cristal* est à nous tout seuls ! »

Quand Violette rentra, après cinq heures d'absence, la nuit tombait déjà, et Mme Janissert allumait le quinquet de l'escalier.

Dans la première pièce de l'appartement un homme causait à voix basse avec Octavie : c'était le médecin. Les genoux de Violette défaillaient; elle ne put les interroger que du regard. Octavie tenait son mouchoir sur ses yeux. Le médecin fit un hochement de tête significatif :

« Elle vit encore... », murmura-t-il.

Violette entra. Elle s'était composé, en tournant le

bouton de la porte, une figure calme, presque souriante.

« Tout va bien, dit-elle.

— Merci, fit une voix faible comme un souffle.... Je mourrai tranquille.

— Qu'est-ce que tu dis donc là? Tu ne mourras pas.

— Si, fit Madeleine. Tu sais, l'organiste s'est trompé; il a joué la *Marche funèbre* de Chopin à mon mariage. »

Violette était agenouillée près du lit de sangle.

« Prends-moi », dit Madeleine.

C'était son mot d'enfant lorsqu'elle était fatiguée et venait se reposer sur les genoux de Violette. Mais il y avait si longtemps qu'elle ne l'avait prononcé! Violette passa ses deux bras autour d'elle, la souleva un peu, posa ses lèvres sur son front décoloré.

La voix s'affaiblissait de plus en plus.

« Petite mère, comme j'ai été mauvaise avec toi!

— Ne pense plus à cela.... Souffres-tu beaucoup?

— Presque plus.

— Tu vois : cela va mieux. »

Elle fit signe que non. Sa figure se contracta comme si elle allait pleurer, mais aucune larme ne vint.

« Comme c'est ennuyeux de mourir! dit-elle. A dix-sept ans! »

Ce fut sa dernière parole. Ses doigts étreignirent convulsivement le cou de Violette, puis se détendirent; la tête retomba sur l'oreiller: elle avait cessé de vivre et de souffrir.

A ce moment un grand bruit de pas et de voix retentit dans la pièce voisine. La porte s'ouvrit. La figure épouvantée, livide, hagarde de François se montra sur le seuil.

« Madeleine! cria-t-il d'une voix étranglée.

— Madeleine n'existe plus », dit Violette.

Elle se leva, marcha sur François, se plaça entre lui et la morte, le regarda d'un tel regard qu'il recula. D'un mot, elle pouvait le chasser de cette chambre funèbre, ce voleur, cet assassin! Mais, derrière lui, elle aperçut Octavie. Fut-ce pitié pour la vivante ou respect pour la morte?... Elle se tut et livra passage à François, qui se précipita près du cadavre et cacha sa tête dans ses mains.

Après cette première révolte, Violette oublia la présence de cet homme, s'absorba dans ses méditations douloureuses. Minuit sonna, et elle songea, avec stupeur, à cette terrible journée qui tombait dans l'éternité. Tout le drame de sa vie avait tenu entre midi et minuit. Douze heures avaient suffi pour qu'elle perdît tout.

Le lendemain, François essaya de s'approcher de Violette.

« Je sais ce que vous avez fait pour moi. Permettez-moi de vous remercier. »

Violette étendit le doigt vers le corps de Madeleine.

« C'est pour elle que je l'ai fait. Sans cela, j'aurais été moi-même chercher les gendarmes. »

Même en ce terrible moment, elle vit passer dans son regard un éclair d'orgueil blessé. Pourtant il ne répondit rien. Sans doute, il réfléchit que les affaires étaient mieux arrangées ainsi. La dette étant portée au passif de Madeleine, ce n'était pas à lui de l'acquitter. Il n'adressa plus la parole à Violette. Lorsqu'on venait vers lui pour un ordre à donner, il disait froidement :

« Demandez à madame ! »

Les funérailles de Madeleine furent décentes ; ainsi l'avait voulu Violette, qui entamait son dernier billet de mille francs. C'était une de ces belles journées de la fin d'avril, qui égayent si bien Paris qu'on dirait des jours de fête : la fête du printemps et du soleil. L'air était tiède, le ciel d'un bleu doux et voilé ; aucune brise ne faisait trembler le jeune feuillage des arbres. Il y avait un peu de gaieté même sur les visages les plus fatigués, la joie de voir fini le long hiver, avec ses angoisses et ses tristesses. La vie semblait exubérante, tumultueuse. Sur le passage du modeste convoi, les chapeaux se soulevaient, le sourire

commencé s'arrêtait; l'ouvrier restait, un instant, le rabot suspendu ou le marteau en l'air ; les vieillards, assis sur les bancs, posaient leur journal sur leurs genoux ; les enfants qui jouaient aux billes dans les contre-allées du boulevard extérieur levaient vaguement les yeux ; l'homme qui lutinait une fille laissait retomber son bras, un peu honteux.... Mais, quand le corbillard a passé en cahotant, le vieux reprend son journal, l'enfant sa bille, le marteau s'abat, le rabot siffle, le sourire reparaît et la plaisanterie commencée s'achève ; le travail reprend sa routine et l'amour sa chanson. Comme la mort semble tenir peu de place! Comme elle se fait chétive et modeste!... A peine une petite barque en deuil qui glisse, sans même laisser de sillage, à la surface d'un océan de vie! La reconnaîtrait-on, la dévorante, qui engloutira tout?

La cérémonie est terminée; la dernière pelletée de terre est retombée. A ce moment, quelque chose se jette sur Violette : une masse informe et noire, une figure rouge et larmoyante qui l'embrasse avant qu'elle ait pu comprendre. C'est Mme Vitalis. Elle s'est composé, avec des oripeaux de soie et de dentelles, une toilette de deuil qui ferait rire des étrangers. Violette connaît cette âme basse, dont la vie s'est écoulée et s'achève dans toutes sortes de trafics douteux. Cette femme, elle le sait, l'a desservie et calomniée... N'im-

porte! Il y a encore une lueur d'humanité qui brille au fond de ces ténèbres morales, et Violette ne repoussera pas cette douleur vulgaire qui s'offre pour prendre un peu de la sienne.

« Merci! dit-elle, merci! »

Et, dans ce merci, il y a un pardon.

XIV

Maintenant, il fallait oublier les années de labeur stérile qui restaient ensevelies, avec Madeleine, au fond de ce trou obscur. Il fallait prendre un parti.

Tout d'abord Violette était résolue à quitter la rue de Saintonge. Il lui était devenu impossible de vivre auprès des Raynouard. Elle n'en voulait pas à Octavie ; elle plaignait la pauvre fille, rivée à un dévouement stupide. Mais le culte rendu à François par son humble servante et admiratrice, ce culte qui avait autrefois paru ridicule à Violette, lui semblait odieux à présent. En même temps qu'elle quitterait la maison, elle décida qu'elle se déferait de ses meubles. Elle les avait achetés un à un, au prix de mille sacrifices, pour ajouter au bien-être de l'enfant chérie qu'en dépit de ses fautes elle avait aimée jusqu'au bout. A quoi bon garder ces témoins d'un passé qui ne revivrait plus?

Pourtant, lorsque ces pauvres meubles prirent le

18

chemin de l'hôtel des Ventes, lorsque leurs meurtrissures s'étalèrent au grand jour, lorsqu'elle vit la glace, couchée sur le dos comme un blessé sur une civière, et surtout le piano qui s'en allait — ce piano tant labouré par les gammes maladroites et distraites de Madeleine, — elle crut que sa petite fille lui était enlevée une seconde fois.

A présent, que faire? Où aller? Triste incertitude de ceux que nul n'attend, que nul n'appelle, devant qui la vie, par un choix dérisoire, déroule ses innombrables chemins, tous également mornes, indifférents.

Allait-elle reprendre la lutte pour l'existence? A trente ans, rien n'est perdu et tout se recommence. Elle était jeune de visage, de forces, d'années, mais elle se sentait l'âme si lasse! Comment n'aurait-elle pas songé au refuge de tous les fatigués et de tous les vaincus?

Pendant les premiers jours qui suivirent la disparition de Madeleine, Violette se rendit plus d'une fois dans la maison divine. Mais le brouhaha est tel dans les églises de Paris, qu'on y entend mal ce que Dieu chuchote à l'oreille. Elles ne sont guère plus propices au recueillement que le hall du *Louvre* ou du *Bon Marché*, le jour où l'on met en vente les nouveautés de la saison prochaine ou les soldes de la saison dernière.

D'autres raisons empêchaient Violette de prier. Sans qu'elle eût jamais discuté avec elle-même sur les grands dogmes, sans qu'elle eût traversé aucune crise de doute, la foi de Violette, par une dégénérescence insensible, avait perdu sa précision, sa force, sa vitalité. Cette foi s'était amincie; elle avait été comme rongée par la vie. De solide et réelle, elle était devenue diaphane comme un voile d'allégorie, qui laisse transparaître d'autres vérités. Puis, s'il faut tout dire, son cœur était gonflé d'une amertume qui ressemblait à du ressentiment, comme si elle avait été trompée et trahie, comme si elle n'avait pas trouvé dans la pratique de la vertu, dans les joies de la conscience, le prix d'immenses sacrifices restés inconnus au monde.

Cette fausse maternité, qui devait tromper, en l'étanchant à demi, sa soif d'affection, n'avait donné que des larmes. Ce devoir qu'elle s'était créé, parfois si rude à remplir, Dieu le lui ôtait brusquement des mains, ne lui permettant même pas de l'accomplir jusqu'au bout. Il laissait sa vie sans consolation et sans but. Et pourtant, si les hommes ne le savaient pas, il savait, lui, ce qu'elle avait souffert et à quoi elle avait renoncé.... Tous ces sentiments ne prenaient pas un corps, n'aboutissaient pas à une conclusion qui eût été un blasphème, mais ils laissaient Violette dans une sécheresse

doulonreuse, dans la région aride des froids désespoirs.

A ce moment, elle reçut une lettre de M. Martin. Il avait appris la mort de Madeleine et demandait respectueusement à Mme Noirmont la permission de prendre part à sa douleur. Il devinait son isolement, et, en y songeant, l'idée leur était venue — à Mme Martin et à lui — d'offrir à Mme Noirmont une place dans leur délicieuse retraite, « comme il était autorisé à le faire par le meilleur et le plus généreux des hommes ». Ici, le lyrisme, contenu au début de la lettre par la tristesse des condoléances, se donnait carrière et débordait. L'endroit était un paradis : « eaux vives, frais ombrages, dans le lointain des monts sourcilleux, couronnés de neige ». Dans cet « asile, où leur vieillesse s'écoulait sans amertume », elle pourrait se livrer à sa douleur sans contrainte. Et, lorsqu'elle le voudrait, il aurait à lui offrir « une situation aussi avantageuse qu'honorable ».

Les périphrases et les hyperboles de M. Martin arrachèrent à Violette le premier sourire qui eût passé sur ses lèvres depuis plusieurs semaines. La lettre était timbrée d'Auribeau, dans les Alpes-Maritimes.

Au fait, pourquoi pas ? Là, du moins, elle serait libre, seule avec de braves gens ; ses larmes couleraient à l'aise, et peut-être qu'au milieu de la nature, dans le

silence de la montagne, dans le recueillement des bois, dans la fraîcheur du matin ou dans la pureté du soir, elle entendrait la voix, elle sentirait la paternelle caresse du grand Consolateur. Elle écrivit :

« Je viens. Attendez-moi, après-demain soir, à la gare de Cannes. »

Ce nom de Cannes n'avait pas été sans influence sur sa décision. N'y aurait-il pas un mélancolique bonheur à repasser par tous ces chemins ensoleillés où sa jeunesse s'était épanouie, à y retrouver des traces visibles pour elle seule, à y savourer des émotions, maintenant sans péril ?

Elle refit donc le voyage qu'elle avait fait douze ans plus tôt. Les années semblaient avoir fui comme un rêve, ne lui laissant rien que la science morose de la vie. Elle n'était guère plus riche en écus que la pauvre fille qui serrait alors dans un mouchoir noué aux quatre bouts quelques centaines de francs, sa seule fortune. Et combien elle était plus pauvre d'espérances et d'illusions ! Elle avait perdu cette curiosité, cet appétit de spectacle, qui est, en fin de compte, l'un des grands charmes de la vie. La comédie humaine, le défilé des types qui allaient et venaient, ne l'amusaient plus ; elle ne regardait personne. A Montélimar, on ne lui offrit pas de raisins ; ce n'était pas la saison. Après Toulon, le train se vida tout à fait. A la fin de mai, qui songe à voyager vers la Rivière de

Gènes? C'était déjà l'été, son ruissellement d'ardentes clartés, sa paix lourde, ses voluptueuses somnolences, où le corps s'engourdit, où l'âme se noie.

Quand Violette arriva à la gare de Cannes, elle aperçut M. Martin qui, appuyé sur sa canne, se hâtait vers elle en boitant. Il souriait, et, cette fois, son sourire avait quelque chose de mystérieusement triomphant, comme s'il avait, définitivement, gagné sa gageure contre ceux qui calomnient la vie. Violette remarqua cet épanouissement du vieillard.

« Bon monsieur Martin! pensa-t-elle. C'est la joie de me voir! »

Ils montèrent en voiture. Tout était si changé que Violette ne s'y retrouvait plus. Des maisons, encore des maisons, toujours des maisons. De la pierre de taille et des briques, partout où elle avait laissé des prés et des champs d'oliviers. Pourtant, lorsque, après avoir traversé le chemin de fer à niveau, la voiture commença à gravir la route du golfe Jouan, en longeant le pied de la Californie, elle fut moins dépaysée; et, quand elle tourna à droite dans une large avenue de sapins, elle ne put s'empêcher de dire :

« Mais ne dirait-on pas que nous allons à la Croisette ?

— Comme il est trop tard pour monter, ce soir, à Auribeau, nous passerons, si vous le voulez bien, la nuit dans une petite villa, près de la mer, qui appartient

aussi à mon patron. Demain, nous irons là-bas. Vous verrez ce magnifique domaine. Savez-vous qui vous trouverez à la tête de la ferme?

— Comment voulez-vous que je devine?

— Votre ancienne servante Réparate, avec son mari et ses enfants. Et je vous assure qu'elle est la plus heureuse femme du monde. Car elle n'avait jamais pu se consoler, paraît-il, de vivre loin de ses montagnes. L'homme est ainsi fait. L'Esquimau lui-même, le Hottentot....

— Mais quel hasard étrange a rassemblé dans ce petit coin de terre tous mes amis?

— Le hasard? Vous croyez au hasard?

— Pardon! j'aurais dû dire la Providence. »

Il faisait encore grand jour, mais la lumière s'était attendrie. Le soleil descendait glorieusement derrière l'Esterel, dont les cimes violettes semblaient noyées dans une poussière d'or. Pas un souffle ne troublait l'immense nappe pâlissante du golfe. Dans les pins, les nids chantaient avant de s'endormir; la journée s'achevait dans une splendeur, une sérénité infinies.

La Providence! Prononcé dans un tel cadre, au milieu de cette nature pleine de consolations et de caresses, qui murmurait la lente et pénétrante symphonie du soir, ce mot ne semblait plus une ironie.

« Mais c'est à la villa Marina que vous me conduisez !

— En effet, c'était le nom de la maison.

— C'était !... Et comment l'appelle-t-on à présent ? »

M. Martin, toujours énigmatique et souriant, désigna du doigt une plaque de marbre noir, encadrée de lierre ; en lettres d'or, ces mots y étaient gravés : « Villa Violette ».

« Mon nom ! C'est étrange ! »

On arrivait devant le petit perron. Dès qu'ils furent descendus, M. Martin pénétra dans le vestibule et ouvrit devant Violette la porte du petit fumoir.

« Si vous voulez ôter votre chapeau et vous reposer un instant, Mme Martin va venir vous rejoindre. »

Il se retira. Violette était seule dans la pièce où elle avait passé autrefois plus d'une soirée avec la petite Madeleine et avec celui dont les années n'avaient pas effacé le souvenir. Voici le canapé, la table où elle travaillait sous la lampe, pendant que l'enfant feuilletait un livre d'images. Là-bas, le fauteuil à vaste dossier, dans lequel il était assis autrefois, fumant sa cigarette, invisible, silencieux, le regard tourné vers elle. A ce souvenir, le cœur de Violette bat aussi fort que s'il était là ! Et comme s'il suffisait de cette pensée pour l'évoquer, le voici lui-même qui se lève du fauteuil et marche lentement vers la jeune femme.

« Violette ! Ma Violette bien-aimée ! »

Elle poussa un cri étouffé, pâlit et s affaissa sur le canapé.

« Oh ! je l'ai tuée, cria Philippe, fou d'épouvante.

— Non, murmura-t-elle faiblement, mais la surprise a été trop forte... Et puis, ajouta-t-elle encore plus bas, j'ai tant souffert ! Je ne suis plus habituée au bonheur. »

Il s'assit auprès d'elle, l'entoura de ses bras.

« Vous voyez, dit-il ; moi aussi, je suis en deuil.

— La duchesse ?

— Hélas ! Il n'y a plus de duchesse de Navarreins. Mais, demain, quand le prêtre aura mis cet anneau à votre doigt, il y en aura une autre, que tout le monde aimera et respectera, et que j'adorerai à genoux. »

Ils se regardèrent.

« Vous, dit-il, vous êtes restée jeune, pure et belle comme au premier jour. Mais moi, comme j'ai vieilli ! Regardez mes tempes grises.... Oh ! Violette, comme il faudra nous aimer pour réparer le temps perdu ! »

Il parlait à voix basse, sa bouche près de l'oreille de Violette, confondant les paroles et les baisers. Elle l'écoutait, accablée de bonheur, buvant la joie par tous les pores, s'enivrant de ces mots divins que toute femme a soif d'entendre, et se disant que cette minute serait unique dans sa vie.

Cette minute dura longtemps. Si longtemps que la nuit tomba et que la blanche clarté de la lune, bai-

gnant et poétisant toutes choses, succéda à l'or rouge du soleil couchant sans qu'ils en eussent conscience. A la fin, un petit coup discret fut frappé à la porte. C'était Mme Martin qui leur rappelait l'heure du souper. Ils se levèrent, un peu honteux, et bientôt Violette parut, doucement rayonnante, achevant d'essuyer les larmes qui lui inondaient la figure.

Elle embrassa Mme Martin et poussa un cri de surprise en trouvant au salon Rennequin qui lui tendait les deux mains.

« Vous aussi ?

— Ma foi, oui. On m'a dit que je contemplerais ici un couple heureux. C'est si rare de voir des heureux!... J'ai pris le train. Ce qui fait que je serai demain le témoin de votre mariage en même temps que M. Martin. Et maintenant, allons souper. »

A table, la conversation reprit gaiement.

« J'ai une confession à vous faire, dit Rennequin à Violette, un pardon à vous demander.

— Dites.

— Voilà des mois que je tenais le duc au courant de tout ce qui vous touchait. Et M. Martin m'a aidé. Un joli métier que nous avons fait là! Vous n'avez pas de remords, vous?

— Nullement, monsieur.

— Au fait, vous triomphez aujourd'hui. Vous allez encore me soutenir que le bien règne dans ce monde.

— Certainement, monsieur. Avec tout le respect que je vous dois....

— Vous ne me devez pas le moindre respect.

— Permettez-moi, du moins, de vous dire....

— Voyons, faites-moi l'amitié de m'expliquer pourquoi j'ai la goutte.

— Pour que la souffrance vous rende meilleur....

— Elle me rend exécrable!

— Et pour qu'elle vous donne l'idée de prier.

— Elle me donne l'idée de jurer comme un païen.

— Du moins, elle vous oblige à la modération et à la prudence qui prolongeront vos jours.

— Mais cette stupide roue d'omnibus qui vous a accroché au coin de la rue Montmartre, me soutiendrez-vous que la Providence l'a fait passer sur votre pied?

— Évidemment. Sans cette bienheureuse roue, je n'aurais pas eu l'honneur de connaître M. le duc, et je ne serais pas ici.

— Alors expliquez-moi pourquoi ces deux êtres, qui s'aiment depuis tant d'années, n'ont pas été heureux plus tôt.

— Monsieur, il y a près d'ici un beau jardin qu'on appelle le jardin des Hespérides.

— Je le connais. Après?

— Interrogez le jardinier. Il vous dira que les meilleurs fruits sont ceux qui ont passé deux ans sur l'arbre. Les bonheurs longtemps différés et qu'on

a crus perdus sont les plus doux, les plus durables, les plus profonds.

— Savez-vous que vous êtes un grand philosophe, monsieur Martin?

— Non, monsieur, je ne suis qu'un humble chrétien. »

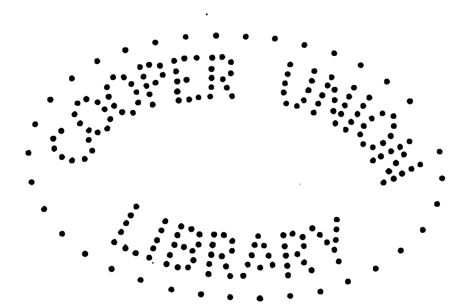
Après le souper, Violette monta dans l'ancienne chambre de Madeleine. La vue de ce lit, près duquel elle avait passé tant d'heures anxieuses, l'émut profondément. Elle revoyait l'enfant adoptée dans la grâce séduisante du premier âge, jetant ses bras autour de son cou, l'attachant par des caresses et surtout par la pensée du danger. C'était là, dans cette chambre, qu'avait commencé ce long dévouement dont l'histoire était l'histoire même de sa vie.

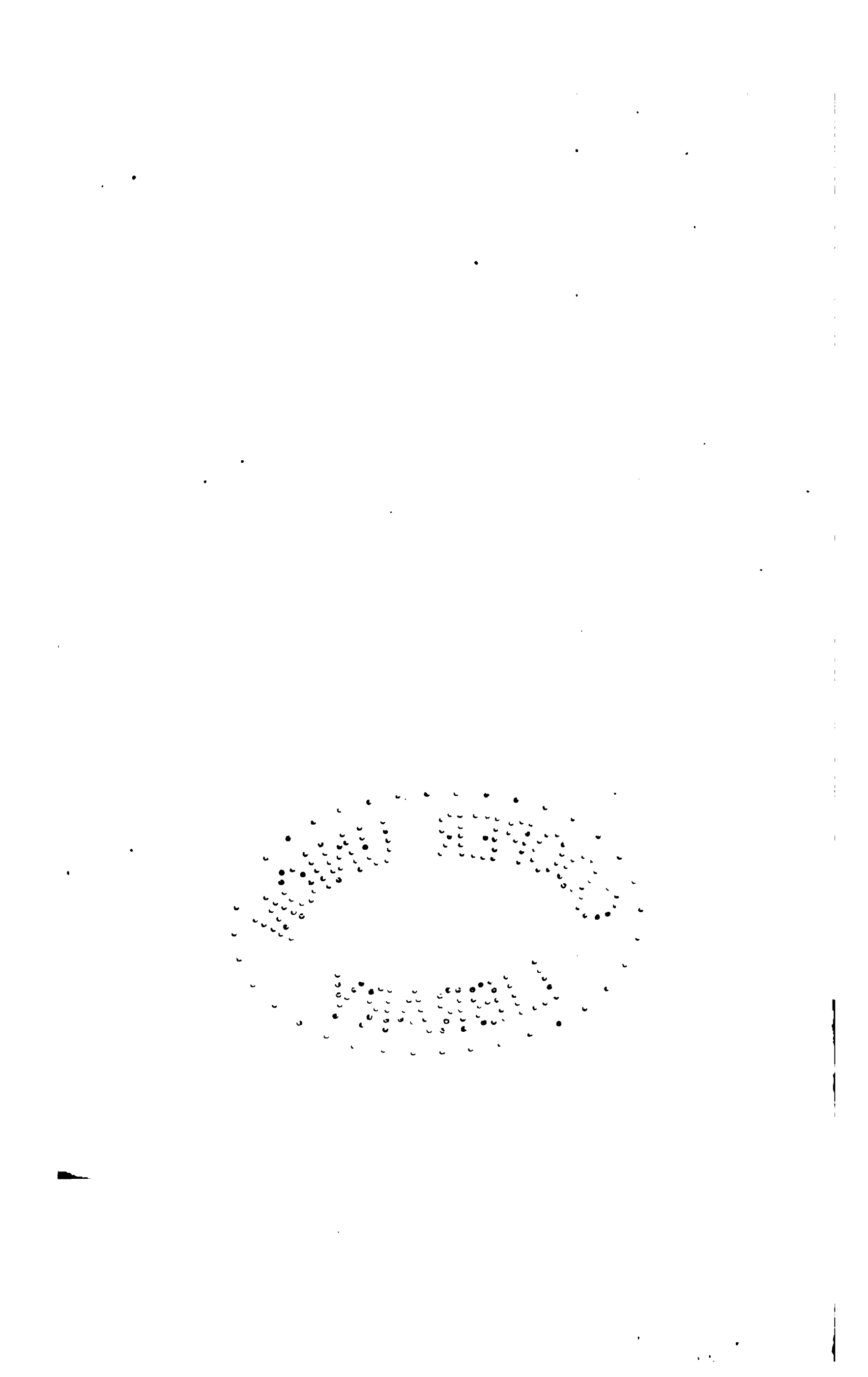
Philippe l'avait suivie. Debout auprès d'elle, avec une tendre inquiétude, il épiait sur son mobile visage les transformations de sa pensée.

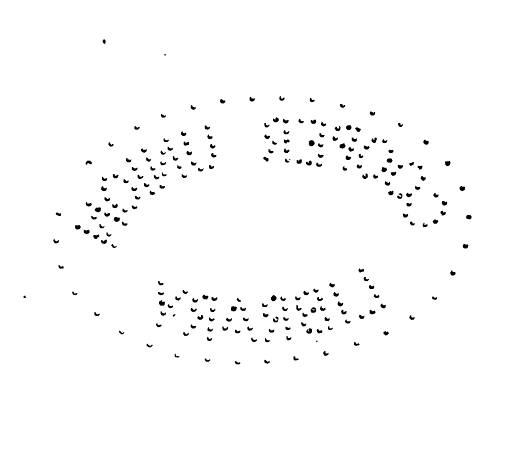
Peu à peu, comme une lueur encore faible et lointaine qui s'approche et grandit dans les ténèbres, une espérance s'éleva au-dessus des sombres souvenirs. Les traits de l'enfant évoquée pâlirent pour faire place à une autre figure enfantine, inconnue, mais bien-aimée: car les fantômes lumineux et souriants de l'avenir ne ressemblent pas aux fantômes douloureux du passé. L'image de la maternité véritable lui apparaissait pour la première fois.

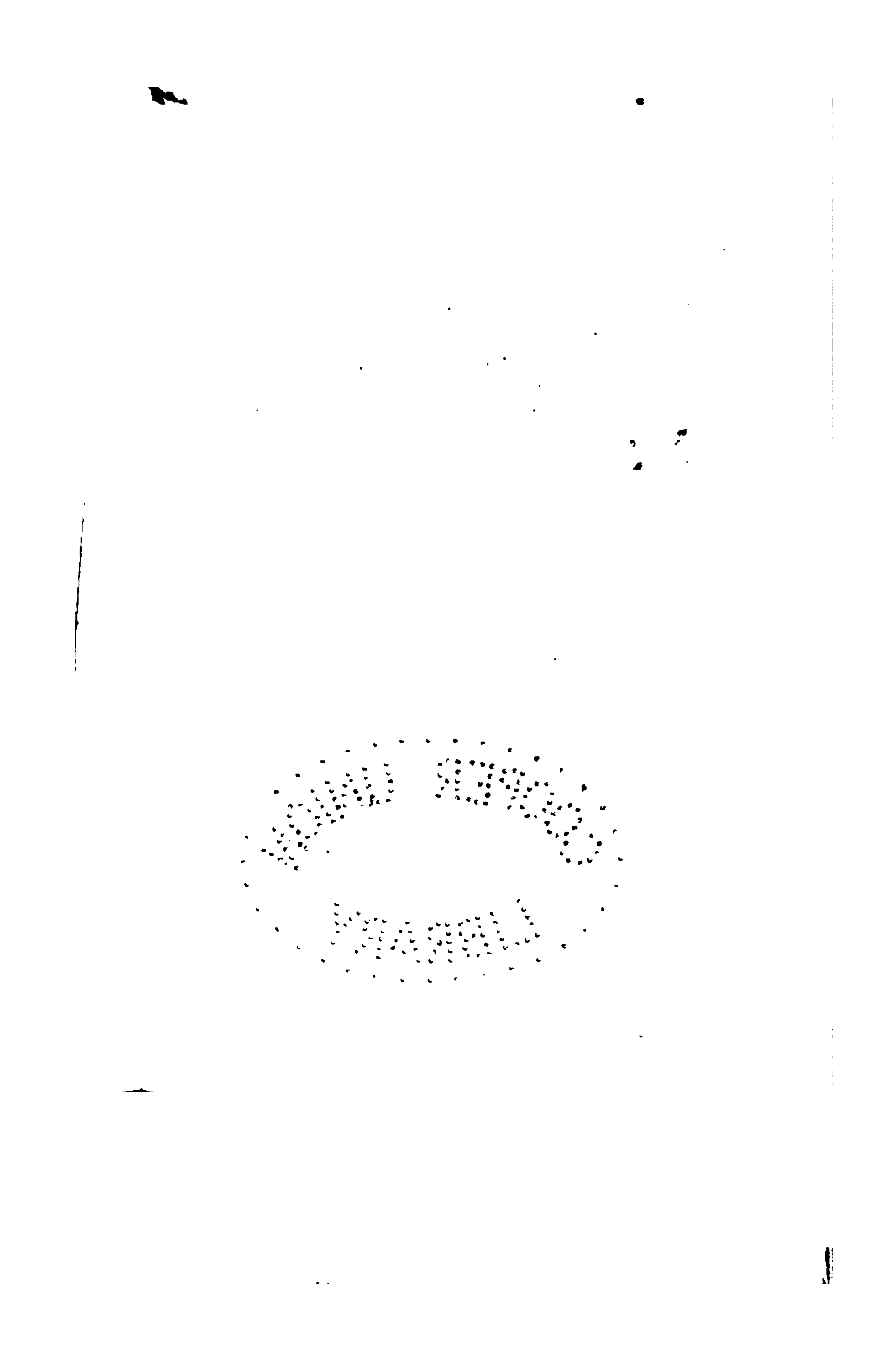
Alors, enlacée au bras de son mari, elle s'avança vers la fenêtre, le cœur rajeuni et consolé. Un reste d'agitation et de fièvre qui frémissait encore en elle se perdit et s'apaisa dans le calme solennel de cette belle nuit d'été. Son regard monta comme une action de grâces vers les solitudes de l'infini, et elle bénit Celui qui l'avait mise au monde.

FIN









THE COOPER UNION READING ROOM

DATE USED

